

LES PAYSANS DU TERRITOIRE DE PONDICHERY

(CONTRIBUTION A LA GÉOGRAPHIE HUMAINE)

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté des Lettres
de Montpellier

PAR

Bernard PONNOU DELAFFON

DOCTEUR ES-SCIENCES JURIDIQUES

LICENCIÉ ÈS-LETTRES

AVOCAT A LA COUR

Pour obtenir le Grade de Docteur ès-Lettres d'Université

MEMBRES DU JURY

MM. MARRES, professeur, *Président.*

ANTONELLI, professeur
de Droit.

FOREST, professeur.

} *Assesseurs.*

MONTPELLIER

IMPRIMERIE « L'ABEILLE », COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
14, Avenue Georges-Clemenceau, 14

1945

LES PAYSANS
DU TERRITOIRE DE PONDICHERY
(Contribution à la Géographie humaine)

LES PAYSANS
DU
TERRITOIRE DE PONDICHERY
(CONTRIBUTION A LA GÉOGRAPHIE HUMAINE)

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté des Lettres
de Montpellier

PAR

Bernard PONNOU DELAFFON

DOCTEUR ES-SCIENCES JURIDIQUES

LICENCIÉ ÈS-LETTRES

AVOCAT A LA COUR

Pour obtenir le Grade de Docteur ès-Lettres d'Université

MEMBRES DU JURY

MM. MARRES, professeur, *Président.*

ANTONELLI, professeur
de Droit.

FOREST, professeur.

Assesseurs.

MONTPELLIER

IMPRIMERIE « L'ABEILLE », COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
14, Avenue Georges-Clemenceau, 14

1945

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

DOYEN

M. FLICHE (AUGUSTIN), Membre de l'Institut. Histoire et Archéologie du Moyen Age.

PROFESSEURS

MM. AMADE (JEAN), Langue et Littérature Espagnoles.
ROUSSEL (LOUIS), Langue et Littérature Grecques.
DEMANGEL (ROBERT), Archéologie et Histoire de l'Art.
Directeur de l'Ecole d'Athènes.
MARTIN (ROGER), Langue et Littérature Anglaises.
BOURCIEZ (JEAN), Langue et Littérature Romanes.
JOURDA (PIERRE), Littérature Française.
TESNIÈRE (LUCIEN), Grammaire comparée.
GUITTON (JEAN), Philosophie.
FOREST (AIMÉ), Histoire de la Philosophie et des Sciences.
MARRES (PAUL), Géographie.

MAITRES DE CONFÉRENCES

MM. BOUVIER (ÉMILE), Littérature Française.
BON (ANTOINE), Histoire Ancienne.
DUPRONT (Alphonse), Histoire Moderne et Contemporaine.
JANNORAY (LOUIS), Archéologie et Histoire de l'Art.
DUPONT (ANDRÉ), Histoire du Languedoc méditerranéen
et du Roussillon.
AYMARD (JACQUES), Langue et Littérature Latines.
TALADOIRE (BARTHÉLÉMY), Langue et Littérature Latines.
AQUARONE (J.-B.), Langue et Littérature Portugaises.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

MM. METZ (Fernand), Langue et Littérature Allemandes.
M^{lle} MARTIN (HENRIETTE), Langue et Littérature Italiennes.
MM. GAMPROUX (CHARLES), Langue et Littérature Languedociennes.
GUITER (HENRI), Langue et Littérature Roussillonnaises.

MEMBRES DU JURY

MM. MARRES, *Président*.

ANTONELLI, professeur d'Economie politique.
FOREST.

} *Assesseurs.*

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites, dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A MES PÈRE ET MÈRE

*Que ces humbles pages soient un
témoignage de l'amour filial.*

A MA FIANCÉE IRMA KLINGHOFER

*Qui m'a encouragé à entreprendre
cette tâche et n'a cessé de m'y sou-
tenir.*

Ses efforts n'ont pas été vains !

B. P. D.

QUE M. LE PROFESSEUR PAUL MARRES

Veuille trouver ici l'expression de ma vive reconnaissance pour les précieuses indications qu'il m'a données à maintes reprises.

Il a bien voulu se pencher sur cette colonie lointaine ; que sa confiance ne soit point trop déçue par cet ouvrage.

A LA MÉMOIRE DE LOUIS MARRES

Ce courageux enfant, tombé victime de la barbarie nazie.

A MES AMIS

LES PAYSANS

DU

TERRITOIRE DE PONDICHÉRY

(CONTRIBUTION A LA GÉOGRAPHIE HUMAINE)

PREFACE

Il n'est pas vain, en ce moment, de porter nos regards vers cet Etablissement français dans l'Inde, Pondichéry terre, hélas ! un peu trop méconnue ou oubliée de la Métropole et de lui offrir tous nos hommages pour son attitude et sa bravoure depuis le honteux armistice qui a suivi notre débâcle. Attitude honorable, attitude obligatoirement impérieuse pour tout pays qui veut mériter une place au soleil ou bien un nom dans la postérité que celle d'avoir embrassé délibérément la cause de la Démocratie et des libertés républicaines ! Attitude compréhensible de la part d'une colonie qui tient à suivre le sort de la Métropole, non dans le chemin de la honte, mais dans celui de la gloire ! Pondichéry fut, en effet, avec les autres Etablissements français dans l'Inde, la première à réagir contre le Gouvernement de fait de Pétain pour suivre le Mouvement de la Résistance. Elle fut dans la dissidence, pouvons-nous le dire avec orgueil, la première à tracer les sillons et entraîner les autres colonies plus grandes et plus importantes dans la voie du Devoir. Devoir impératif, catégorique puisque l'impérialisme fasciste d'Hitler n'est pas ignoré de ces pays d'outre-mer !

Hommage à sa bravoure puisque Pondichéry n'a jamais été insensible à l'appel de la Métropole. Elle avait envoyé ses fils lors de la guerre 1914-18 sur le front européen et notamment à Verdun. Nombre d'entre eux y restèrent comme pour rappeler à la Mère-Patrie leur attachement dévoué. Pondichéry pleura ces enfants, mais ne les regretta pas. Elle comprit la nécessité du sacrifice, parfois trop dur. Si, comme a dit CLEMENCEAU, les morts de 1914-18 ont des droits sur nous, les mânes des Pondichériens tombés sur les champs de bataille ont le droit de jeter ce cri de plainte amère : « Pourquoi l'Inde française est-elle si négligée ou méconnue de la Métropole ? »

Pondichéry a également mobilisé ses forces viriles. En 1940, il en est parmi ses enfants, qui se sont battus en Afrique, en Italie, ont débarqué sur la côte méditerranéenne, lutté en Alsace, au-delà du Rhin et jusqu'au cœur de la Bavière pour écraser les ennemis de la France et de toutes les libertés. Que Julien LOURDES mon ami d'enfance, parti de Pondichéry en 1942, actuellement sur la ligne de bataille, héros de la campagne de Tunisie et d'Italie, trouve ici l'écho de mon admiration pour son courage et son civisme.

D'aucuns ont dit et disent que Pondichéry s'est ralliée au Mouvement de la dissidence uniquement par suite des nécessités économiques. Nul doute qu'elle est un point perdu dans l'immensité de l'Inde anglaise ; mais elle a également une conscience politique représentée par ses intellectuels et ses anciens poilus de 1914. Elle a, sans aucun doute, compris les dangers que courait la France, en pactisant avec le nazisme ; colonie, elle n'a pas surtout oublié les considérations dont jouissent ses enfants dans l'esprit de ceux qui prêchent les théories raciales ; elle n'a pas en vain sacrifié la meilleure de sa jeunesse lors de la guerre 1914-18. Nombre de

familles pleurent encore leurs morts après trente ans. Et ceux qui furent de retour de Verdun n'ont pas eu le temps d'oublier la barbarie germanique. Comme en France, dans les colonies, les parents évoquent souvent pour leurs fils les souvenirs de la Grande Guerre. Comment voir dans ces conditions, uniquement l'effet d'une nécessité économique dans la réaction de Pondichéry !

Certes, il est dans ses aldées et villages des esprits peu critiques et indifférents à toute opinion politique, occupés plutôt à glaner quelques épis de riz oubliés ; mais les plus réfléchis, les plus conscients ne sont-ils pas ceux-là même qui ont subi déjà la dure leçon de 1914-18 ou qui, sur le banc de l'école, ont appris à aimer la France et par là même la liberté, dès leur plus tendre jeune âge ?

A l'exemple des camarades de la Métropole, les Hindous venus perfectionner leurs études en France, sauf de très rares exceptions, ont eu en horreur les Allemands et leur « Kultur » ; mieux, ils ont aidé la Résistance et se félicitent d'avoir contribué, dans la mesure de leurs moyens à la chute du tyran nazi. Quand ils ont choisi ce parti, ils savaient que c'était pour la liberté démocratique, pour l'égalité républicaine qu'ils engageaient leurs efforts. D'autres, comme Michelote Madavane, ont été lâchement assassinés par les Allemands pour leurs idées démocratiques.

Pondichéry a montré ainsi avec quelle religion elle entendait soutenir la cause de la Métropole et cultiver les principes démocratiques de la Liberté et de l'Egalité. Faut-il donner tort entièrement à M. de Talleyrand, qui, en échangeant les cinq comptoirs contre l'Île de France, a su si bien pressentir et prévoir les limites de dévouement dont est capable ce petit coin de France dans l'Inde ?

CHAPITRE I

MILIEU NATUREL

Au sud-est de la Présidence de Madras (Madras Presidency) s'étend le District de South Arcot, situé entre 11°11' et 12°35'N et 78°38' et 80° E. Arcot tire son appellation de « Aru Kadu » six forêts, province contenant les six forêts où ont vécu, d'après la tradition, six rishis ou moines. C'est dans ce district qu'est compris notre territoire de Pondichéry. Etrangement déchiqueté et découpé par des enclaves de sol britannique, limité à l'Est par le Golfe du Bengale, à l'Ouest par une chaîne de collines de couleur jaune connue sous le nom de Montagnes rouges, à 19 km 308 environ au nord de Cuddalore et à 143 km au sud-ouest de Madras, le territoire de Pondichéry embrasse une superficie de 291,4 km²(1) avec ses huit communes : Pondichéry, Ariancoupom, Bahour, Modeliarpeth, Nettarecom, Oulgaret, Tiroubouvané et Villenour (2). Son climat, à température modérée grâce à sa situation proche des bords de la mer, s'explique tout entier par le régime des moussons. Si une flore d'une grande richesse couvre notre territoire, la plus grande partie de son sol est consacrée à la culture du riz. Quand donc M. Camille GUY écrit : « Les territoires de Pondichéry et de Chandernagor, établissements essentiellement urbains, ne présentent aucun intérêt au point de vue agricole », qu'il nous permette de nous étonner de son assertion et de ne pas partager son

(1) *Annales de Géographie* 1937, p. 558.

(2) *Annuaire de l'Inde Française* 1937, p. 345.

opinion (3). D'ailleurs, les chiffres donnés par le Bulletin d'Agriculture Générale Coloniale redressent facilement la grave erreur commise par M. GUY :

En 1924, Pondichéry, 7.580 ha. de rizières sur 29.145 ha.

Karikal	8.688 ha.....	13.515 ha.
---------	---------------	------------

Mahé	1.114 ha.....	5.909 ha.
------	---------------	-----------

Yanaon	104 ha.....	1.429 ha.(4)
--------	-------------	--------------

A). LE CLIMAT :

Le Maha-Bharata (5) divise l'année en six parties égales : le vasanta ou le printemps, la grichna ou la saison des sueurs, la varcha ou la saison des pluies, le charad ou l'automne de septembre et d'octobre, l'himanta ou l'hiver, le sisira ou la saison des rosées et des brouillards. Division mythologique représentée par six jeunes hommes, tournant la roue de l'année.

D'autres ne veulent voir que deux saisons dans l'année : la saison de chaleur et la saison de pluie. En effet, à première vue, on peut diviser le climat de la côte de Coromandel en une longue saison chaude et demi sèche (mars à septembre) et une saison pluvieuse et fraîche (octobre à février).

Cependant cette région ne fait guère exception à la climatologie générale de l'Inde, tout en jouissant de certaines particularités que nous exposerons ci-après. Notre territoire peut répondre au terme imagé d'Asie des moussons. C'est bien en juin que commence à souffler la mousson du Sud-

(3) *Les Colonies Françaises. Inde française*, p. 49.

(4) *Bulletin d'Agriculture Générale Coloniale* (Juin-Juillet) 1925.

(5) *Epopée sanscrite*, contenant plus de 200.000 vers, écrite par l'anachorète Vyasa,

Ouest, ici comme sur la côte de Malabar ; c'est aussi en septembre que commencent les pluies apportées par la mousson du Nord-Est. Pondichéry donc obéit à l'alternance des moussons et on peut diviser l'année de la façon suivante :

De mars au début de juin : saison de chaleur.

De juin au mois d'août : mousson du Sud-Ouest.

Septembre : période de transition.

D'octobre en décembre : saison des pluies, mousson du Nord-Est.

De décembre en février : saison froide.

Certes, il arrive que, certaines années, les pluies s'arrêtent trop tôt ou tombent tard, comme on assiste parfois au mois d'avril, à des orages qui apportent des averses torrentielles. C'est ainsi qu'en 1931, vers le 12 avril, 117 mm. de pluie sont tombés en trois jours.

La saison de chaleur. — Le début de la saison (mars) correspond légèrement au printemps européen, mais est loin de pouvoir être confondu avec cette saison de renouveau d'ici, où la nature s'éveille de sa léthargie. Là, les arbres et les arbustes gardent toujours leur robe verte ; il n'a pas neigé, il n'a pas gelé. En Europe, l'hiver a endeuillé la nature, le vent d'automne a emporté dans son souffle la parure des arbres ; la sève ne montait plus pour renouveler le feuillage tombé, la neige a couvert de son manteau blanc la nature. Aussi quand les beaux jours reviennent, avec les premiers rayons du soleil, la Nature semble, comme la Belle au bois dormant, se réveiller de sa torpeur où l'avait plongée pendant quelques mois, le froid de l'hiver. Cette différence entre l'hiver et le printemps européens étonne toujours tout Pondichérien qui vit en Europe son premier printemps. Il en est stupéfait.

La saison avançant, la chaleur s'accroît de plus en plus.

Une sorte de vague de chaleur sèche avance du cap Comorin ; quelques tornades éclatent parfois.

Le soleil est déjà bien haut à 10 h. du matin ; l'homme sans toit cherche un abri au-dessous des porchers et multipliant les routes. A 11 heures, le soleil darde verticalement ses rayons brûlants et se couvrir la tête devient une nécessité. Sont à plaindre surtout ces pauvres malheureux qui, les pieds non chaussés, doivent faire un long chemin. Le pavé et le sable de la rue brûlent. Le soleil a l'aspect d'un disque de métal rouge. On a soif et la Nature a daigné, heureusement, offrir à la gorge desséchée le délicieux jus de coco tendre. A midi, même les paysans les plus hardis, quittent les travaux pour se rafraîchir dans l'eau des étangs ou des rivières et s'assoupir. La sieste est une nature presque nécessaire. Si le paysan reprend son travail à 14 h., c'est pour fondre en sueurs jusqu'à 16 heures. Aussi les plus travailleurs vont commencer leur labeur de très bonne heure le matin. Il en est qui vont au travail au premier chant du coq, à la première lueur du jour.

A partir de midi jusqu'à 17 heures environ, la Nature s'assoupit. Le feuillage des arbres, sous l'effet des rayons ardents, paraît flétri ; les fleurs perdent leurs couleurs éclatantes. Les bœufs et les vaches ruminent leur pâture, étendus sous les arbres et négligent l'herbe des prés échauffée. Les oiseaux eux-mêmes arrêtent leurs ramages et cherchent les bosquets. C'est pendant ces heures d'accablement que la noix tendre des fruits de palmiers (Nonghou), le jus de coco tendre, l'anana, le fruit de Velleri (de la famille des cucurbitacées) sont appréciés des gens du pays pour se rafraîchir.

Cet accablement s'observe facilement dans les écoles où l'instituteur et l'élève ne peuvent guère apporter une attention soutenue à leurs leçons. A ce propos on peut se deman-

der s'il ne serait pas plus avantageux de commencer les cours une heure plus tard dans l'après-midi (à 15 heures au lieu de 14 heures) pour les achever à 18 heures au lieu de 17 heures. Ou même, ne serait-il pas utile d'appliquer dans nos écoles le système scolaire de l'Inde anglaise : commencer les cours à 7 heures 30 du matin pour achever la journée à 13 heures 30.

C'est l'époque où les serpents, les scorpions et d'autres petites bêtes venimeuses, quittant leurs retraites, s'aventurent dans les jardins et les maisons pour chercher quelques coins frais.

A partir de 17 heures, la chaleur diminue; elle est plus supportable. L'après-midi est long, puisque le soleil, en cette saison, ne se couche qu'assez tard, mais le crépuscule, bien que de courte durée, évoque la période la plus tendre; l'horizon s'estompe des couleurs les plus vives.

Si l'ardeur du soleil disparaît avec le crépuscule, les nuits sont souvent lourdes et étouffantes. L'air est rare et très sec. Qui n'a éprouvé en cette saison, sur la côte de Coromandel, la sensation de manquer d'air ? Les éventails en feuille de palmier, invention orientale, donnent l'illusion d'un certain bien-être. Dans la nature, pas le moindre vent pour agiter la moindre feuille du cocotier. Le sommeil vient par la fatigue.

La période la plus pénible de la saison de chaleur est l'époque de la canicule (du 6 au 20 mai environ).

Malgré tout il ne faut pas peindre plus noir ce tableau. La température n'atteint pas une moyenne excessivement élevée ; la chaleur caniculaire s'élève rarement à 45°. Quoique impressionnante, cette chaleur ne doit pas effrayer trop l'Européen. Il est, en effet, des jours, pendant les mois de juillet et d'août, où, sur la côte méditerranéenne, la chaleur

est aussi accablante qu'à Pondichéry. Au surplus, la nature, beaucoup moins marâtre, a doté la région de Pondichéry de porchers et de multipliants qui, bordant les routes, laissent difficilement pénétrer les rayons solaires. Selon l'expression imagée de Mlle CELARIÉ, ils forment un tunnel de verdure.

Il y a donc lieu de suspecter à juste titre les versions exagérées des romanciers, des reporters ou même des voyageurs qui veulent placer dans la région du Sud de l'Inde les forges de Vulcain ou des Cyclopes. M. Pierre LHANDÉ hésite-t-il un instant à déclarer que les œufs pondus le matin sont couvés le soir ? « Même conservés dans l'eau de la citerne, ils (6) sont toujours, dit-il, ou d'une fadeur écœurante, ou d'un goût suspect ». C'est à nous étonner que tous les Hindous du Sud de l'Inde ne meurent pas d'intoxication. Le même voyageur, prêtre catholique en l'espèce, dont la richesse de l'imagination ne peut pas ne pas nous frapper d'admiration, ajoute : « Pour les interminables tablées de communion, l'enfant de chœur se tiendra au coin de la balustrade, une serviette à la main, et vous essuiera à chaque tour le visage et la barbe, pour que votre abondante exsudation n'aille pas souiller les ciboires ou la nappe. » Hélas ! M. LHANDÉ avait la mauvaise fortune de ne pas connaître la saison de chaleur à Pondichéry, puisqu'il l'aurait trouvée bien différente de cet autre été dont il parle si savamment. En effet, d'après les renseignements communiqués par le Service central de la météorologie coloniale, les températures moyennes et les maxima absolus de la saison de chaleur des années 1937 et 1938 atteignaient les chiffres suivants :

(6) Pierre LHANDÉ, *l'Inde sacrée*, 1934.

	Température moyenne		Maximum absolu	
	1937	1938	1937	1938
Mars	28°4	28°5	36°9	37°
Avril	29°9	30°1	41°	40°
Mai	32°9	30°6	43°8	44°8
Juin	32°9	30°3	44°	40°4 (7)

Mousson d'été ou du Sud-Ouest. — Nous n'avons pas ici à faire la théorie des moussons, dont l'étude rentre dans le domaine de la géographie physique générale. Il suffit pour nous de constater que ce phénomène atmosphérique se voit d'une façon parfaitement régulière dans l'Hindoustan, à tel point que déjà les Grecs, les Romains, les Arabes, qui commerçaient avec l'Inde au moyen de bateaux à voile, connaissant la marche des vents, réglaient leur voyage sur la mousson future. On attribue au pilote Hippalus la découverte du régime des moussons (8).

Deux vents contraires se partagent l'année. On y voit une mousson d'été et une mousson du Nord-Est. La mousson d'été dépend du vent Sud-Ouest venant de la mer des Indes, chargé de vapeurs dont la condensation produit une période d'averses continues. « A la fin de la saison chaude, écrit Gustave LEBON, les couches d'air qui reposent sur l'Inde se dilatent de plus en plus, en raison de la haute température qu'elles atteignent, commencent à s'élever dans l'atmosphère, et toute la contrée se change en fournaise d'appel. A ce moment, les masses saturées d'humidité qui couvrent la mer des Indes s'ébranlent et s'avancent, pour remplir le vide qui s'est produit et continuent ce mouvement

(7) *Statistique Générale de la France* 1938, p. 248 ; 1941, p. 257.

(8) *Climatologie biologique et médicale*, t. III, p. 2294, note 1.

jusqu'à ce que l'équilibre se soit rétabli dans l'atmosphère si profondément troublée. » (9). Les nuages, à la suite de cet appel d'air, s'accumulent devant les Ghats occidentaux et finissent par les franchir. C'est « l'explosion » de la mousson, selon le terme imagé des géographes.

Seulement, si la mousson pluvieuse apporte des pluies torrentielles, qui durent jusqu'en octobre sur la côte de Malabar et s'il tombe à Mahé 4 mètres d'eau environ par an, il n'en est pas ainsi des régions de la côte de Coromandel. Le vent Sud-Ouest n'arrive pas à franchir les Ghats occidentaux, qui lui opposent une sérieuse barrière ; aussi ces régions manquent-elles de pluies.

En effet, la mousson du Sud-Ouest, après avoir arrosé la région de Malabar avec ses Ghats et traversé le Deccan torride, perd sa force et est dépourvue de toute humidité. Chez nous, ce sont les vents de terre secs, chauds et violents comme un foëhn et « c'est en juin que l'état hygrométrique est au minimum. (10). En juillet et août, le ciel est souvent couvert, la mousson battant son plein à l'Ouest et entraînant quelques nuages jusqu'à l'autre côté (11). » Ces nuages, que pousse le vent, forment des débris de cumulus à progression rapide, qui se résolvent en courtes averses. Ces pluies subites et de peu de durée s'observent en général les après-midi.

Quelques précipitations, donc, apportent à notre région

(9) Gustave LEBON, *Civilisations de l'Inde*, p. 33.

Voir également RECLUS, t. VIII, p. 72 à 76.

(10) Moyenne de l'état hygrométrique % en 1931 :

Janvier	79,3	Avril	83,7	Juillet	82,7	Décembre	85,9
Février	81,4	Mai	80,9	Août	73,5	Novembre	84,7
Mars	83,4	Juin	74,6	Sept.	80,1	Octobre	78,8

cf *Climatologie biologique et médicale*, t. III, p. 2299.

(11) *Climatologie biologique et médicale*, t. III l'Inde Française, p. 2.300.

quelques millimètres de plus ; mais quelle différence avec celles de la côte de Malabar ! Rien ne peut mieux traduire cette différence que les données statistiques suivantes :

Année 1931, m/m de pluie	Juin	Juillet	Août (12)
Mahé	811	1.089	1.585,4
Pondichéry	22	29,5	67,5

Si la mousson donc est la saison par excellence, comme l'indique son nom arabe de « maussim », elle ne l'est que pour la région ouest du Deccan. C'est cette région qui peut chanter et louer le Dieu Indra : « La pluie nous vient des Dieux, elle nous donne les plantes, desquelles dépend le bien-être des hommes » (13).

Vers la fin août, l'état hygrométrique se relève ; la chaleur est moins accablante et est tempérée, le soir, par de petites brises de mer, par le vent de terre qui a passé sur le corps péninsulaire déjà refroidi.

Période de transition. — Cette période se caractérise par de violentes perturbations atmosphériques. C'est l'époque des cyclones, des tornades et des typhons.

Cyclones et typhons. — A la fin de la mousson du Sud-Ouest, un ouragan terrible sème la mort et dévaste le pays. Un vent des plus violents, suivi de pluies diluviennes, arrachant cocotiers et porchers, démolissant maisons et édifices, noie parfois des centaines de milliers de paisibles habitants des régions des bouches de la Krishna, de la Godaveri, de la Mahanadi, du Gange et du Brahmapoutre. En 1789, autour de Madapolam, plus de mille habitants périrent. En 1864, Masulipatam fut rasé complètement.

(12) LABERNADIE, in. *Climatologie biologique et médicale*, t. IIIA p. 2298.

(13) MAHA BHARATA, adi parva, distiques 1720 ; 1721.

En fait, au sud de la côte de Coromandel, le cyclone est très rare. Par contre, le typhon sévit assez régulièrement dans la région de Madras et de Pondichéry (14). Il débute par un vent persistant qui dure parfois plus de vingt-quatre heures. Le tonnerre et les éclairs accompagnent toujours ce météore sinistre et souvent la foudre tombe. C'est, d'après la légende, Rama qui, monté sur son char, poursuit ses ennemis. De plus en plus fort, le vent dévaste dans sa course tout ce qu'il rencontre ; cette tâche lui est facilitée par la pluie torrentielle qui l'accompagne. Lugubre dans son souffle, il déracine aisément ces cocotiers ou ces multipliants séculaires qui bordent les champs et les routes. La chute de ces arbres cause souvent de très gros dégâts aux maisons d'habitation. La précipitation des pluies est si forte que les rizières se transforment en étangs. Les cabanes des paysans, faites de bambous ou de chaumes, sont emportées par les eaux qui montent. La circulation devient difficile sur les routes qu'encombrent les porchers abattus par le vent. Les animaux périssent et les cadavres des oiseaux pris dans la houle du tourbillon, morts de faim et de froid, parsèment la campagne. Et les arbres non vaincus par le vent sont néanmoins mutilés et leurs branches cassées. L'air est humide et les gens du pays s'emmitouflent de vêtements chauds. Heureux encore, ceux sur qui le pan de mur de la maison ne s'est pas écroulé. Plus heureux encore, les passants qui ont su esquiver la chute d'un arbre sur leur corps.

Sur le littoral, les dégâts ne sont pas moindres : la mer monte ; les barques des pêcheurs sont souvent rejetées loin du rivage ; la mer houleuse cherche à démolir les digues

(14) J. ROUCH : *Atmosphère et prévision du temps* 1940, p. 147.

Telle est donc, parfois, l'horreur que sème un typhon dans le territoire de Pondichéry.

LA SAISON DES PLUIES.

La saison des pluies est favorablement accueillie par les gens du pays. La chaleur tombe. C'est l'époque par excellence pour la vie agricole. Les pluies sont apportées par la mousson Nord-Est. De septembre à décembre tombent presque les deux tiers du total annuel. On supposait jadis que le vent Nord-Est ayant passé par le golfe de Bengale, s'était chargé d'humidité. Mais, « d'après les travaux de ELIOT, il serait plus exact de voir ici une conséquence de la rotation du vent. Le courant d'Est, qui rencontre les reliefs de la côte de Coromandel en octobre et novembre, a son origine encore dans l'afflux d'air du Sud-Ouest, qui continue jusqu'à l'Equateur. C'est comme une queue de mousson en retraite (15). » La température moyenne s'abaisse :

	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
1931	29°4	29°2	26°7	25°7
1937	29°5	27°9	25°6	25°3
1938	28°6	28°6	26°3	25°4

Et les températures maxima absolus ont été pendant les mêmes mois :

1931	38°8	35°6	33°	30°8
1937	39°2	36°	33°2	33°
1938	36°8	39°	34°6	33°4

(15) E. de MARTONNE, op. cit. p. 252
cf I. ELIOT : *Climatological atlas of India*.

Saison louée des paysans puisqu'elle leur apporte ce que ne pouvait apporter la mousson du Sud-Ouest.

Les précipitations varient, hélas, d'une année à l'autre !

	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
m/m. 1931	10	155	330,3	577,7
1937	304	163	606	34
1938	208,5	211,5	5	15

Le nombre de jours de pluie varie également d'un mois à l'autre. Souvent, en tout cas, il pleut deux ou trois jours de suite.

Nombre de jours de pluie	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
1937	10	13	13	4
1938	10	6	1	2 (16)

En cette saison, le soleil se cache derrière les couches épaisses de gros nuages sombres qui, parcourant bas la voûte éthérée, dessinent les figures les plus variées. Quand il arrive à s'en dégager, les oiseaux reprennent leurs ramages et les enfants leurs ébats dans les rues humides du village. La nature puise dans les précipitations de quoi la rajeunir ; la sève monte et les rayons ardents n'assoiffent plus les plantes et arbustes.

C'est également la saison de chasse qui s'ouvre. Des légions d'échassiers de toute envergure couvrent les nues. Pour la première fois, sur le sol plat, sans connaissance de l'effet meurtrier du plomb de chasse, ils tombent en hécatombe sous les balles du moins habile des chasseurs. D'ailleurs, les rizières, riches en crapauds et serpents, tentent l'atterrissage de ces oiseaux migrateurs. C'est la saison donc

(16) *Statistique générale de la France* 1938, p. 248 ; 1941, p. 257.

où le paysan le plus malheureux peut savourer un gibier rôti.

La vie des paysans est à cette période entièrement prise par les travaux de rizières ; ils ont à protéger surtout leurs plants de riz contre une crue trop abondante et vider de leurs eaux les rizières trop pleines.

La saison des pluies, en un mot, apporte à la région de la fraîcheur et en éloigne les fléaux tels que la variole, la varicelle.

Saison d'hiver. — Elle s'étend du mois de décembre au mois de février. Les journées sont courtes, les nuits sont froides et longues. Le soleil se montre, mais ses rayons ont perdu de leur ardeur. Il fait frais et les vêtements en laine couvrent le corps ; nul, néanmoins, n'éprouve le besoin d'entretenir un feu pour chauffer son appartement.

	Temp. moyenne	Min. absolu	Max. absolu
1931	Déc. 25°7	19°6	30°8
	Janv. 26°1	20°	32°6
	Févr. 27°7	20°2	34°6
1937	Déc. 25°3	15°8	33°
	Janv. 25°8	17°4	34°6
	Févr. 27°5	18°6	35°2
1938	Déc. 25°4	17°4	33°4
	Janv. 26°7	16°	34°2
	Févr. 27°2	19°6	34°8 (17)

C'est, comme le dit M. V. LABERNADIE, chef du Service de santé des établissements français dans l'Inde, « la saison agréable, et cette fraîcheur très sensible rétablit la santé perturbée par la longue chaleur précédente ».

(17) *Statistique générale de la France*, 1938, 1941, in *codem loco*.

L'hiver rajeunit la nature, la sève nourricière monte plus abondante, les rosiers fleurissent et l'herbe des prés pousse plus tendre.

C'est aussi la période des rosées et des brouillards. Le matin, l'herbe des prés est humide de rosée. Les animaux de pâture attendent que le soleil bienfaiteur puisse la sécher. A l'aurore, comme après le crépuscule, un brouillard étend son voile et parfois il est accompagné d'une pluie très fine.

Cette saison coïncide avec les fêtes du début de l'année. Catholiques et brahmaniques s'adonnent à des festivals. L'hiver cédera bientôt la place à la vasanta, qui apportera ses journées printanières et un soleil plus chaud, avec une température moyenne de 28°5 environ.

B) LES SOLS :

En dehors de quelques massifs « Kalrayan Hills » et les « Shevaroy Hills », à l'ouest, le district de South-Arcot lui-même forme une terre plate avec quelques petites hauteurs de sable près de la côte et quelques bas plateaux de latérite près de Pondichéry et de Cuddalore. Le territoire de Pondichéry, qui se trouve limité à l'ouest par ces « Shevaroy Hills », montagnes rouges, de formation crétacée, est donc une plaine basse, dont le sol est presque tout entier formé de couches de sable et de dépôts d'alluvions apportés par les cours d'eaux qui la traversent. « *River, deltaic, and coast alluvium and blown sand occupy all the lowing areas.* » (18).

(18) *Imperial Gazeeter of India* : Madras II, p. 99.

Du point de vue cultural, le sol est généralement riche de par ses couches alluviales ; et les cours d'eau, pauvres en été, s'enflent au moment de la mousson Nord-Est et inondent périodiquement le sol pour le fertiliser. Cependant, on peut envisager dans notre Etablissement des sols plus ou moins riches et plus ou moins fertiles. A Madouvou, où la terre donne trois récoltes de riz par an, le Kany coûte environ 6.000 roupies ; à Rettiarpaléom et Villenour, où la rizière produit deux récoltes par an, le Kany vaut environ 2.000 roupies ; à Kattemodou, où le terrain est caillouteux aride et sablonneux, un Kany se vend 200 à 300 roupies (19).

Il serait intéressant d'étudier les valeurs qualitatives des sols de notre territoire. Hélas ! non seulement dans notre colonie aucun effort n'a été fait en ce sens par l'agronomie, mais les paysans ne s'inquiètent guère de la composition qualitative de leurs terres. Ils les apprécient plutôt d'après les moyens d'irrigation dont elles peuvent bénéficier. La classification des sols du Sud de l'Inde, faite par les Anglais, est éloquente à ce point de vue. Ils distinguent le « sol sec », c'est-à-dire non irrigable ; le « sol humide », c'est-à-dire irrigable par tout autre moyen que par des puits privés, et le « jardin », c'est-à-dire le terrain irrigable par les eaux de puits privés (20).

Pour observer cette division, nous dirons donc qu'en général toutes les rizières, aussi bien celles de Madouvou que celles d'Ariancoupom, de Villenour et de Rettiarpaléom, sont des terrains humides irrigués par les eaux des différents

(19) Le kany vaut 53 à 51 ca et nous considérons la roupie comme valant 10 francs.

(20) *Imperial Gazeeter*, Madras 1, p. 38.

E. THURSTON, *The Madras presidency*, p. 194.

cours d'eau qui traversent notre territoire. C'est dans les terrains appelés « jardins » que se cultivent l'arachide, le bananier, le sésame, au moyen des eaux du puits ; le sol sec de la zone de Kattoumedou notamment est réservé par contre pour les menus grains tels le kambou (*Pennisetum typhoides*) ou le ragi (*Eleusine coracana*).

c) LA VÉGÉTATION :

La flore de la Présidence de Madras est d'une incroyable richesse. La côte de Malabar recevant, grâce à la mousson Sud-Ouest, des pluies torrentielles et continues, a une végétation des plus riches de l'Inde et essentiellement tropicale. Notre ville de Mahé est, comme on a dit, « *moins une ville qu'un jardin où on a construit des maisons.* » Il n'en est pas ainsi de notre territoire de Pondichéry. En effet, à mesure que l'on descend le versant Est des Ghâts orientaux, le climat et le sol deviennent déjà plus secs et les pluies moins abondantes. Quand on se trouve enfin dans les plaines de Carnatic, dont fait partie notre territoire, le voyageur n'y trouve plus, comme sur la côte de Malabar, cet aspect général d'une forêt de cocotiers et d'aréquieres. Cependant notre région ne manque pas de retenir, par sa végétation, l'attention des botanistes et des géographes. Dans la ville même de Pondichéry se voient plusieurs espèces plus ou moins tropicales, telles le Cocotier (*Cocos nucifera*), le Palmier jagre (*Borassus flabellifer*), le Papayer (*Carica papaya*), le Manguiier, le Goyavier. Et si les rizières occupent en grande partie l'espace des campagnes environnantes, des essences beaucoup plus variées s'y offrent au botaniste. Le porcher dont les feuilles sont des parasitocides par excellence borde les

rues et les routes et ne cède la place au Banian (*Ficus Indica*) qu'au delà de Villenour et d'Ariancoupam. La beauté du Multipliant vient surtout de ses racines aériennes tombant des branches leur servant de piliers, se multipliant à l'infini pour devenir des arbres aussi grands et formant une tenture de verdure sur un rayon de plusieurs mètres. Aussi les Anglais lui ont-ils donné le nom typique de « Rooting tree ».

Le Tamarinier, très commun sur la côte de Coromandel, fournit son fruit « Tamarin », d'un usage régulier dans la cuisine locale. L'Arbre de Liberté (*Assogaye*) (*Guatteria longifolia*), d'un beau port, croissant droit, atteint 12 à 15 mètres de hauteur est une espèce commune à notre région. C'est à ses pieds que Sakia Mouni prêchant le bouddhisme, serait venu se reposer au cours de ses pérégrinations à cause des propriétés délassantes de son feuillage (*a privatif, sogaye fatigue*). Le Jaquier (*Artrocarpus integrifolia*) qui n'a pas besoin d'un sol arable pour pousser, se voit dans les terres pierreuses de Mouttrapaléom. L'Acajoutier (*Anecardium occidentale*), petit arbre à tronc noueux, croît dans les terrains sablonneux et arides de Kattoumédou. Les cocotiers et les palmiers de jagre atteignant des hauteurs de 20 à 30 mètres, forment la grande culture et bordent souvent les canaux d'irrigation des rizières. La culture du Filao (*Casuarina*) occupe de grandes étendues de terre à Villenour et à Mouttrapaléom. Il faut enfin signaler parmi les arbres fruitiers qui couvrent les campagnes de Pondichéry, le Vilamaramé (*Feronia elephantum*), le Cheramellier (*Phyllanthus distichus*), le Massonnier (Elandamaramé) (*Zizyphus jujuba*), et l'Oranger. Citons la Pomme cannelle (*Anona squamosa*) et le Cœur de beuf (*Anona reticulata*) qui fort communs sur notre territoire, sont assez rares à 20 kilomètres de Pondichéry (Cuddalore).

Si notre territoire manque de forêts, il a par contre des jungles, où, fourrés d'herbes, de roseaux, d'arbres, de lianes et de cactus se disputent l'espace. Différentes variétés de cactus, d'agaves et de plantes épineuses couvrent le sol avec l'acacie d'Arabie, le margousier, le codoucapoulimaram, le dattier (*Phœnix sylvestris*).

On voit donc que la végétation de notre établissement, sans être aussi luxuriante que celle de la côte de Malabar est assez riche cependant pour ne pas décevoir complètement le voyageur. Partout, dans notre territoire, les forêts de cocotiers et de palmiers tendent gracieusement vers le ciel leur panache de longues feuilles vertes. Si, d'autres espèces comme l'*Anacardium occidentale*, le *Ficus indica*, l'*Artocarpus integrifolia* accordent leur préférence au terrain sablonneux et caillouteux de Mouttrapaléom et de Kattoumedou, le Cactus aux variétés multiples pousse à travers tout le territoire. Parmi les innombrables variétés de plantes, propres à notre région, citons les Acanthacées, les Convolvulacées, les Boraginacées et les Composées (21).

Importance économique du Cocotier et du Palmier jagre.

Les deux plus beaux arbres de notre région sont incontestablement le cocotier et le palmier. Le cocotier atteint des hauteurs de 20 à 30 mètres. Son tronc est presque lisse et de couleur grisâtre. Il vient aussi bien au bord de la mer que dans l'intérieur des terres.

Le cœur de l'arbre, englobant tout ce qui un jour sera feuille, fleur et fruit, appelé chou (*Kourouttou*) est très apprécié des indigènes. Confit dans du vinaigre, largement épicé, il donne un excellent produit appelé Achar (*Ourou-*

(21) cf. *Imperial Gazeeter of India* (Madras) 1 et 2.

Edgar THURSTON, in *Provincial geographies of India* (Madras)

kaï). On ne peut, hélas ! goûter de ce chou que toutes les fois que le vent entraîne la chute d'un arbre.

Les feuilles, longues de 2 m. 50 à 3 mètres, tressées avec art, servent à couvrir le pandal et le toit des maisons pauvres.

Des spadies de cet arbre, avant l'épanouissement de la spathe florale, est tirée une liqueur couramment consommée par les paysans de notre région et appelée *Kallou*.

Les fruits avortés sont employés comme poudre dentifrice, après calcination.

Le fruit à l'âge tendre contient un liquide opalin, à saveur douce et très apprécié des paysans et des touristes dans la saison de chaleur.

L'amande du fruit mûr sert à de nombreux usages culinaires. Il relève agréablement le goût des mets. Le lait tiré de l'amande rapée peut remplacer facilement le lait de vache.

Le coco qui a mûri sur l'arbre devient coprah et donne une huile facilement reconnaissable à son odeur, employée aussi bien dans l'art culinaire que dans l'art capillaire et la médecine.

La masse fibreuse qui couvre la noix de coco sert à la fabrication de la corde appelée *Kayar*.

Avec la coque ligneuse qui protège l'amande on fabrique la louche, grande cuiller pour servir les plats et le potage.

Le bois mou et fibreux sert aux travaux de charpente les plus divers, comme celui du Palmier jagre.

Le Palmier jagre. — Il est tout aussi répandu que le cocotier dans notre région. Son tronc marqué par les scarres des feuilles tombées est noirâtre et peut s'élever à une hauteur de 25 à 30 mètres.

Le chou du palmier est aussi recherché que celui du cocotier.

Les feuilles longues de 1 m. à 1 m. 20 sont armées de piquants ; elles ne se prêtent pas au tressage, mais servent toutefois à couvrir les toits des cabanes et des maisons pauvres. C'est avec ces feuilles qu'on fabrique des éventails.

Des spadices du palmier on extrait également une liqueur appelée *Padani*, très rafraîchissante, à saveur douce. Pour mettre le *Padani* à l'abri de la fermentation, il est d'usage d'enduire l'intérieur des vases qui les recueillent de chaux vive.

La graine des fruits à demi mûrs est très appréciée à la saison de chaleur. Appelée *Nonghou*, elle contient un produit mucilagineux, à saveur agréable.

Quand le fruit devient mûr, la masse fibreuse qui couvre les graines se ramollit, jaunit et devient juteuse. Cuite au four ou dans de l'eau portée à l'ébullition, cette substance fibreuse fait le régal des enfants. Pressurée et exprimée, elle donne une pâte sucrée appelée *Panaveth*.

La graine est mûre quand le fruit a atteint la maturité complète. Plantée en terre, elle donne naissance au *Panankijangou*, racine fusiforme qui est assez largement consommée, après cuisson, dans notre région.

D) LES EAUX :

Nous avons dit que le sol du territoire de Pondichéry est presque tout entier formé de dépôts d'alluvions apportés par les cours d'eau. En effet, notre établissement est situé dans le bassin inférieur de huit cours d'eau : 1° la rivière de Gingy, donnant naissance à la rivière d'Ariancoupam ; 2° la rivière d'Ariancoupam ; 3° le Chounambar ; 4° le Pambéar qui se jette dans la rivière de Gingy ; 5° le Cou-douvéar se jettant dans le Chounambar ; 6° le Ponnéar qui




Territoire anglais.


Territoire français.


Territoire mixte

1 : 500 000

0 ————— 10 kil



se jette à la mer, après avoir arrosé la commune de Bahour ; 7° le Maltar qui dérive des eaux du Ponnéar ; 8° le Oupar qui se jette à la mer (22).

Parmi ces rivières, les plus importantes sont Gingy et Ponnéar. Celle-ci prend sa source dans le District de Kolar de Mysore, et après avoir parcouru de nombreuses régions, arrose la région Est du District de South Arcot pour venir tomber dans le Golfe du Bengale au nord de Cuddalore. Comme les autres grands cours d'eau, le Ponnéar est une rivière sacrée qui a sa fête dans les cinq premiers jours du mois de *Taï* de l'année tamoule.

Gingy et Ponnéar sont navigables jusqu'à 25 kilomètres de leur embouchure, pendant quatre mois seulement, pour des bateaux à fond plat.

D'autre part, tout le territoire est parsemé d'étangs de lacs d'eau et de lagunes en relations les uns avec les autres. On peut compter dans l'ensemble de l'Etablissement de Pondichéry un très grand nombre d'étangs dont les principaux sont : le Grand Etang d'Oussoudou à l'ouest de Pondichéry et le Grand Etang de Bahour. Ils appartiennent en partie à l'autorité britannique. Le Grand Etang d'Oussoudou tire ses eaux de la rivière de Gingy par le canal de Souttougény et alimente les rizières des communes environnantes, notamment celles de Villenour et d'Oulgaret, au moyen de deux canaux de Souttougény et de Villenour. Les prises d'eau sur la rivière de Gingy sont opérées au moyen de barrages (barrages de Souttougény et de Poulléarcoupam) établis à des distances respectives de 26 et 19 kilomètres de l'embouchure (23). Tout un système de vannes d'irrigation contrôle le débit des eaux.

(22) AR est le nom tamoul désignant la rivière
cf. *Annuaire de l'Inde Française*, 1937.

(23) SARRAUT : *Mise en valeur des colonies françaises*, p. 542.

Le territoire de la commune de Bahour reçoit ses eaux du Ponnéar qui alimente un ensemble de canaux dont l'origine se trouve, pour la plupart, dans le territoire anglais (Bangaravaïkal, Sitterivaïkal), etc...

Lorsque les pluies manquent à la suite d'une irrégularité dans les balancements annuels du climat, les rivières se dessèchent, et pendant la saison chaude, les eaux deviennent rares, les canaux tarissent. C'est alors la grande lutte pour les eaux d'irrigation. C'est alors que le rôle du surveillant d'irrigation, préposé d'Administration, devient difficile et délicat. Sa maison est assiégée de clients qui viennent quémander sa complaisance, un tour de faveur. Un paysan ne tolère guère que son voisin irrigue sa rizière avant que son tour ne vienne. Le surveillant d'irrigation est obligé de répartir les eaux à chaque cultivateur, selon les besoins et nécessités des terres. Des *Cambakaran*, agents du surveillant d'irrigation, veillent jalousement à ce que l'ordre de leur chef soit obéi. Malgré cette organisation, s'élèvent souvent entre les paysans des dissensions, des disputes aigres. Heureux les propriétaires qui ont eu le soin ou la bonne fortune d'aménager un puits dans leurs champs !

Les méthodes auxquelles les paysans ont recours pour élever l'eau du puits sont d'une façon générale, primitives et simples. L'une des méthodes les plus connues est l'emploi de la *picotte*, qui consiste en un long levier horizontal qui pivote sur un poteau vertical. Le point d'articulation du levier se trouvant environ aux $\frac{2}{3}$ de sa longueur, un poids de bascule est suspendu à l'extrémité de la partie courte, tandis que l'autre partie porte au bout un bambou vertical auquel est attaché un grand seau de tôle. Deux ou trois ouvriers montés sur le levier exécutent le mouvement de bascule. Les arrosements artificiels coûtent cher, mais il faut sauver sa récolte.

Par contre, après la mousson et les grandes pluies, les étangs et les cours d'eaux trop pleins déversent leurs eaux dans les terrains vagues et les campagnes avoisinantes. Les eaux les transforment en marécages.

Puits dans les maisons. — Pour les besoins ménagers et les travaux domestiques, se trouve aménagé dans les plus humbles foyers de paysans, un puits maçonné. Ses eaux ne sont pas potables, mais elles sont indispensables aux nécessités de l'hygiène. Un seau attaché à une corde qui passe par un système de poulie, lui-même fixé à une barre horizontale reposant sur deux piliers verticaux, ramène les eaux de la profondeur du puits. C'est cette eau qui sert également à arroser le petit coin de jardin potager qui entoure la maison.

Eau potable. — La commune d'Oulgaret a l'heureuse fortune d'avoir une eau fort bonne. C'était peut-être, comme le croient les historiens, la raison qui avait poussé Law de Lauriston à y faire édifier pour sa femme une délicieuse retraite, dont les ruines se voient encore aujourd'hui. En effet, Mouttrapaléom, localité de la commune d'Oulgaret, est actuellement le château d'eau qui distribue l'eau potable à toute la Ville de Pondichéry et aux autres aldées environnantes. Sept puits artésiens, creusés à diverses profondeurs de 24 à 172 mètres, distribuent l'eau. Elle gagnerait à être contrôlée, surveillée et filtrée puisqu'elle est riche en œufs d'ascarides. « Il nous est permis, dit un médecin, de considérer que l'eau qui sort de nos robinets est un bouillon de culture puisqu'on y peut, encore, à l'aide d'une vulgaire loupe, apercevoir des œufs d'ascarides. » (24).

Des fontaines publiques distribuent l'eau d'une façon

(24) PARAMANANDA MARIADASSOU, op. cit., p. 182.

régulière aux aldées et villages. A Pondichéry et dans nombre d'autres localités, l'eau est installée dans les maisons. Il faut toutefois signaler, que pendant la saison chaude, de crainte que les puits de Moutrapaléom ne se tarissent, le Service des Eaux ne distribue l'eau qu'à certaines heures pour en éviter le gaspillage.

Comme on s'en aperçoit, avec une précipitation annuelle de 800 à 1.000 mm., le territoire de Pondichéry est dans la nécessité d'avoir recours aux arrosements artificiels. Encore ne faut-il pas trop puiser l'eau des puits pour en éviter le tarissement complet. Tournant le dos à la mousson pluvieuse, Pondichéry souffre parfois de la sécheresse. « Les arrosements artificiels, comme a dit RECLUS ne sont tenus pour inutiles que dans les pays de l'Inde où la précipitation d'humidité atteint 2 mètres par an. » Mahé, établissement français sur la côte de Malabar, est par contre un territoire beaucoup plus favorisé. Sous l'influence du vent Sud-Ouest, il reçoit des pluies torrentielles et continues.

A Pondichéry même comme dans tout le territoire, il n'est pas rare d'assister, pendant les mois de mai et juin, à des invocations publiques au Dieu de la pluie « Varna Bagavan ». Catholiques et brahmaniques font un appel pressant à leurs Dieux respectifs et ils ne sont toujours pas entendus ! C'est qu'hélas ! les dieux eux-mêmes ne peuvent changer les conditions climatiques d'un territoire situé sur la côte de Coromandel !

E) CLIMATOLOGIE BIOLOGIQUE :

On avait longtemps admis comme un fait certain que les Anglais ne sauraient s'acclimater dans l'Inde, et ces derniers renvoyaient leurs femmes enceintes à la Métropole pour leur

délivrance et pour sauvegarder la vie des nouveaux-nés. Actuellement, il est prouvé que les Anglais peuvent fort bien s'acclimater. A plus forte raison, les Français nés sous les latitudes moins froides que celles de l'Angleterre et surtout les Européens du Midi, parviennent facilement à s'habituer aux conditions et variations climatiques de l'Inde. Si, au début de leur occupation, pendant les cinq premières années de leur séjour, les Anglais avaient péri dans une proportion d'un tiers de leur effectif, il faut attribuer indubitablement cette mortalité à l'imprudence avec laquelle ils s'étaient exposés au climat de l'Inde sans avoir changé leur mode de vie habituelle (25).

L'insolation est souvent due à la négligence ; les cas d'hépatite sont très rares à Pondichéry ; ils sont en rapport direct avec l'abus des boissons alcooliques. Loin de la Métropole on plonge souvent sa nostalgie dans l'alcool. La goutte n'attaque que les habitués de la bonne chère. En revanche, il est des familles françaises établies à Pondichéry depuis plusieurs générations, qui jouissent d'une excellente santé et supportent, d'une façon admirable, les conditions climatiques.

Les Européens, industriels ou fonctionnaires, disposant largement de ressources matérielles peuvent s'entourer de tous les soins d'hygiène voulus et se garantir contre toute épidémie. Loin des paysans que la misère et les superstitions conduisent au trépas, ceux-là s'assurent toutes les conditions hygiéniques et subissent les influences climatiques beaucoup moins sévèrement que les autochtones.

Le terrain physiologique des paysans affaiblis est, en effet, souvent la proie des helminthiases, très fréquentes, de la

(25) RECLUS, *Géographie Universelle*, t. VIII, p. 630.

filariose, d'observation courante, accusée surtout par l'éléphantiasis siégeant aux pieds et l'hydrocèle, du typhus exanthématique, du Kala Azar (26). Les conditions de l'habitation et l'insalubrité des villages pauvres avec leurs collections d'eaux et d'ordures hantées par les moustiques et les mouches, expliquent la fréquence de diverses maladies. En effet, à Pondichéry même, les eaux sales s'écoulent par des fossés, égouts à ciel ouvert (Rue du Petit-Canal, le Grand Canal qui sépare la ville blanche et la ville indigène) et dans les campagnes les mares puantes qui marquent l'emplacement de chaque borne-fontaine, les marais, les rizières boueuses et les eaux stagnantes des canaux et des étangs, favorisent le développement de ces diptères.

L'asthme et le diabète sont nombreux dans notre région, sans que personne n'ait pu encore expliquer la fréquence (27).

Il faut signaler le dordoeil qui est l'œuvre de certaines mouches très petites, presque invisibles. Le dordoeil vient du mot hindoustani *dor* (souffrir) et du mot français *œil* et n'est pas autre chose que la conjonctivite. Ce mal apparaît avec les fruits du palmier et le panaveth. La bénignité de l'affection explique l'indifférence de la population à son égard.

Les coutumes du pays ont pu éloigner certaines maladies telles le toeniasis et l'échinococcose, puisque la consumma-

(26) L'éléphantiasis, maladie qui rend la peau rugueuse comme celle de l'éléphant et qui souvent produit le gonflement des tissus cellulaires. Elle était très fréquente à Cuddalore et depuis un certain temps, elle tend à diminuer.

L'helminthiase, maladie causée par la présence des vers intestinaux.

Le Kala Azar, infection fréquemment mortelle chez les jeunes enfants.

(27) cf. LABERNADIE, *Traité de climatologie biologique et médicale* t. III, p. 2.306.

tion de la viande de bœuf et de porc est interdite par la religion et que le chien est tenu à l'écart de l'homme.

La lèpre torture quelques centaines de malheureux qui traînent sur leur passage l'odeur nauséabonde de leurs plaies ; ils supportent avec une âme stoïque la diminution physique et morale de leurs personnes, comptent leurs doigts ou leurs orteils qui tombent corrodés. L'Administration essaie, en vain, de leur donner quelques soins en les hospitalisant à Saint-Lazare, mais ceux-ci préfèrent vivre leurs derniers jours en liberté. Aussi les voit-on souvent dans les rues mendier quelques monnaies pour se livrer à la tabagie. Maladie terrible qui fait de l'homme un cadavre ambulants !

Les variations marquées du climat agissent, d'autre part, sur la physiologie comme causes adjuvantes de certaines maladies. La saison pluvieuse amène pour les natifs la bronchite, la broncho-pneumonie, la diarrhée. Elle est, par contre, très favorable aux Européens dont la santé perturbée par la longue chaleur se rétablit par la fraîcheur. La période de transition, après la longue saison de chaleur, suivie de la mousson Sud-Ouest, éprouve l'organisme par l'embarras gastrique, la grippe, l'asthénie, l'anémie, la dermatose, la varicelle, la gale, la congestion du foie, etc. (28).

Envisageons, maintenant, les cas des maladies, qui à l'état épidémique ou endémique, sévissent dans notre région et qui se rattachent aux influences indirectes du climat de notre territoire.

L'œuvre de la peste n'est pas à signaler non plus dans notre région. Bien que dans l'Inde anglaise, la mortalité causée par elle fût élevée à certaines époques, la côte de Coromandel a la bonne fortune de ne pas en souffrir. D'après

(28) LABERNADIE, *op. cit.*

M. LABERNADIE, au cours des dernières épidémies, des pesteux buboniques seraient venus de Bombay mourir à Madras. Il y aurait eu dans cette dernière ville quelques rares contagions, mais aucun foyer vrai ne s'y serait constitué. Pondichéry, dont les relations avec Madras sont quotidiennes, n'aurait pas eu un seul cas de peste. Cette immunité est due, semble-t-il, à la rareté des *xénopsylla cheopis* chez les rats de la côte Est. En effet, de mémoire d'homme, il semble que notre territoire n'ait pas eu à en souffrir. Si le bacille pesteux peut également être porté par les lapins, il faut souligner que ces animaux sont très peu domestiqués dans notre région et leur chair n'y est même pas consommée.

Les cas de cancer sont également très rares ; cela est dû peut-être, d'après M. LABERNADIE, au magnésium que contient en grande proportion le sel de cuisine, consommé à l'état peu raffiné.

Le choléra était et reste dans l'Inde un grand fléau. Bien que relativement peu fréquent dans notre territoire, il s'annonce après les grandes pluies qui amènent les inondations et les débordements des cours d'eaux. Les souillures du lit des rivières polluées par les innombrables porteurs de germes, disséminés par les eaux en sont la cause directe. Les paysans encore ignares de l'épidémiologie l'attribuent couramment à la colère de la déesse Kali et implorent sa pitié. Les mauvaises conditions hygiéniques auxquelles les astreint leur indigence ou leur misère, favorisent l'extension des effets meurtriers de cette maladie. Comme dans le poème du Polonais SLOWACKI : « Les Empestés », l'un après l'autre, les membres d'une famille sont emportés par l'épidémie. Le Service de Santé n'a, hélas ! l'occasion d'intervenir et d'apporter sa science que fort rarement, puisque les paysans

pour ne pas redoubler la colère de Kali, hésitent à livrer leur parents cholériques aux soins des officiers de Santé. Fort heureusement, les cas de choléra ne sont que sporadiques dans notre région ; ils se déclarent surtout dans les quartiers envahis par la misère où les conditions hygiéniques sont totalement négligées. Signalons, en outre, que le milieu de la ville est traversé par un fossé-égout à ciel ouvert.

La fièvre typhoïde sévit et est due aux souillures hydriques localisées, porteuses de germe.

Les cas de tuberculose pulmonaire sont assez répandus et font des victimes dans la classe des pauvres gens amoindris physiquement, faute d'alimentation suffisante. Néanmoins, cruelle dans le nord de l'Inde aux températures extrêmes, la tuberculose est plus bénigne ici où les formes fibreuses dominent.

Le paludisme est, à côté du choléra, un des plus grands fléaux de l'Inde. Principale cause de la mortalité, sa virulence est d'autant plus forte que le terrain physiologique est affaibli par la sous-alimentation. Mais, fort heureusement, notre région n'est pas encore infestée par le paludisme. La situation géographique de notre territoire nous procure l'immense avantage de la visite quotidienne de la brise de mer qui balaie constamment l'air et l'assainit (29).

Nous nous arrêterons quelque peu sur cette autre épidémie, la variole, qui éclate en général pendant la saison de chaleur. Des villages entiers sont parfois attaqués par cette maladie qui, sans pitié, fait tomber surtout les adolescents et les enfants en bas âge. Les paysans croient encore avoir affaire à la colère de Mariatta et leur souci religieux évite

(29) PARAMANANDA MARIADASSOU, *Médecine traditionnelle*, p. 178.

cependant l'expansion de ce fléau. Il est interdit, en effet, à tout étranger à la maison d'y pénétrer. Mariatta en serait indignée ; elle ne tolère ni viande, ni poisson. Seule, une nourriture végétarienne est tolérée au malade. La déesse, toujours exigeante, veut que la maison qu'elle honore de sa présence, soit tenue dans la propreté la plus rigoureuse.

« L'étranger est prévenu de la sanctification qu'a reçue cette demeure, par le signe conventionnel de quelques feuilles de margousier fixées à la porte, moins pour établir ainsi une sorte de cordon sanitaire autour de ce cas de variole, que pour honorer la déesse qui est venue s'établir dans le voisinage et dont la feuille de margousier est l'emblème. » (30).

Si le varioleux arrive à succomber à la maladie, sa mort est attribuée à la colère de la déesse, à juste titre, offensée de la négligence dont la famille a fait preuve à son égard. Mais il n'est pas d'usage d'isoler entièrement le malade, ce qui a pour effet de contaminer les autres membres de la famille. Il n'est pas rare de voir tous les enfants d'une maison succomber à la variole, l'un après l'autre. Bien entendu, on mesure facilement les préjugés qui empêchent de confier les varioleux aux soins de la médication scientifique.

Il faut, enfin, signaler les cas de diarrhée infantile, malheureusement trop répandue dans notre région comme dans les autres parties de l'Inde. Hélas ! les mères hindoues, aveuglées encore par des préjugés religieux ou simplement par l'ignorance, attribuent cette affection à des influences occultes. Elles groupent ces états morbides sous le nom génésique de « Tosham » et demandent la guérison de leurs enfants

(30) PARAMANANDA MARIADASSOU, op. cit., p. 226.

Le Margousier porte le nom scientifique : *Azadirachta indica*.

aux « Mandram » des fakirs. D'où, dans ce pays, une mortalité considérable au-dessous d'un an (31).

Ainsi donc, des maladies épidémiques et endémiques sévissent dans notre région. Elles sont d'autant plus virulentes que les sujets affectés appartiennent aux classes pauvres et sans hygiène. A moins d'y voir cyniquement un bienfait et une véritable dispensation providentielle contre la pléthore de la population, le Gouvernement a le devoir d'intervenir pour arrêter leurs funestes effets. Nous ne doutons pas de l'esprit de sacrifice dont font preuve les officiers de Santé. Mais à quoi sert leur bonne volonté quand les paysans ignares leur opposent un « veto » tiré des préjugés religieux et quand ils se cachent à la vaccination. Ne facilitera-t-on point, au contraire, la tâche de ces hommes de science en purgeant l'esprit de ces masses des craintes et préjugés mal fondés ? Respecter la Mariatta dans la variole et adorer Kali dans le bacille virgule, n'est-ce pas profaner les Dieux eux-mêmes ? Si à Pondichéry même, quelque effort louable est entrepris contre cet état d'esprit, il ne faut pas perdre de vue ces campagnes et ces villages qui restent encore plongés dans l'ignorance et attachés aveuglément à leurs coutumes et routines.

(31) MAX SORRE, *Fondements biologiques de la géographie humaine* p. 397..

CHAPITRE II

LE CAPITAL HUMAIN

A) HISTOIRE DU PEUPLEMENT :

Le territoire de Pondichéry appartient essentiellement à la nation dravidienne. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle le problème était un peu trop facilement résolu. Les anthropologues et les ethnologues pensaient pouvoir affirmer que les Dravidiens ou Draviriens étaient les aborigènes de la Péninsule et que les Aryens, branche des Indo-Européens, au teint clair, au nez mince et long, venus du Nord en conquérants, avaient refoulé ceux-là vers le sud de la Péninsule, tout en se mêlant à eux dans les confins. Les mêmes ethnologues ne manquaient pas d'ajouter que toute la civilisation matérielle et morale n'est que l'apport des Aryens vainqueurs et colonisateurs. Le brahmanisme, le système des castes auraient été également leur œuvre. Et on apparentait les Dravidiens aux Melanésiens et Australiens.

Ces théories simplistes ont perdu, au début de notre siècle, tout crédit dans le monde des savants. Il est acquis actuellement, que les Dravidiens ne sont point les aborigènes de la Péninsule, qu'avant eux d'autres races l'habitaient : les négritos ou nègres de petite taille du Sud et les Mounda qui, d'après PRZYLUSKI, étaient les anciens maîtres de la région Indo-Gangétique. Plus de 3.000.000 d'habitants de Mahadeo à Chota-Nagpur, parlent le moundari qui se rattacherait, selon les ethnologues, aux idiomes Mon-Khmer

de l'Indochine et plusieurs noms de lieux sur la côte de Coromandel, de Cavery au Bengale, ne s'expliquent que par la Mounda (1).

Les Dravidiens ne seraient donc que des immigrants établis, il est vrai, depuis des milliers d'années, dans le pays ; ils se seraient adaptés petit à petit aux conditions du climat et du milieu. Dolichocéphales comme les Aryens, ils se distinguent néanmoins de ces derniers par leur teint brun, à nez large, aux cheveux épais noirs et ondulés.

S'il est établi que les Dravidiens ne sont pas les aborigènes du pays, les ethnologues ou les anthropologues n'ont pu néanmoins fixer jusqu'à ce jour d'une façon certaine leur pays d'origine. Plusieurs hypothèses ont été émises, entre autres les suivantes : CALDWELL et LASSEN rattachent les Dravidiens aux Brahui de Belouchistan (2). Par la frontière nord occidentale, ils auraient pénétré dans l'Inde. Mais comme le fait remarquer M. SION (3), il n'est pas démontré que les Brahui ne soient pas venus de l'Inde.

M. René GROUSSET (4) est plus catégorique. « Ils sont venus du Nord, peut-être du Tibet, et ont possédé un moment l'Inde entière. Un témoignage de l'ancienne extension de leur race est la présence d'une de leurs tribus, celle des Brahuis au Nord-Ouest de l'Inde ».

D'autres les font venir de la Méditerranée préhellénique, en passant par la Chaldée présémitique. Cette origine expliquerait le système d'irrigation et les traits de culture en usage dans le Deccan. Une pareille hypothèse eût semblé, il y a 20 ans, dénuée de tout fondement. Mais l'archéologie

(1) SION *L'Asie des moussons* t. IX 2^e partie p. 364.

(2) CALDWELL: *Dravidien languages*. Lassen: Indische Alterthumskunde.

(3) SION, *L'Asie des moussons*, t. IX, 2^e partie, p. 365.

(4) *Histoire de l'Asie*, t. II, p. 4.

et l'ethnologie modernes, nous permettent d'attacher à cette thèse quelque importance. En effet, les affinités artistiques entre Mohenjo-Daro et la Chaldée ont été dernièrement mises en évidence. Les cachets en pierre, en ivoire, ou en faïence trouvés dans le Sind, à Mohenjo-Daro, ont été rapprochés des cylindres chaldéens. D'autre part, M. P. RIVET a dénoncé les curieuses similitudes du vocabulaire entre le Sumerien de la Chaldée primitive et les langues austro-asiatiques et océaniennes dont fait partie le parler des Mounda (5).

Il y a également une autre tendance à faire venir les Dravidiens de la Crête Minoenne. Du mois d'août 1928 au mois de mai 1929, le pharmacien-commandant Numa Lafite, du corps de santé colonial, a fait une découverte sensationnelle aux environs de Pondichéry, à la profondeur moyenne de 2 mètres, sur une superficie de plusieurs kilomètres. Un gisement d'urnes funéraires de grande capacité (500 litres) fut décelé. Le mort était placé dans une urne et en guise de couvercle, une autre jarre de dimension aussi importante, mais renversée, coiffait la première. A l'intérieur de ces vases, à côté des ossements, se trouvaient placés de nombreux objets en fer, des armes, des fers de lance, des faucilles, des houes, des bêches, des pierres à écraser les grains, autant d'objets familiers entourant le mort. Parfois, dans une même urne, deux crânes ont été vus. Les Dravidiens actuels, ouvriers qui travaillaient aux fouilles n'ont manifesté aucune émotion et malgré le caractère traditionnaliste du pays, nul ne se souvient de ces rites funéraires étrangers. Depuis longtemps les Hindous incinèrent ou enterrent leurs morts. Des découvertes du même genre

(5) *Les civilisations de l'Orient*, René GROUSSET, tome II, p. 1 et 2.

ont été faites par les Anglais à Madras, à Tinnevely, dans les Monts *Nilghiri*, et les *Shevaroy Hills* à Mysore. Le matériel et les usages funéraires rappellent les sépultures de la Crête Minoenne (6).

Quoi qu'il en soit de leur pays d'origine et de l'époque à laquelle ils avaient immigré dans l'Inde, nul doute qu'ils n'aient mêlé leur sang avec celui des Aborigènes et que les Moundas et, quelque peu, les « Négritos » ne se soient fondus dans leurs colonisateurs quand ces derniers ont été obligés de quitter le Nord de l'Inde sous la poussée des envahisseurs aryens, pour se presser dans les contrées méridionales.

Et à l'inverse de l'opinion courante, il faut également reconnaître que les Dravidiens, du point de vue de la civilisation, étaient déjà aussi avancés que les Aryens, sinon plus. Ces derniers, entrés par les cols de la bordure iranienne de l'Europe orientale, étaient, en effet, d'après le *Rig-Veda*, à l'état pastoral, élevant des moutons, chèvres et chevaux alors que les Dravidiens savaient déjà cultiver le riz, connaissaient le filage, le tissage, la teinture et possédaient des barques. En tout cas, le *Rig-Veda* vante la richesse des indigènes à la peau basanée, au nez aplati (7). Tout au plus, peut-on dire qu'il y a eu une action réciproque du monde aryen sur le monde dravidien. En effet, d'après sir John MARSHALL, directeur de l'*Archaeological Survey of India*, les trois villes superposées de Mohenjodaro dateraient, la première des environs de 3.300, la seconde de 3.000, la troisième des environs de 2.700 avant

(6) *Asie française*, années 1930-34-35, et SION, *l'Asie des moussons*, t. IX, 2^e partie, p. 365.

(7) Julien VINSON, *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, Reclus, tome 8, page 532.
SION, *Asie des moussons*, t. IX, 2^e partie, page 365.

J. C. Ceci indique au moins un peuple depuis longtemps organisé pour la vie urbaine, fabriquant des ustensiles et instruments, des tissus de coton. Or les Aryens ne rentrent-ils pas seulement dans la plaine indo-gangetique à une époque bien postérieure (fin du II millénaire, avant J. C.) ! Ces bâtisseurs préhistoriques de Mohenjo-Daro furent-ils les Dravidiens ou les Moundas ? Toujours est-il que si c'était les Moundas, les Dravidiens auraient dû se mettre à leur école et s'enrichir de leur civilisation et non de celle des Aryens (8).

Si le domaine des Indo-aryens purs se limite au Pandjab, Radjpoutna et Cachemir, le territoire de Pondichéry est uniquement habité par la race dravidienne, mêlée depuis longtemps aux Mounda et dans une très faible proportion aux Aryens. Il est impossible que les Brahmanes de Pondichéry se réclament d'une ascendance aryenne pure, sauf peut être quelques rares sujets, puisque déjà les habitants du Bengale et d'Orissa ont leurs caractères dravidiens mongoloïdes. Il faut enfin signaler à Pondichéry ces descendants plus ou moins métissés des divers conquérants musulmans qui ont débouché du XI^e au XVIII^e siècle.

Ainsi, pour peu qu'on suive une race, on la trouve au cours des âges plus ou moins mélangée par métissage, avec d'autres races. Combien peu cette constatation donne raison une fois de plus aux théoriciens racistes qui, à notre siècle, au nom de nous ne savons quel mythe de race pure (9), se sont arrogé le droit de faire décimer, avec une

(8) René GROSSET, *Les civilisations de l'Orient*, tome II, p. 3 et 4.

(9) Dès avant la période historique, il n'existait plus que des races plus ou moins mélangées. Il n'est pas défendable de parler de la supériorité absolue de l'une, fût-elle blonde et dolicoéphale, sur les autres, chacune ayant ses qualités propres. Ce sont des peuples d'origine fort composite qui ont le plus contribué au progrès de la civilisation...

barbarie sans pareille dans l'histoire des nations, ces races qu'ils prétendaient inférieures. Peut-être même, aux Indes, le régime des castes a-t-il contribué à conserver plus la pureté des races qu'ailleurs, mais il vit jour incontestablement trop tard, une fois après que l'œuvre du métissage ait été accomplie par la fusion des Mounda dans les Dravidiens. La primauté accordée aux Aryens par les historiens et les géographes du XIX^e siècle vient du « mirage aryen » et du préjugé de l'Inde noire « qui encore, de nos jours, trouve crédit dans certains esprits. L'archéologie et l'ethnologie modernes démontrent combien ce préjugé est injuste et combien peu fondée était la prétention de ces « aryalistes ».

B) DIFFÉRENTS FACTEURS DE L'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION :

Les chiffres les plus extravagants ont été fournis par les auteurs les plus sérieux. Reclus, lui-même, en 1883, déjà, estimait à 100.000 habitants la population de la ville de Pondichéry, tandis qu'il évaluait celle du territoire entier à 150.039 habitants. Il y a là une méprise sérieuse et certaine.

M. SION, en 1928, évaluait à 47.329 habitants la population de la ville. D'après les données statistiques de 1935 (10) on évalue la population du territoire à 176.205 habitants, dont 48.571 pour la ville. Le recensement du 1^{er} juil-

Tous ceux qui, pour des fins politiques et se servant d'arguments anthropologiques erronés ou mensongers, cherchent à exciter les passions nationalistes et à dresser les races les unes contre les autres, se rendent coupables de véritables crimes contre l'humanité. (LESTER et MILLOT, *Les races humaines*, p. 208 et 209).

(10) *Annales de géographie* de 1937, p. 558.

let 1936 fixe la population du territoire à 187.870 habitants. Il ne faut pas nous hasarder à tirer de ces chiffres des conséquences qui peuvent être quelque peu téméraires et par suites erronées. Néanmoins, prenant en considération, par rapport aux autres établissements français, l'importance de Pondichéry, nous pouvons, grâce aux données statistiques de la S.D.N. et de la Statistique générale de la France, nous livrer à quelques réflexions plus fondées. En 1935 et 1936, le territoire de Pondichéry englobait à lui seul presque les deux tiers de la population totale des Indes Françaises :

	1935	1936
Pondichéry..	176.205 hab.	187.870 hab.
Karikal.....	59.224 hab.	60.447 hab.
Mahé... ..	12.936 hab.	13.635 hab.
Yanaon.....	5.220 hab.	5.649 hab.
Chandernagor	28.812 hab.	31.250 hab. (11)

Et au cours de la dernière décade, la population des 5 établissements français a augmenté dans les proportions suivantes :

1930 : 270.000 habitants	
1935 : 282.397	—
1936 : 299.000	—
1939 : 305.000	—
1941 : 324.000	— (12)

Nous voyons que la courbe monte d'une façon sensible. De 1930 à 1936, la population a gagné 20.000 âmes; de

(11) *Annales de géographie* de 1937, p. 558, et *Annuaire de l'Inde française*, p. 159.

(12) *Annuaire statistique de S.D.N.*, 1931-32, 1939-40, 1941-42, et *Statistique générale de France*, 1941.

1935 à 1941, l'augmentation a été de 41.621 âmes. Dans ce mouvement d'accroissement, il est certain et incontestable que Pondichéry, avec son territoire, a une part très large. Cette augmentation n'a rien que de conforme d'ailleurs à celle de l'Inde entière. En 1921, le recensement fait par l'autorité anglaise, évaluait à 319.000.000 habitants, la population de l'Inde britannique et en 1931 elle atteint avec une augmentation de 10,6 %, pour 10 ans, le chiffre inquiétant de 353.000 habitants.

La densité de la population du territoire de Pondichéry est très forte. D'après les données statistiques de 1935, elle est de l'ordre de 605 habitants par km.² (13). Imposant, ce chiffre est pourtant largement dépassé par la densité de la population de Chandernagor, qui atteint 3.201 habitants par km.². Et la densité moyenne de la population des Indes françaises était de 595 habitants par km.² au 1^{er} juillet 1939. Que M. GUY nous permette une fois de plus de nous étonner du chiffre qu'il fixe (55 habitants par kilomètre carré) !

Comme l'on s'en aperçoit, notre territoire de Pondichéry, très abondamment peuplé, participe au mouvement général d'accroissement de la population aux Indes. Devons-nous nous en inquiéter comme l'autorité anglaise et faudra-t-il préconiser le « *birth control* », à la manière britannique. Certes, nous nous trouvons en face d'un problème angoissant. Mais ne risquons-nous pas de blesser gravement les croyances et les traditions religieuses de ce pays, en lui imposant une pratique que les mœurs réprouvent. C'est ce qui arriva en 1933, quand M. Hutton, président de la commission de recensement, préconisa le « *birth control* ». « *L'Examiner* » de Bombay lui répondit, le 30 septembre 1933, comme suit :

(13) *Annales de géographie*, 1937, p. 558.

« Nous trouvons déplaisant que le rapport sur le recensement ait été utilisé pour propager des idées que, non seulement la tradition chrétienne, mais encore des religions non chrétiennes de ce pays regardent comme un enseignement immoral et M. HUTTON discute la question de la naissance humaine dans un langage de palefrenier de haras. La question de la naissance n'est pas qu'une question économique, elle est aussi et surtout une question morale ». (14).

Quoi qu'il en soit pour l'Inde anglaise limitons le problème au territoire de Pondichéry et demandons-nous sous quels facteurs la population tend à s'accroître d'une façon aussi marquée et si une réduction progressive du nombre des naissances ne peut être envisagée.

En dehors des causes générales communes à tous les pays, la population augmente à Pondichéry, sous l'influence de certains facteurs propres au pays, le mariage précoce, la polygamie, les traditions religieuses, l'ignorance et la pauvreté.

A part les sujets français catholiques et les renonçants (15), aucune condition d'âge pour le mariage n'est requise des hindous. Aux termes de l'article 6 de l'arrêté du 6 janvier 1819, les Hindous des Etablissements français sont soumis aux dispositions du code civil seulement dans les matières où les prescriptions de ce code ne sont pas contraires aux us et coutumes que la France avait promis de respecter. « Les Indiens, soit chrétiens, soit maures ou gentils, seront jugés comme par le passé, suivant les lois, usages et coutumes de leurs castes ». Donc, non seulement, les us et coutumes n'empêchent pas le mariage avant la majorité matri-

(14) *Asie française*, 1934, p. 346.

(15) Ceux qui ont renoncé à leurs us et coutumes pour être régis par le code civil français.

moniale, mais souvent, ils le conseillent. Il n'était pas rare, il y a encore quelques temps, de marier les enfants de 5 ans. Certes le mariage n'empporte des conséquences effectives qu'à l'âge où les époux deviennent capables d'engendrer, mais cet âge, n'est-il pas vrai, est loin de se confondre avec l'âge requis par le code civil pour la validité du mariage. Aussi, dès leur puberté, les jeunes hindous mariés deviennent pères ou mères de famille. Et le consentement mutuel des époux n'est pas en principe nécessaire pour la validité des mariages contractés. Le législateur, dans l'Inde anglaise, cherche en vain d'abolir ces mariages précoces. Le « Sarda act » fut décrété, à cet effet. Mais grâce à la proximité du territoire français, il arrive que les futurs époux hindous anglais viennent s'y marier ou y sont mariés par leurs parents. En fait, de plus en plus, sous l'influence de certaines sociétés de propagande et à mesure que l'instruction et la culture occidentales se propagent, ces mariages précoces diminuent de plus en plus en nombre. Il est souhaitable et recommandable que les hindous français non renonçants ne contractent guère mariage qu'à un âge plus mûr, à l'instar de leurs concitoyens hindous renonçants.

Un autre facteur aussi important que le mariage précoce contribue à la pléthore de la population. La différence établie par la civilisation hindoue entre l'homme et la femme est trop marquée. Si le mariage est indissoluble dans le droit hindou, même après le décès de l'un des conjoints et si la veuve est obligée de pleurer son mari défunt toute sa vie, il n'en est pas ainsi de l'homme. Celui-ci peut convoler en secondes noces, en troisièmes noces. Certes le mariage garde pour l'homme, comme pour la femme, le même caractère indissoluble, mais si l'homme se remarie c'est que

la polygamie est permise. Contre une pareille injustice sociale entre l'homme et la femme, bon nombre d'esprits éclairés ont lancé leur cri de protestation. Dans l'Inde anglaise Lajpat Raj, Mukerji, Vidyasankar, ont encouragé le remariage des veuves. Il ne semble pas par contre qu'on se soit occupé de défendre la polygamie. Mais en fait, à Pondichéry la polygamie n'est pas très fréquente. A force de vivre côte à côte avec les hindous catholiques et renonçants, à mesure que la culture occidentale se propage, les cas de polygamie sont en regression très sensible chez les hindous non renonçants. Seuls quelques propriétaires et rentiers, aux ressources larges, prennent plusieurs femmes. Disons-nous même que la conscience de la femme hindoue se réveille du point de vue de « l'amour » pour ne point tolérer au foyer une rivale. Chez les musulmans qui habitent notre territoire, la polygamie est largement pratiquée. Puissent tous les hindous suivre leurs concitoyens catholiques ou renonçants !

C'était le sentiment religieux qui avait provoqué la protestation du « Bombay examiner » contre M. HUTTON dans les termes que nous avons rapportés plus haut. En effet, la naissance, aux yeux de l'Occident, est un problème économique ; elle a un sens profondément religieux aux yeux des hindous brahmaniques. Les célibataires, en effet, comme les ménages sans enfants, sont un objet de pitié. Celui qui meurt sans enfants risque la colère des Dieux, des enfers, « les poutres ». D'où l'obligation d'avoir un fils, un *poutra*, pour continuer la lignée et le culte familial et implorer la clémence divine contre les péchés commis par le père. Aussi le célibat est-il l'exception !

L'influence exercée par les idées européennes, l'évolution sociale qui s'opère lentement, mais certainement, l'indiffé-

rence religieuse qui gagne de plus en plus les masses ne sont pas moins des plus considérables. Et il faut aider et activer cette évolution par les progrès de l'instruction.

L'ignorance des paysans de Pondichéry comme celle de leurs confrères de l'Inde anglaise, est grande. Il ne s'agit pas de leur imposer la pratique du néo-malthusianisme et des moyens anticonceptionnels. Tel ne doit pas être le rôle du législateur. Il est utile et nécessaire plutôt de leur apprendre les devoirs et charges qui incombent aux pères de famille et de leur enseigner la morale domestique. S'il leur est facile de procréer, il leur est difficile d'élever les enfants avec soins et surtout de leur donner une éducation.

Combien peu nombreux sont ces pères, conscients de leurs obligations. La contrainte morale, c'est-à-dire l'obligation morale de ne se marier que lorsqu'ils auraient des ressources suffisantes pour entretenir des enfants, doit être largement prêchée. — Obligation morale et non légale, entendons-nous — car on ne saurait tolérer qu'une loi prohibât le mariage pour les hommes qui ne pourraient justifier d'un certain revenu ? Seuls le progrès de l'instruction et la morale domestique pourraient inculquer aux consciences cette obligation.

La pauvreté et la misère découlant de la médiocrité du salaire sont enfin un agent principal de la phétore de la population. LEROY-BEAULIEU pose en loi que la natalité décroît comme croît la civilisation.

Il a été constaté, en effet, que la natalité est plus faible dans les classes riches que dans les classes pauvres. « On comprend, en effet, dit Charles GIDE, que chez les premières la concurrence d'une foule de besoins viennent enrayer le besoin génésique qui, chez le pauvre, est presque seul avec celui de l'alimentation ». Comment s'étonner donc que

les cabanes des pareyers ou en général les cases des ouvriers hindous grouillent d'une dizaine de marmots en bas âge. Après le travail du champ, de retour à leur foyer, aucune autre distraction, aucun autre besoin ne les enlève à leurs femmes.

Nous pouvons donc nous abriter, pour conclure sous l'autorité de Charles GIDE et dire « que la natalité se restreindra dans toutes les classes, au fur et à mesure qu'elles s'élèveront vers l'aisance et que les peuples progresseront en bien-être. »

Nous saisissons combien il est difficile d'apporter un changement à ces coutumes traditionnelles; mais parce qu'une tâche est dure, faut-il ne pas essayer les efforts voulus. Le progrès social, l'amélioration de la condition des ouvriers et des paysans, l'extension de l'instruction, l'émancipation des femmes, la libération des paysans des chaînes lourdes de leurs préjugés, feront incontestablement de nos concitoyens des pères conscients de leurs devoirs vis-à-vis de leur progéniture. Bien que la nature ait associé l'instinct sexuel et la procréation, l'ouvrier ou le paysan de l'Inde française parviendra à les dissocier l'un de l'autre.

C) MORTALITÉ :

Si le taux de la natalité est élevé, celui de la mortalité l'est encore assez. C'est ce qui a fait dire à M. SION : « *la mort ne pullule pas moins que la vie, même en temps normal* ».

Il n'y a pas à parler, de nos jours tout au moins, à Pondichéry, de ces crises de famine qui ont sévi dans l'Inde aux XVIII^e et XIX^e siècles. La grande et terrible famine qui, après une suite de mauvaises récoltes, envahit

la présidence de Madras, en 1876-1877 et causa plus de 5.000.000 de décès, dut également éprouver sérieusement notre territoire. Signalons que l'autorité britannique a cherché et cherche à combattre ce fléau. Des irrigations par grands canaux sont envisagées comme mesures préventives.

Nous ne nous attarderons pas non plus sur les funestes effets des moussons et des cyclones, fatalités climatériques dont certaines parties de l'Inde ont souffert cruellement. On cite souvent le cyclone de Bakarganj (Bengale) qui, en 1876, noya en une demi-heure 100.000 personnes. Pondichéry, située sur la côte de Coromandel et au Sud-Est de la péninsule, échappe à la furie de la mousson Sud-Ouest. Si le typhon déracine les cocotiers et les palmiers et emporte dans ses eaux les cabanons des malheureux paysans, la perte humaine est heureusement très peu élevée.

Nous rappellerons seulement, ici, que le choléra, la fièvre typhoïde, la variole, la diarrhée infantile sont les principales causes de la mortalité dans notre territoire, comme dans tout le Sud de l'Inde (16). La virulence de ces maladies est d'autant plus forte que le terrain physiologique se trouve affaibli par les privations dûes à la misère. L'ignorance et les préjugés renchérissent et font des paysans la proie facile de ces épidémies et endémies.

D) DIVERS ÉLÉMENTS DE LA POPULATION :

§ 1. — *Les Blancs.* — Les rapports statistiques de 1935 accusaient : 680 Européens dans les cinq Etablissements français dans l'Inde. Nous pouvons en réserver

(16) Voir chapitre : Le climat (Biologie et l'homme).

400 à 450 environ à Pondichéry (17). C'est, en effet, ici, que se sont fixées de longue date quelques familles européennes : les Monbrunt, les Dumoulin, les Gœbelé, les Godart, les Millet, à la tête de certains centres industriels ou commerciaux. En dehors de riches immeubles dans le quartier blanc dont elles louent la jouissance aux fonctionnaires européens elles possèdent d'immenses propriétés dans les communes environnantes. A côté de ces Français qui sont devenus Pondichéryens de par la naissance ou par leur long séjour, il ne reste plus qu'à signaler les familles des fonctionnaires, prêtes à lever l'ancre au moindre rappel de la Métropole. Les uns et les autres occupent le quartier appelé « Ville blanche » (18) à proximité immédiate de la côte où, d'ailleurs, sont centralisés les services publics. C'est dans la ville blanche que se trouvent l'hôtel de ville, l'hôpital, le collège, l'église des Capucins, le bureau des Finances, le Trésor, la caserne, le Palais de Justice, le bureau du service postal. Le Palais du Gouverneur se trouve à peine à 100 mètres du port. La ville blanche, propre et élégante, mais morne, formant un octogone irrégulier, est percée de rues qui se coupent à angle droit. Les maisons sont presque toutes séparées de la rue par de petites cours, ornées de fleurs et peuvent facilement rivaliser avec certaines villas de la Côte d'Azur. La ville manque seulement quelque peu d'animation et de gaieté, à côté de la ville indigène toute grouillante de vie, selon l'expression imagée de M. R. OZOUF.

Contrairement à l'administration anglaise, dans l'Inde,

(17) J. DUBREUIL estime cependant à 150 ou 200, in *Revue des deux mondes*, 1937, t. 4, p. 822.

(18) La superficie de la ville blanche est de 613.872 mètres carrés ; celle de la ville indienne est de 1.509.819 mètres carrés.

Cf. *Annuaire de l'Inde française*, 1937.

réputée brutale et rigide, les Français pratiquent une politique plus souple. Servis par les indigènes, ils se font aimer d'eux. Les gens du pays n'ont guère, avec les Européens, que des rapports peu étroits. S'il en est néanmoins parmi les blancs quelques-uns qui méprisent les gens de couleur, « cela est dû, comme le dit très justement METIN, un peu au hasard qui distribue le bien et le mal dans l'administration française ; les appointements beaucoup moins élevés qu'en Angleterre, n'exercent pas toujours leur attraction dans les meilleurs éléments de la société métropolitaine ; les postes sont souvent donnés à la faveur. » On en voit parfois, en effet, qui, oubliant l'idéal et le principe d'humanisme dont est animée la France, cherchent à rendre purement illusoires les paroles d'Albert SARRAUT : « Le Français s'approche des autres races pour les aider, leur plaire et s'en faire aimer. Il a besoin de donner et de se donner, de porter partout des lumières qu'il croit capables d'éclairer les chemins où trébuchent douloureusement les races moins fortunées que la sienne. » (19). Ces fonctionnaires dont nous dénonçons l'esprit d'iniquité, le sens du mal, sont évidemment contre l'humanisme de la France. Ils y sont non pour guider les pas trébuchants de l'indigène mais pour discréditer par leur esprit peu altruiste la noblesse de l'âme française. On peut déplorer le mépris dont ils font preuve à l'égard de l'indigène, mais l'indigène qui n'a pas eu la bonne fortune de connaître la France sous son vrai visage ne risque-t-il pas de la confondre avec ces mauvais serviteurs de la Mère patrie.

Les Eurasiens. — Il faut signaler, à Pondichéry, un

(19) *Grandeur et servitude coloniales*, rapporté par OZOUR, in *Lectures géographiques*, t. II, 1^{re} partie, p. 12.

élément ethnique particulier au nombre de 2.000 environ : les Eurasiens. Ils sont Européens par le père et Hindous par la mère. Appelés communément Topas, Toppicaren parce qu'ils portent un chapeau ou Sattakaran par la coupe européenne de leurs vêtements, ils forment une caste à part. Dédaignés par les blancs, haïs par les indigènes, ils habitent, à part quelques intellectuels ou fonctionnaires, les quartiers pauvres et délaissés de la ville blanche. Si, aujourd'hui, on conçoit que les matelots d'un navire mouillé à Pondichéry profitent, durant leur court séjour de 24 heures, de l'indigence ou de la complaisance d'une indigène misérable, les Topas remontent à une époque déjà reculée de l'histoire de la colonisation. A l'époque où la vapeur n'avait pas encore rapproché l'Inde et l'Europe, un grand nombre de fonctionnaires se liaient avec les femmes hindoues et vivaient maritalement avec elles. Les enfants nés de cette union n'étaient pas abandonnés et les pères leur assuraient l'avenir et les élevaient dans leurs mœurs (20). Ainsi s'était formée cette caste qui garde le *modus-vivendi* de l'Europe.

S'il en est parmi eux qui ont une situation sociale élevée, beaucoup croupissent dans la misère ; abhorrant le travail manuel, ils demandent parfois leur existence à des métiers inavouables. Ceux qui ont une certaine instruction s'ingénient pour se créer une situation précaire et occupent des places de commis, de concierge, d'interprète. En tout cas, ils cherchent toujours à graviter autour des Européens, leurs maîtres. De nos jours, beaucoup s'expatrient et vont en Indochine où, pour la plupart, ils embrassent la carrière militaire. « Méprisés par les maîtres à peau blanche, haïs

(20) Reclus, tome VIII, p. 634.

par les sujets à peau foncée, vains malgré tout d'avoir du sang européen dans les veines », ils sont fort soucieux de porter le chapeau et de vivre à la façon européenne.

Les Musulmans. — Signalons l'élément ethnique musulman qui a fixé son domicile à Pondichéry comme dans les communes environnantes. Une faible partie peut se réclamer du sang turc ou afghan. Le plus grand nombre ont certainement pour pères les Hindous convertis, soit volontairement dans les premiers temps des conquêtes musulmanes, soit par force sous les princes fanatiques. L'histoire nous apprend, en effet, qu'au XVIII^e siècle, Tippou Sahib, le sultan de Mysore, obligea les Brahmanes à manger de la vache et à se faire circoncire et à adorer Allah. Les Hindous, ainsi convertis, n'ont jamais pu retourner à leur caste et reprendre leur religion. Ils ont dû conserver le Credo musulman. Ils habitent à Pondichéry comme dans les autres parties du territoire, des quartiers séparés où ils ont leur mosquée et leur cimetière. Leur foi est encore vive ; ils se mêlent le moins possible avec les Hindous brahmaniques. Commerçants, petits fonctionnaires ou agriculteurs, ils se distinguent nettement de ces derniers par leur costume (kahili), leur chéchia et leur modus-vivendi, parlent leur dialecte à côté du Tamoul, consomment de la viande de bœuf et, en cette qualité, ils sont les concurrents des Européens, des Topas et des Parias. De tempérament violent et batailleur, ils ne craignent point la rixe malgré leur minorité et se font respecter des Hindous brahmaniques. La jeunesse musulmane de Pondichéry s'expatrie facilement et va chercher fortune dans les Etats Malais fédérés à Singapour, à Penang. La polygamie est largement consacrée par leurs mœurs. Devant la justice, c'est le droit musulman qui leur est appliqué ; ils se marient devant un

cazi ou un moullah. Aux termes de l'arrêté du 11 novembre 1861, le Cazi est le magistrat mahométan qui juge en matière civile et religieuse les questions de caste. Il exerce pour les musulmans certaines attributions des notaires et, d'après la jurisprudence de la Cour de Cassation et de la Cour d'Appel de Pondichéry, d'ailleurs vivement critiquée par SANNER, aucune voie de recours n'est possible contre les décisions du Cazi. Il est le magistrat suprême des musulmans de Pondichéry dans les questions civiles et religieuses. Élément ethnique très distinct par les mœurs, par l'habillement, par la nourriture et par le droit qui leur est applicable, les musulmans forment à Pondichéry une pierre de plus dans la mosaïque de la société hindoue.

§ 2. — *Hindous et régime des castes.* — L'élément indigène, source essentielle et presque exclusive du peuplement de notre territoire, appartient, comme nous avons dit plus haut, à la race dravidienne, plus ou moins métissée, de longue date déjà, avec les Mounda. La couleur varie du brun foncé au jaune pâle, nuances sans doute dues au mélange de sang plus ou moins étagé, elle n'est pas un signe de race comme on l'a parfois prétendu, car dans une même famille, elle varie singulièrement d'un frère à l'autre. Elle varie également d'une région à l'autre ; les Dravidiens du Malabar vivant sur une côte arrosée de pluies abondantes et à l'ombre des arbres denses, ont le teint plus clair que leurs frères de la côte de Coromandel, vivant dans une région moins boisée et sous un ciel moins pluvieux.

Dans l'Inde, l'institution qui a frappé le plus l'étranger est le régime des castes, non qu'elle soit un système original tout particulier à l'Inde, comme l'ont prétendu

SENART (21) et RISLEY, mais un régime librement épanoui en pleine terre. « S'il est vrai, dit BOUGLÉ, que le régime des castes s'étale, pour ainsi dire, dans la civilisation hindoue et y prend un développement unique, par là même incomparable, n'oublions pas que ce même régime se montre plus ou moins développé dans toutes ou presque toutes les civilisations » (22). Pondichéry, partie de l'Hindoustan, ne fait pas exception au régime des castes, mais les idées égalitaires importées d'une France démocrate tendent à délabrer chaque jour un peu plus la solidité de cette vieille tour de Babel. La caste est loin d'avoir disparu, mais le temps et l'instruction travaillent patiemment pour hâter sa fin. La France a vu ses enfants d'outre-mer en 1914-1918; elle les voit encore aujourd'hui. Ce sont autant d'esprits convertis qui, espérons-le, revenus au pays, plaideront contre cette institution surannée !

Si, en tant qu'institution typique et caractéristique de l'Inde, il est nécessaire de décrire dans ces pages le régime des castes, il serait trop long de nous livrer à la recherche de ses origines. Les travaux des spécialistes indianistes ont essayé de projeter toute la lumière sur ce problème ardu (23). Nous nous contenterons de résumer brièvement les différentes solutions proposées sur les origines de la caste, de présenter ses caractères et d'indiquer son état actuel.

(a) *Les origines :*

Les lois de Manou et la tradition épique posent la distinction de quatre castes ou varnas : les brahmanes, prêtres et savants ; les kshatriyas, guerriers et nobles ; les vaïcyas,

(21) *Les castes dans l'Inde* : Les faits et le système, p. 257.

(22) Remarques sur le régime des castes, p. 25.

(23) NESFIELD, IBBESTON, SENART, BOUGLÉ, etc..

agriculteurs et marchands ; les sudras, classe servile. En dehors de ces quatre castes, si l'on suit les lois de Manou, il n'y a plus que des étrangers, barbares, gens méprisés, sans accès à la vie religieuse ou sociale du monde brahmanique. Ce sont les Mlecchas.

Constatons tout de suite que cette classification est de l'époque où déjà les brahmanes exerçaient leur suprématie et qu'ensuite il y a une marge énorme entre cette ordonnance et les faits. D'un côté, l'existence à la même époque des castes mêlées, provenant du mélange de ces castes est indispensable et, d'autre part, il était permis, en cas de détresse, à chacune des castes supérieures d'embrasser le mode de vie propre à celle qui la suit dans l'ordre hiérarchique. Et Manou ajoute avec prudence « qu'un brahmane doit toujours être considéré comme une grande divinité, quel que soit le métier auquel il s'adonne ». En fait donc, la rigueur de la théorie est étrangement élastique. Il en est de même dans l'épopée. DRONA, brahmane, est pourtant un des principaux héros de la lutte et Karna, fils du berger, est un des plus grands chefs militaires. Des alliances entre brahmanes, kshatryas et vaïcyas sont d'ailleurs fréquentes dans la tradition épique. Et ajoutons-y les longues listes de brahmanes dégradés et déchus qu'énumère la tradition.

Les sectionnements, d'après *Vishnusmriti* XVI, 7, sont donc innombrables. En réalité, dans la classification de Manou, on ne doit voir, comme le dit SENART, que des noms génériques, un cadre très vaste, destiné à embrasser, à dissimuler un fractionnement réel infini, un essai d'explications systématiques des faits.

Les quatre castes ou varnas étaient divisées par Manou en deux groupes. Si nous remontons plus haut dans la

littérature de l'Inde, le « veda » entendait par « varna », non la caste, mais la race ou couleur. Il distinguait les « arya varna » et les « sudra varna », deux populations différentes et ennemies, caractérisées, l'une par la blancheur, l'autre par la noirceur de la peau. Il englobait dans les « arya varna » la trinité : brahma, « prêtres »; kshatriya, « chef », et vic, « peuple ». Les lois de Manou contemporaines du régime des castes, esclaves de la tradition védique, en a accepté sans réserve l'héritage. « Le régime vivant des castes s'encadra dans de vieilles divisions de races et de classes » (24).

Les castes, à vrai dire, existaient-elles déjà à l'époque des hymnes védiques ? Un de ces hymnes décrit, sans doute, comment l'univers sortit de la substance du Mâle Purusha : Le brahmane serait sorti de sa bouche, le kshatriya de ses bras, le vaïcyas de ses cuisses et le sudra de ses pieds. Mais, de l'aveu de tous les indianistes, ce texte serait en réalité un hymne postérieur au reste des hymnes védiques. Nul n'a fouillé le veda avec plus d'ardeur que M. LUDWIG. Il n'y a trouvé cependant que des classes, et non des castes. Mais du fait que la littérature védique n'en fait pas mention, nous ne pouvons non plus affirmer l'inexistence des castes, ne fût-ce qu'à l'état embryonnaire.

b) *Explications de l'éclosion des castes :*

Par une explication trop simpliste, certains ont cru mettre au jour les racines du régime des castes. Encore de nos jours cette théorie est courante. Le peuple hindou n'avait été fragmenté, spécialisé, hiérarchisé que pour faciliter aux brahmanes l'exploitation des autres castes. *Is fecit cui prodest*. La division des castes est l'œuvre exclusive des

(24) SENART, p. 155.

brahmanes. Il n'est point nécessaire de montrer combien artificielle est cette thèse. Comme dit M. BOUGLÉ : « Faire dépendre l'organisation de la société hindoue de la seule volonté des brahmanes, c'est exagérer la part des créations volontaires dans l'histoire des sociétés humaines ».

MM. DAHLMANN et NESFIELD ont tenté de rattacher la division des castes à l'évolution industrielle, à la division du travail. Pour eux, c'est sous la pression de l'industrie que se sont multipliés les cloisonnements. La caste n'est que la gilde pétrifiée. En effet, déjà dans la plus haute antiquité, l'Inde distinguait les charpentiers, les charrons, les forgerons, les orfèvres, les potiers, les cordiers, etc..., et quand l'Inde a commercé avec l'étranger, la division du travail a dû se développer et de véritables ghildes se sont créées. Que l'on classe avec M. NESFIELD les différentes castes par ordre de dignité, l'on constaterait qu'elles « s'élèvent plus ou moins haut dans l'échelle sociale, suivant qu'elles se sont élevées plus ou moins haut dans l'échelle industrielle ». Les modes d'activité correspondant aux phases primitives de l'histoire humaine, la pêche et la chasse seraient moins bien considérées que l'agriculture. Les castes qui travaillent les métaux auraient plus de prestige. On peut opposer à cette thèse plusieurs objections. N'y a-t-il pas d'autres distinctions de castes que ces distinctions professionnelles, et les membres d'une même caste n'exercent-ils pas des professions très différentes ? Si beaucoup de castes portent le nom de leurs professions, n'y en a-t-il pas beaucoup qui portent le nom d'une localité ? et n'y a-t-il pas des castes qui naissent d'une secte religieuse ? M. BOUGLÉ accorde cependant que les exceptions que nous opposons peuvent ne pas enlever toute valeur à la thèse de NESFIELD : « Que les distinctions locales ou religieuses

conduisent à des oppositions de caste, cela ne prouve pas définitivement que la distinction des professions n'ait pas engendré la forme mère du régime ». BOUGLÉ admet donc avec NESFIELD que la corporation peut avoir été la racine de la caste, mais il soutient avec raison qu'il est impossible de rendre compte, par les seules nécessités économiques, de l'emprise de la caste sur ses membres. En effet, n'est-il pas déjà difficile d'expliquer par l'effet économique seul l'emprise de la gilde sur ses membres? L'idée qu'on put constituer une association sans juridiction propre, sans assistance mutuelle, sans fête commune, sans patron unique, n'existait pas dans l'antiquité. « La gilde n'était qu'une grande famille ». Si les survivances de la religion domestique peuvent seules expliquer les rapports de la gilde avec ses membres, *a fortiori*, il en est ainsi pour la caste. En effet, s'il était nécessaire pour l'industrie ancienne de l'Inde, non encore machinofacturière, que l'artisan apprît lui-même à son successeur le tour de main, les secrets du métier, il n'est pas démontré qu'il était nécessaire que le fils succédât au père. D'autre part, aujourd'hui encore on ne peut valablement parler de la transmission héréditaire des aptitudes acquises dans un métier. On comprend qu'un père choisisse pour apprenti son fils, parce qu'il l'a sous la main et qu'il peut le surveiller d'une façon constante. Mais pourquoi en faire une obligation? Aussi M. BOUGLÉ est-il amené à voir dans la règle de la répartition héréditaire des métiers les faits d'une croyance religieuse, d'un tabou, plutôt que le résultat d'exigences économiques. Telle tâche peut se trouver permise pour les uns et interdite pour les autres.

M. NESFIELD voulait également mesurer la dignité d'une caste par le métier plus ou moins difficile, plus ou

moins progressif dans l'évolution industrielle. Mais le prestige des brahmanes se laisse-t-il mesurer par l'avènement de la métallurgie ? N'ont-ils pas fait de tout temps la pluie et le beau temps ? Et faut-il signaler des castes qui déchoient pour avoir mangé des aliments interdits, même qu'elles exercent un métier très difficile ? Les cordonniers qui, suivant la thèse de M. NESFIELD, doivent être plus considérés que les agriculteurs, le sont beaucoup moins. Ils sont fatalement dégradés, comme tous ceux d'ailleurs que leur métier oblige de manier la peau des animaux. Nous pensons donc qu'une explication sociologique rend compte plus aisément des caractères du régime des castes qu'une explication purement économique. « L'estime que les Hindous accordent à telle ou telle caste, dépend donc principalement de leurs idées sur ce qui est sacré, permis ou défendu, auguste ou horrible » (25).

Combien peu fondée est, d'ailleurs, la théorie de NESFIELD quand il s'agit d'expliquer l'aspect essentiel de la caste : la répulsion qui isole les groupes et empêche de s'allier entre eux, de manger ensemble et de se toucher. Qu'importe au maintien de la tradition professionnelle qu'un artisan prenne femme en dehors de sa caste ? Si toutefois l'intérêt de la profession veut que le fils succède au père, qu'importe que ce fils soit issu des entrailles d'une mère de telle ou telle caste ? NESFIELD d'y répondre : c'est l'invention des brahmanes. Mais, par là même, il retombe dans cette théorie simpliste *is fecit cui prodest* que la science sociologique moderne condamne. Aussi ne suffit-il pas de rapprocher la gilde de la caste. Si ce rapprochement peut nous expliquer sous l'influence de quel phéno-

(25) BOUGLÉ, p. 38.

mène économique les membres des mêmes fonctions se sont groupés, il ne met pas en lumière les raisons pour lesquelles ces castes sont héréditairement spécialisées, hiérarchiquement superposées et mutuellement opposées.

C'est pourquoi M. SENART a essayé de rapprocher la caste de la famille. Si une caste ne s'allie pas avec une autre, c'est au nom du droit sacré des prescriptions religieuses. S'il est interdit à une caste d'accepter un membre d'une autre caste à sa table, c'est que le repas, produit du foyer sacré est le signe extérieur de la communauté de famille : analogie frappante avec l'antique famille aryenne de la Grèce ou de Rome, où la famille était essentiellement une association religieuse, groupant par un même culte autour d'un même foyer les gens de même sang. Et à Rome ou en Grèce cette conception est allée s'effaçant, tandis qu'ici elle est allée se renforçant et s'aggravant. La caste descendait donc, d'après M. SENART, de la ligne directe de la famille aryenne.

La théorie ainsi conçue explique la multitude des castes hindoues, qui ont de longue date sectionné le peuple, malgré que les lois de Manou aient cherché à en voiler le grand nombre. Mais M. SENART a le tort de s'imaginer que la caste était bâtie uniquement sur la charpente de la famille aryenne. Il considère, en effet, ces croyances, ces scrupules du sacré, du permis, du défendu, de l'impur comme le lot sacré et exclusif de la race aryenne. Or, d'après R. SMITH, si l'on voulait chercher les origines de ces croyances, c'est dans les idées primitives sur ce qui est ou n'est pas tabou qu'il faudrait la puiser. Et ces idées ne sont pas l'apanage de la race aryenne; elles sont communes à presque toutes les races (26). Chez les sémites,

(26) *The religion of the semites*, p. 269-275, rapporté par BOUGLÉ in *Op. Cit.* p. 45.

tout comme chez les aryens, « l'acte de manger et de boire avec un homme est le symbole et la confirmation de la parenté, la preuve qu'ils sont liés par des obligations sociales mutuelles ». Les prescriptions concernant le mariage seraient-elles, comme le veut SENART, le monopole de la race aryenne ? L'endogamie serait-elle exclusive aux aryens ? La sociologie moderne est là pour trancher le différend. Dans certaines tribus australiennes, FRAZER cite même les groupes totémiques, entre les membres desquels les relations sexuelles sont obligatoires. M. J.-W. POWEL (27) note qu'« il n'y a pas de peuple tribal ou national qui n'ait son *incest group* ; tous les peuples sont endogames en même temps qu'exogames ». Les scrupules hindous concernant les mariages n'ont donc, comme le dit M. BOUGLÉ, rien qui démontre nécessairement la descendance aryenne des castes.

Il faut donc nous garder du « mirage aryen ». Ici comme pour nombre d'autres institutions on a exagéré la contribution apportée par les envahisseurs aryens. Reconnaissons que les Dravidiens n'ont pas attendu les aryens pour connaître ces scrupules de pureté et de pratiquer l'endogamie. Lorsqu'ils se sont rencontrés, les uns et les autres étaient sans doute divisés en tribus ; la communauté domestique se retrouvait chez les aryens et chez les anaryens et les castes ne sont donc, comme le dit BOUGLÉ, que des survivances et des pétrifications extraordinaires de coutumes religieuses très générales.

D'où vient la primauté de la classe sacerdotale des brahmanes ? Les différences physiques, morales et sociales entre

(27) *Sociology or the science of institutions*, pp. 703-704. Voir également STARCKE, *la Famille primitive*, p^e 232.

l'Arya et le Dasyu avaient certainement motivé dans l'esprit du peuple ce prestige particulier du sang brahmanique. Il ne faut pas, en second lieu, perdre de vue le rôle du sacrificateur dans les idées primitives. Le sacrifice met en communication directe les hommes et les Dieux et seul le brahmane par ses prières « mandras » et la connaissance des rites, peut invoquer les Dieux? « Le caractère sacré de l'officiant ne s'attachera pas seulement pendant toute sa vie à sa personne, il se transmettra après sa mort à sa descendance; étant passé dans son sang, il deviendra comme une propriété de sa race ». Celui qui invoque les Dieux, leur parle, se transforme aux yeux du peuple en Dieu lui-même et la supériorité du brahmane reste ainsi établie.

L'étude du régime des castes apporte un démenti formel aux thèses de l'histoire matérialiste une fois de plus. Elle établit que la religion a joué un rôle très prépondérant dans l'organisation première des sociétés.

(c) *Régime des castes et ses caractères.*

Déjà, avons-nous vu, au temps de Manou, le peuple hindou était trop fractionné, malgré la division classique quarテナire. Aussi serait-il vain de vouloir énumérer les différentes castes qui se partagent actuellement la population de Pondichery et surtout d'en fixer le nombre. Les Anglais lors du recensement de 1901, ont compté dans certaines parties de l'Inde 2378 castes et ils avouaient s'être arrêtés sans aller jusqu'au bout. C'est que les castes en elles-mêmes se scindent en plusieurs divisions qui à leur tour se fractionnent en maintes subdivisions. M. METIN estimait à 1800 le nombre de castes des brahmanes, à elles seules.

Nous essayerons toutefois de signaler les noms génériques

de quelques castes qui habitent la région de Pondichéry. Viennent en premier lieu les castes brahmaniques (et non la caste) : et en dernier lieu les castes des pareyers. Entre ces deux extrêmes il faut placer les vellajars, les rettyars, les naikars, les palliars, les cosavars, les vannars, les coiffeurs, les sakkiliars, les kouravars, etc...

Les éléments essentiels qui caractérisent le régime des castes ont été magistralement analysés et mis en évidence par M. BOUCLÉ : « Une société est soumise au régime des castes si elle est divisée en un grand nombre de groupes héréditairement spécialisés, hiérarchiquement superposés et mutuellement opposés ».

Spécialisation héréditaire puisque le fils du Sakkili, du Cosavan est destiné comme son père à réparer des chaussures, à cuire des pots de terre ou des jarres. Hiérarchie et privilège puisqu'une caste passe pour être supérieure à une autre. On a souvent dépeint la condition des brahmanes et celle de pareyers. DUBOIS a décrit, non sans quelque exagération, l'entrée triomphale d'un brahmane « Il marche entouré de cavaliers, de musiciens, de bayadères; devant lui l'encens fume, les tapis s'étendent, les arcs de triomphe s'élèvent. On verra de pauvres gens vendre leurs femmes et leurs enfants pour lui procurer les présents qu'il exige » (28). Nombre d'auteurs ont plaint le sort des pareyers « A eux, dit RECLUS, de nettoyer les égoûts, d'enterrer les charognes, et de s'en nourrir au besoin ; leurs villages sont des chenils; leur cimetière est le ventre du chacal. On peut les battre sans pêcher; les coups leur sont dus en vertu de l'opprobre héréditaire qui pèse sur eux ». C'est également sur le même ton que parle d'eux DUBOIS: « Il ne leur est

(28) *Observations sur les mœurs des hindous*, p. 167-169.

est pas permis de cultiver la terre pour leur propre compte. Les aliments dont ils font leur nourriture sont de qualité repoussante. Ils disputent les débris aux chiens. Si un naïr les rencontre, il a le droit de les tuer ». Un pareyer n'a pas le droit de se montrer à un brahmane à une distance moindre de cent pas (29).

Entre ces deux extrêmes : les brahmanes et les pareyers, s'étage la multitude d'autres castes et pratiquement « l'élévation ou la bassesse d'une caste se définit surtout par les rapports qui l'unissent à la caste brahmanique. L'estime du brahmane est la mesure de leur noblesse relative ».

Opposition et répugnance mutuelles puisque les membres de deux castes différentes sont théoriquement des étrangers les uns des autres. L'aliment ne peut être partagé qu'entre gens de la même caste. L'Hindou s'isole pour manger pour ne pas que sa nourriture soit souillée. La caste, a-t-on dit, est affaire de repas. Il est formellement interdit de se marier hors de la caste ; la caste est rigoureusement endogame.

(d) *Etat actuel du régime des castes et oubli progressif des prohibitions.*

Le brahmane sans doute est sorti de la bouche du Mâle Primitif Purusha pour exercer le sacerdoce, apprendre au peuple la religion, sacrifier à l'autel des dieux, étudier le véda. Mais de tout temps, il s'est ouvert toutes espèces de professions. Manou ne lui permettait-il pas déjà l'exercice de certains métiers en cas de détresse ? Ainsi de nos jours à Pondichéry comme dans l'Inde anglaise, on en voit qui

(29) THÉVENOT, *Voyage aux Indes Orientales*, rapporté par RECLUS in *op. cit.*, p. 669.

sont laboureurs, commerçants, hôteliers, cuisiniers, professeurs, instituteurs, médecins, fonctionnaires, employés de banque, employés de chemins de fer, etc... Ceux d'entre eux qui officient comme prêtres ne constituent qu'une faible minorité, et ceux -là même ne s'occupent que rarement de théologie.

M. P. LHANDÉ leur accorde une intelligence exceptionnelle. C'est encore s'illusionner que tous les brahmanes descendent des envahisseurs aryens, méconnaître le métissage et le brassage, au cours des âges. C'est également oublier l'élément aryen insignifiant au Sud de la péninsule et c'est surtout se laisser duper par le « mirage aryen ».

Quant au pareyer, connu à l'étranger comme « rebut » de la société hindoue, si toutefois il a vécu il y a quelques décades encore, une condition misérable et fort peu considérée, il réclame aujourd'hui l'égalité des droits des brahmanes.

Non seulement, les livres, les journaux, les mille déplacements causés par le commerce, les modifications introduites dans la vie quotidienne tendent à abolir la misérable condition réservée à sa caste, mais surtout la campagne de GANDHI, aidée et renforcée par les millions de ses partisans condamne l'ostracisme auquel sont soumis ces Haridjans. La déclaration de Poona pose nettement l'égalité des castes : « Personne ne sera considéré comme intouchable à cause de sa naissance et ceux qui ont été jusqu'ici regardés de la sorte auront les mêmes droits que les autres hindous en ce qui concerne l'usage des fontaines publiques, des routes, des écoles et institutions ». Combien sommes-nous loin de la conception classique du régime des castes ! Et combien peu fondé est le jugement de M. LHANDÉ quand il dit : « Les parias n'envient point le sort des autres castes. Ils se

considèrent comme soumis fatalement à une irrévocable destinée. » Le même M. LHANDÉ n'est pas plus juste, quand il se lance dans des considérations anthropologiques. Un des signes distinctifs de la race des brahmanes serait, d'après lui, le lobe de l'oreille nettement détaché, tandis que chez le pareyer, celui-ci adhérerait au cou! Nous ne comprenons pas trop d'abord pourquoi M. LHANDÉ englobe dans une race les brahmanes et nous ne nous attarderons pas à discuter une théorie aussi ingénieuse. En effet, pour cet auteur, les parias représenteraient les races vaincues par les envahisseurs venus du Nord sans parler des individus des autres castes expulsés de leur milieu pour infraction aux lois ou pour ignominie de leur conduite. Si un brahmane au lobe nettement détaché se fait expulser de son milieu et devient paria le lobe de son oreille ira-t-il se coller au cou? Si tous les vaincus des aryens sont devenus parias, tout le Sud de l'Inde ne doit-il pas être peuplé que de parias?

Il est peut-être plus intéressant de signaler la théorie des castes de M. RISLEY (30) « C'est à peine, dit ce dernier, une exagération d'établir comme une loi de l'organisation des castes dans l'Inde que le rang social varie en raison inverse de la largeur de son nez ». M. SENART avait déjà dénoncé l'in vraisemblance de cette prétention « Il y a de quoi mettre a-t-il dit, les ignorants en défiance. Une concordance si parfaite, étant donné les mélanges profonds et très accidentels de tant d'éléments, tiendrait véritablement du prodige ». De nouvelles données anthropométriques nous autorisent d'ailleurs de dire qu'aucun caractère anthropologique ne permet de distinguer les brahmanes des autres castes.

(30) *Tribes and Castes of Bengal*, t. I, p. 34. Voir également BOUGLÉ, *op. cit.*, p. 59.

De nos jours, tout au moins à Pondichéry on voit des pareyers qui non seulement occupent des postes administratifs, mais cherchent à se libérer de la condition misérable à laquelle ils ont été soumis par les siècles d'injustice sociale. On en voit qui sont médecins, professeurs, instituteurs. De par leurs fonctions, ils sont amenés à enseigner l'alphabet français aux brahmanes. On en voit de gros commerçants qui brassent des millions et de riches propriétaires dont les terres sont cultivées par des vaïcyas. Il en est qui habitent la ville blanche ainsi que les quartiers bourgeois de la ville indigène. Furent nombreux les pareyers qui ont fait la guerre 1914-1918, qui ont renoncé à leur statut personnel pour embrasser la qualité de citoyen français. Ceux-là, de retour au pays, ont contribué beaucoup à l'émancipation et à l'évolution de leurs congénères. L'observance de la distance de cent pas, jadis peut-être sévèrement punie, n'est plus respectée. Dans les écoles comme au collège, nulle séparation, nulle prohibition n'est prescrite. Nous laisserons le professeur JOUVEAU-DUBREUIL lui-même y porter son jugement « Ici même à Pondichéry dans les deux grandes filatures qui occupent plusieurs milliers d'ouvriers, « castés » et non « castés » travaillent côte à côte. Dans les écoles et au collège colonial tous les élèves suivent les mêmes classes. Si l'enfant d'un intouchable est bien tenu, s'il a des manières européennes, ses camarades « castés » le traitent comme un des leurs. Jamais un mot blessant ». (31).

Nous sommes heureux de pouvoir rendre hommage à cet esprit égalitaire de l'Etablissement français dans l'Inde, alors que dans le territoire anglais, à quelques kilomètres seulement de Pondichéry, il est défendu aux enfants pa-

(31) Indes Françaises, *Revue des Deux Mondes*, 1937-4, p. 827.

reyers de pénétrer dans l'école fréquentée par les « castés ».

Quant à la nourriture des pareyers, elle ne diffère en rien de celle des autres castes. Ce n'est pas de charognes qu'ils se repaissent, comme la hyène. Il en est qui mangent d'aussi bonne cuisine que les autres castes. Si la majorité d'entre eux se contente d'un peu de riz et d'un oignon cru ou d'un poisson sec, s'ils sont déguenillés, s'ils habitent des cases dont le toit de chaume, pourri de vétusté, abrite des scorpions ou laisse passer les gouttes de pluie, ce n'est point aux habitudes de leurs castes qu'il importe d'attribuer ces défauts, mais purement et simplement à la condition de leur fortune. Leurs pères ne détenaient pas des terres, et ils n'ont pu recueillir une succession. De tout temps, prolétaires, creusant la terre de leurs ongles pour nourrir les castés, gagnant à peine de quoi satisfaire à leur subsistance, leurs plaintes n'osent franchir les limites étroites de leurs villages. Il faut donc voir dans la misère des pareyers, tout au moins à l'heure actuelle, le résultat d'une lutte de classes, imposée et menée par les castes aisées, plutôt qu'un problème de lutte de castes.

Que l'instruction et un programme social aident à les sortir de la misère, ils détesteraient leurs cases, ils s'habilleraient aussi richement que leurs maîtres et aspireraient au bien-être. En tout cas, les pareyers ne sommeillent point ; ils ne réalisent que trop l'ostracisme auquel ils sont soumis de longue date : M. LHANDÉ n'a guère su interpréter les sentiments qui agitent leurs âmes depuis quelques lustres. Qu'ils ne manifestent que d'une façon sourde leur colère ou ne revendiquent qu'à faibles cris leurs droits, c'est un fait compréhensible : mais en conclure, comme le fait M. LHANDÉ, qu'ils n'envient point le sort des autres castes, c'est une grave erreur.

Comme l'on s'en aperçoit donc facilement ni chez les brahmanes, ni chez les pareyers, ni dans les autres castes intermédiaires, la spécialisation héréditaire n'est maintenue ni suivie. Fils du forgeron ne signifie plus forgeron. Comment en serait-ce autrement, puisque déjà les anciens codes reconnaissaient au brahmane le droit de pratiquer différents métiers en cas de détresse ? Quant au second caractère du régime des castes, hiérarchie et privilège ne sont plus que de vains mots dans un régime où les idées égalitaires propagées par l'instruction et par les journaux nourrissent la jeunesse hindoue. Pour être dans le vrai, il faut toutefois signaler le maintien du privilège de castes dans l'église catholique. La nef principale est réservée aux castés, les pareyers n'ont droit qu'aux bas-côtés. Le prêtre qui commencerait la distribution des hosties par les pareyers se ferait parfois molester. Faut-il signaler le cas du village de Nellitope, à trois kilomètres de Pondichéry, dont l'église, privée de desservant, vit sa porte fermée et son autel abandonné pendant plus de quatre ans, Mgr COLAS persistant à n'y autoriser le culte qu'à la condition qu'aucune barrière ne séparerait les pareyers des autres castes. A Trichinopoly, les Jésuites ont lutté pendant cinq ans contre les castes qui n'acceptaient pas que le même prêtre leur donnât l'hostie et la donnât aux intouchables. Finalement, ce sont les Jésuites qui ont dû céder (32).

Ces cas ne sont pas uniques et on en trouve d'autres exemples dans les annales de la Mission Catholique aux Indes. Ce qui est pour le moins curieux et inconséquent, c'est que dans l'Administration, dans les écoles, dans les usines, les uns et les autres travaillent de concert tandis qu'ils revendiquent

(32) *Revue des Deux Mondes*, 1937-4, article CÉLARIÉ, p. 826.

leurs privilèges dans l'enceinte de l'église où Jésus-Christ s'immole pour l'amour et l'égalité des hommes. Ce préjugé n'est encore que le résidu du paganisme de castes, auquel doivent s'opposer vigoureusement les prêtres. S'il est vrai que la jeunesse est plus favorable pour balayer toute distinction de castes dans l'enceinte sacrée de l'église, il est non moins vrai, n'en déplaise à M. LHANDÉ, que de vives protestations s'élèvent des âmes de pareyers suivies parfois de rixes qui nécessitent l'intervention de la force armée. Signalons en passant le même esprit de vanité qui préside aux règlements intérieurs de l'église des Capucins, sise à la ville blanche, où il est défendu aux indigènes de louer des places assises.

Quant au troisième caractère du régime des castes il est le seul, à l'heure actuelle, à garder sa force traditionnelle. A Pondichéry aucune caste de brahmanes ne s'est encore alliée à notre connaissance avec les pareyers. La crainte des mésalliances n'est pas moins forte dans les autres castes. Et cependant il n'est pas dans notre intention de prétendre que les castes ne se mélangent pas dans l'Inde, malgré toutes les prohibitions. Nous savons que dans l'épopée déjà, « les alliances entre Kshatriyas et Brahmanes, voire entre ces hauts personnages et les castes les plus humbles sont fréquentes. » (33).

Encore de nos jours, on peut citer les cas du fils de Mahatma Gandhi et de Sarojini Naidu. Dewadhas Ghandi a épousé une fille brahmane. La poétesse Sarojini, de caste brahmane, a contracté mariage avec un naïdu. Pour employer l'expression de M. RISLEY, nous dirons, que dans le premier cas, il y a hypergamie et, dans le second, hypoga-

(33) SÉNART, p. 119.

mie. Ces alliances sont, malgré tout, assez rares et ne s'observent que chez des gens d'une certaine culture ou chez ceux qui ont voyagé à l'étranger. Ne sont pas nombreux ceux qui ont pu se libérer de ces chaînes séculaires du régime des castes, aveuglément tyranniques. Dans une récente conférence à Hyderabad, de retour d'Oxford, SAROJINI NAIDU a pu développer en ces quelques mots la philosophie qu'elle avait rapportée de son voyage : « Avant de voyager, j'étais orgueilleuse de mon titre d'hindoue, de brahmine, dont l'arrière-grand'mère a été la dernière à se jeter sur le bûcher de son mari, officiellement. Maintenant, je me rends compte que je suis citoyenne du monde et je trouve qu'il y a bien trop de diversités dans les religions et les cultures... élargissons les horizons. »

En dehors donc de ces cas de mariages exceptionnels on constate seulement à Pondichéry des mariages entre gens de subdivisions différentes d'une même caste. Il est incontestable, d'autre part, que la notion de Gotrajas ou de Sagotras qui jadis prohibait le mariage ne se soit largement estompée dans l'esprit des Hindous de nos jours. Et, combien vague d'ailleurs était cette notion : « D'après certains commentateurs, seuls les brahmanes, selon d'autres, tous les dwidjas descendent théoriquement de certains sages ou rishis qui sont, d'après la croyance populaire, les fondateurs de la race. » (34). Et le nombre de Gotras étant limité, les mêmes se retrouvent parmi des gens que la caste sépare totalement. On ne comprend vraiment point comment un rishi aurait pu être l'auteur des lignées appartenant à des castes différentes. Toutes ces prohibitions, comme on s'en rend compte,

(34) GNADOU DIAGOU, *Principes du droit hindou*, pp. 15 et 16. SENART, p. 32.

n'ont été maintenues et ne se maintiennent, comme dit SENART, qu'au prix d'artifices qui se jugent d'eux-mêmes. Aujourd'hui, elles ne sont en réalité qu'affaires de casuistes hindous. Remarquons en terminant que si de nos jours seul est réputé mariage pur l'union qui se contracte entre gens de même caste, c'est que le mariage garde encore le vieux sceau de conceptions religieuses « et c'est sur l'idée que les époux forment le couple sacrificateur attaché à l'autel familial du foyer que repose, en dernière analyse, l'endogamie de la caste hindoue. ». (35).

Aussi, à mesure que les conceptions religieuses s'estomperaient ou se remplaceraient par d'autres, la loi d'endogamie du mariage hindou perdrait sa force tyrannique. Heureux les Sarojini et les Dewadhas qui ont pu se libérer de ces chaînes rouillées, mais lourdes. Si, de nos jours encore, la loi d'endogamie est obéie, c'est que la notion du mariage, en droit hindou, garde encore son caractère foncièrement religieux. Le mariage est l'union de l'homme et de la femme, en vue d'accomplir certains devoirs religieux. Ce n'est pas un contrat. La haute cour de Bombay considère le mariage comme un samskara ou sacrement. C'est le dernier des dix sacrements prescrits par la religion hindoue pour purifier le corps des souillures héritées. Cette théorie vient d'être adoptée par la haute Cour de Madras (36). Combien sommes-nous loin du principe incontesté du droit public français, qui porte : « La loi ne considère le mariage que comme un contrat civil. » Titre II, art. VII. D'où les conséquences suivantes de part et d'autre : En droit français le mariage résulte d'un accord de volontés entre les futurs époux et l'ar-

(35) BOUGLÉ et SENART, p. 212.

(36) GNADOU DIAGOU, op. cité, p. 6.

ticle 146 du Code Civil pose nettement qu'il n'y a pas de mariage lorsqu'il n'y a pas de consentement. En droit hindou, « ce sont les parents qui célèbrent le mariage de leurs enfants ; ceux-ci n'ont pas à exercer leur volonté. » (37). Nous savons, d'autre part, qu'aucune condition d'âge n'étant requise des futurs époux, ceux-ci sont mariés par leurs parents, tout enfant encore : autant de cas de mariage inexistant d'après notre droit civil. « Le fils même majeur vivant sous le toit paternel est le plus souvent marié par son père et n'a pas la liberté de se choisir lui-même une épouse. Quant à la jeune fille, majeure ou mineure, elle est bien rarement consultée et il ne lui est pas permis de faire valoir ses préférences à l'encontre de l'autorité paternelle. (38). »

Seuls, les époux hindous chrétiens ou renonçants ne peuvent pas ne pas donner leur consentement au mariage, les premiers par obéissance à la loi canonique et au décret du 24 avril 1880, imposant aux hindous chrétiens l'obligation de se marier devant l'officier de l'Etat civil avant de faire célébrer le mariage religieux, et les seconds, par soumission aux prescriptions du Code Civil.

Que le consentement des parents, lorsque les futurs époux sont mineurs, soit indispensable, cela se conçoit bien. Le mariage, en effet, est un acte trop grave pour que la volonté et le choix des jeunes gens soient éclairés, guidés, contrôlés par l'assentiment de ceux dont la Nature elle-même a fait leurs conseillers ; mais que le choix soit imposé aux fils et filles de tout âge au détriment de leur assentiment, cela ne peut se justifier que par la considération de préjugés de castes et l'intérêt de la famille. Ici la volonté libre de l'homme est sacrifiée à la boue de la tradition aveugle. On comprend

(37) GNANOU DIAGOU, op. cité, p. 6.

(38) SANNER, *Droit civil applicable aux hindous*, t. I, p. 49.

donc alors combien peu nombreux sont les mariages d'amour où la libre volonté des jeunes gens fixe le choix. Il n'est guère donc difficile de saisir maintenant pourquoi l'endogamie, ce troisième élément du régime des castes, vit encore sa vie des temps historiques. Le jour où la conscience individuelle s'épanouira plus largement et où les notions de personnalité et de liberté éclaireront la morale domestique des hindous d'une lumière nouvelle, l'obéissance à la loi d'endogamie se fera plus rare et plus éclairée.

Nous pouvons donc conclure que, si le régime des castes a porté tous ses fruits sur le sol de l'Inde, il se heurte de plus en plus à des puissances nouvelles qui réduisent les scrupules de la religion primitive. A Pondichéry tout particulièrement, la culture française, avec ses idées égalitaires, ruine l'institution des castes ; les mille rapprochements occasionnés par les fonctions sociales forcent la barrière qui séparait une caste de l'autre. Les enfants du pays, de leurs voyages en Europe, rapportent une riche moisson d'idées nouvelles propres à transformer peu à peu ces règles rigides et surannées du régime de castes. Le concours de l'instruction et du progrès social achèvera, un jour, la ruine de cette tour dont les pans s'effritent. Que les Pondichériens orthodoxes sachent que l'Allemagne pour avoir fait du racisme une religion a sombré ; la France, pour avoir banni de sa culture, les préjugés de races, se trouve être la terre la plus aimée de tous les Continents. Pourquoi Pondichéry ne suivrait-elle pas la trace de la Mère-Patrie en abolissant les préjugés des castes. La supériorité d'une caste n'est-elle pas, à l'heure actuelle, une simple question d'auto-suggestion ?

E) MIGRATIONS DE LA POPULATION :

Emigration. — De longue date, l'hindou a émigré. Mais, depuis l'année de l'abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques, en 1834, l'exode devint important. Les coolies étaient amenés dans les plantations de canne à sucre des Antilles et des îles du Pacifique. La main-d'œuvre hindoue devait remplacer la main-d'œuvre nègre. L'île Maurice en 1834, la Trinité, la Jamaïque et la Guyane en 1844, le Natal, les colonies françaises, la Réunion, la Martinique et la Guadeloupe se peuplèrent de travailleurs hindous. Cet exode se faisait par contrat d' « indentured ». Les hindous du territoire de Pondichéry, comme les hindous anglais de la Présidence de Madras, s'engageaient auprès de recruteurs professionnels par un contrat de travail de plusieurs années. La colonie française ne pouvait d'ailleurs en rien empêcher ses sujets de suivre l'exemple des hindous anglais; les dispositions du Code civil concernant les actes de l'Etat civil n'ayant été promulguées qu'en 1880, il était impossible de distinguer l'hindou français de l'hindou anglais.

La vie de ces coolies était misérable ; leurs salaires bas et le travail pénible. « Le sort des travailleurs, s'engageant auprès de recruteurs professionnels par un contrat de plusieurs années chez un maître inconnu, sur une plantation qu'ils ne pouvaient choisir avec un salaire dont le maximum seul était fixé, ne différait guère en fait, dit M. E. DENNERY, de celui des esclaves nègres. » (39). Aussi des protestations les plus véhémentes se faisaient entendre contre le système

(39) DENNERY dans *Annales de Géographie*, 1928, p. 329.

des indentured dans toute l'Inde. En 1922, l' « emigration act » déclarait illégale toute émigration des indentured. L'émigration devenait libre.

Mais, par un retour des choses, au début du XX^e siècle, les pays d'immigration ont non seulement découragé l'immigration des hindous, mais en ont souvent prohibé totalement l'entrée. « Le Gouvernement de l'Inde avait interdit en droit l'exode servile des travailleurs par contrat ; les Gouvernements de tous les Dominions et de la plupart des colonies britanniques avaient, en fait, interdit l'entrée des émigrants libres. » (40). Actuellement donc, en fait, ce sont le Ceylan, les Etats malais fédérés et l'Indochine qui accueillent le nouvel arrivant hindou, français ou anglais, ivre de conquête et de toison d'or.

Un grand nombre de Musulmans de notre territoire avec ceux des congénères de Karikal, s'expatrient volontiers pour gagner leur vie à Singapour, à Penang et s'y livrent notamment au petit commerce. L'Indochine, colonie hindoue plutôt que colonie française, nourrit plusieurs familles pondichériennes. Employés dans l'Administration ou dans le Commerce, ces Pondichériens retournent au pays au déclin de leur vie avec un pécule bien mérité. L'Indochine attire notamment nos pareyers qui s'y retrouvent à égale distance des gens d'autres castes dans l'échelle sociale. Seules, les castes des brahmanes ont peur des eaux profondes de l'Océan Indien et n'émigrent guère pour ne point abandonner leur « *modus vivendi* », et ne pas désobéir aux prescriptions traditionnelles. Réalise-t-on seulement combien de jeunes brahmanes, après leurs études, se contentent remarquablement d'enseigner les premiers éléments de l'arithmétique aux éco-

(40) DENNERY, *op. cit.*, p. 335.

les primaires et sacrifient ainsi toutes leurs possibilités à la déesse de la Tradition. Dans la jeunesse pondichérienne, rarissimes sont ceux qui empruntent (un ou deux à peine par an) les Messageries Maritimes pour venir poursuivre en France leurs études.

A l'intérieur du pays même, de notre territoire aux villes anglaises proches : Madras, Cuddalore, Trichinopoly, le mouvement est un peu plus ample. Il n'est pas rare, en effet, de voir les familles françaises prodiguer la culture anglaise à leurs enfants. Ceux-ci, au nombre d'une cinquantaine à soixantaine environ, quittent Pondichéry durant l'année scolaire, et une fois leurs études achevées, se créent une situation dans le territoire anglais et y transportent leurs pénates. A côté d'eux il faut également signaler les sujets français, ouvriers ou artisans, qui vont chercher du travail dans les territoires anglais voisins et y fondent leur foyer.

Immigration. — L'afflux des environs est considérable; ce qui a fait dire à M. JOUVEAU DUBREUIL : « Pondichéry compte 50.000 habitants. Dans la journée il en a 70.000. » C'est la migration passagère. Pondichéry n'ayant point de droits de port à payer, les marchandises d'outre-mer, telles que la soie, l'étoffe, le vin, les montres-bracelets, les articles de luxe, les pierres précieuses sont d'un prix accessible aux maigres bourses des hindous. D'où afflux des acheteurs venant des territoires anglais environnants, soit de Cuddalore, soit de Madras.* Le « week-end » amène souvent, de ces

* Nous apprenons avec tristesse que l'autorité britannique, profitant des circonstances de la guerre, a supprimé actuellement la franchise des droits du port de Pondichéry. C'est à croire que l'Angleterre continue à veiller toujours aux intérêts de Pondichéry, Etablissement français !!

mêmes villes, un grand nombre de fonctionnaires anglais qui viennent respirer chez nous la gaité de la vie avec le champagne ou le cognac.

Les époques de crise de sécheresse refoulent parfois dans notre territoire les pauvres familles ouvrières de l'Inde anglaise qui viennent aider nos paysans à repiquer les plants de riz ou à faire la récolte de l'arachide. D'ailleurs, « d'une façon générale, les fonctionnaires britanniques notent dans leurs rapports un afflux saisonnier, aux mauvaises périodes, de l'intérieur vers les parties deltaïques de toutes les rivières de la côte du Coromandel. » (41). Et ces familles que la misère chasse de leurs villages, trouvant bon accueil, fixent domicile à Pondichéry. Aussi voit-on souvent des familles hindoues françaises servies par des sujets anglais.

Tous ces mouvements de migration régionale sont largement facilités par l'absence de toutes formalités administratives. Nulle pièce n'est exigée de ceux qui franchissent le territoire anglais ou français ; nul n'est porteur d'un papier d'identité et nulle pénalité n'est en fait encourue par les sujets anglais qui viennent se réfugier sur notre sol. Aussi, est-il aisé à un criminel de droit commun de dérouter les recherches de la police. Et aura-t-on recours à la procédure d'extradition dans un territoire qui, comme a dit RECLUS, à juste titre, « a été divisé de la manière la plus bizarre ; partout, même aux portes de Pondichéry, des enclaves de sol britannique sont découpées dans les districts français, de manière à donner aux Anglais les positions élevées ; ici la route appartient à l'Angleterre, tandis que les fossés sont sous la juridiction française ; plus loin, un étang dépend de Madras, tandis que les terres irriguées ressortis-

(41) DENNERY, in *Annales de Géographie*, 1928, p. 339.

sent à Pondichéry ; il existe même un espace indivis autour du village de Vadanour, où la part de propriété attribuée au Gouvernement français n'est que de cinq douzièmes. » ?

F) L'HABITAT :

Le territoire de Pondichéry contient 93 aldées ou grands villages et 141 petits villages. Les villages s'allongent au long des routes, tels Nellitope, Rettiarpaléom, Oulgaret, Villenour, etc... à l'ouest de Pondichéry, Mouttalpeth, Lawpeth, etc..., au nord; Mouroungapacom, Ariancoupom, Odiampeth, etc..., au sud.

La proximité des étangs et des canaux d'irrigation a provoqué également la formation des villages, tels Perimbai et Oussoudou, etc., à côté du grand étang d'Oussoudou; tels Souttoukeny, Kattericoupom, Koudapacom aux abords des canaux d'irrigation.

La région littorale n'est pas dédaignée et maints villages s'élèvent le long de la zone côtière (42). Citons, au nord de Pondichéry : Calapeth, Cottacouppom, Mouttalpeth dont la partie Est se trouve sur le littoral, tandis que la partie Ouest se donne sur la grande route de Madras; au Sud de Pondichéry, signalons Kirepaléom, Virampatnom, Narambai, etc.

Les villages sont groupés fortement. A côté des raisons de la géographie physique et de la géographie de la circulation il ne faut pas perdre de vue, pour expliquer ce type de peuplement, les temps de l'insécurité qu'a vécus l'Inde.

(42) Pondichéry a 29 kilomètres de côte.

Karikal	18	—	—
---------	----	---	---

Yanaon	13	—	—
--------	----	---	---

Mahé	2	—	—
------	---	---	---

Cf. André MEUNIER,
la Géographie, 1936-1, p. 370.

Il y a encore une quarantaine d'années, les brigandages et les vols à main armée n'étaient pas rares. Selon l'ancien dicton tamoul, deux villages doivent être séparés seulement par une distance de « Kouppoudoudouram. » (43).

Le village n'est pas, comme dans l'Extrême-Orient, ceinturé d'une haie de bambous ; aucune muraille n'interdit son accès. Le plus souvent un pont de maçonnerie indique l'entrée du village. Sans doute a-t-il été conçu pour permettre aux piétons d'y reposer leurs lourds fardeaux. Une église vouée à St-Antoine ou à St-Roch, occupe le centre du village. Les rues sont sablonneuses, mais larges, bordées parfois des deux côtés de cocotiers dont le feuillage en bouquet forme un dais impénétrable aux rayons du soleil. Les villages hindous brahmaniques s'enorgueillissent d'une pagode élevée à la déesse Kali. St-Antoine, aux yeux des hindous catholiques, doit chasser de leurs villages les mauvais esprits qui, sur l'ordre de Kali, sèment la mort par la peste ou la variole. Il en est, parmi les vieux, qui affirment même avoir vu St-Antoine sur son cheval faire sa tournée la nuit, en chassant à coups de cravache les mauvais esprits. St-Roch préside à la destinée du village avec son chien qui, par ses aboiements, éloigne également les mauvais esprits.

Chaque village forme une principauté autonome selon la confession, comme chaque caste habite séparément un quartier du village. Citons, à titre d'exemple, le village de Rettiarpaléom où, sur 500 âmes, il est difficile de trouver une dizaine qui ne soient pas de confession catholique. A Mouttrapaléom, par contre, il serait vain de chercher cinq familles catholiques. C'est un village essentiellement brahmanique. De même à Rettiarpaléom, sur quatre rues, deux ap-

(43) Aussi loin que le cri d'appel peut être entendu.

partiennent aux vellajars, deux aux rettyars. Les palliyars occupent la rangée des maisons qui bordent la route de Villenour. Même, dans la ville de Pondichéry, cette division s'observe facilement. A côté de la ville blanche et du quartier des Musulmans, il est des quartiers séparés pour les modeliards, les brahmanes, les vellajars, les chettyars, etc.

Si les rettyars, les vellajars ou les palliyars peuvent habiter le même village tout en occupant d'ordinaire des quartiers séparés, les pareyers, eux, sauf de très rares exceptions, forment un bloc compact et occupent des villages entiers dits « parachery ».

Ce sont là tous des pauvres gens, sans fortune, pour la plupart ouvriers agricoles, vivant de leurs maigres salaires, difficilement gagnés à la sueur de leur front, ne sachant ni lire ni écrire et dont les enfants croupissent dans l'ignorance. Les pareyers qui ont eu la bonne fortune de recevoir une instruction ou de voyager à l'étranger, quittent leurs cases natales et n'y retournent guère. La ville est là pour les retenir dans son sein ou l'armée pour les prendre à son service. L'Indochine ne manque pas de les attirer. Ainsi ils se réhabilitent et se libèrent de l'injustice sociale forgée par des siècles de paganisme.

Les hindous attachent une grande importance à l'orientation de leur maison ; la préférence est donnée au côté Sud. Le vent du Nord est réputé, en effet, être le vent de mort. « Aussi, tant que l'Inde s'est trouvée sous la domination de ses propres Radjahs, fidèles observateurs des rites védiques, les impôts sur les propriétés bâties dans notre région étaient perçus en entier pour les maisons orientées vers le Sud, réduits de moitié pour celles tournées vers le soleil levant et des trois-quarts pour celles exposées à l'Occident. Les malheureux qui ne pouvaient faire autrement qu'orienter

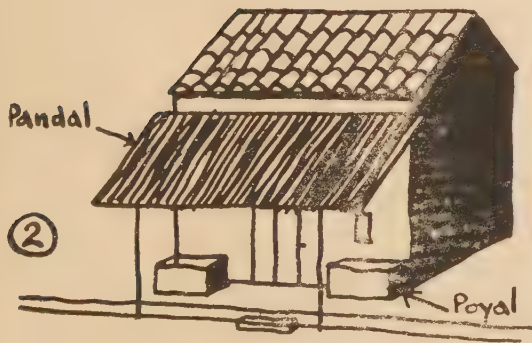
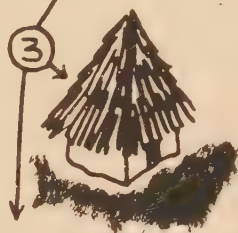
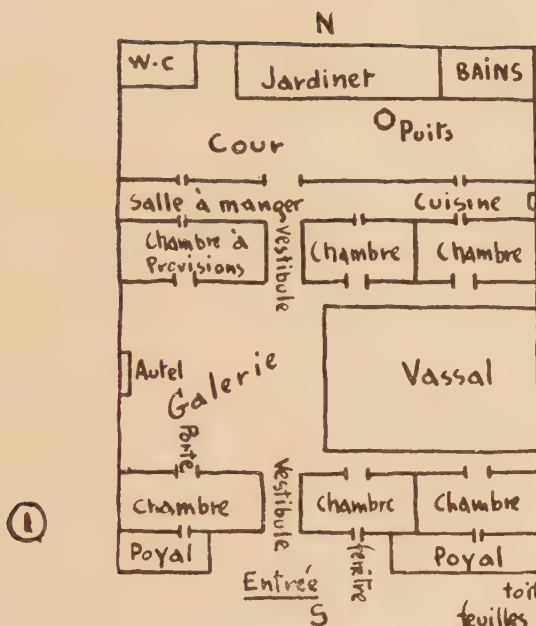
leur demeure vers le Nord étaient exemptés de tout impôt. » (44).

Des préjugés et des considérations astrologiques guident l'architecte hindou dans la construction des habitations. Des superstitions commandent l'ouverture des portes et fenêtres à telle ou telle distance de la porte d'entrée de la maison et dont la non observance risque d'amener la calamité sur les occupants.

§ 1 DIVERS TYPES SOCIAUX DE MAISONS

Maisons aisées. — Construites en briques pleines, à un ou deux étages, elles dominent le village. Les hindous se font un honneur de munir l'entrée de leurs maisons d'une porte massive et lourde en bois de teck ou en bois noir, travaillée de la manière la plus artistique. Selon son appartenance à la religion catholique ou brahmanique, le propriétaire de la maison fait graver au-dessus de ces portes le Sacré-Cœur de Jésus ou le Dieu à tête d'éléphant qui est Ganesh, fils de Siva. Ces images sont destinées à détourner l'influence du mauvais œil ou à protéger la maison de toutes calamités. Quand on franchit le seuil de la porte d'entrée, on se trouve dans un vestibule d'où l'on pénètre à l'intérieur de la maison. Ce qui peut frapper la vue d'un Européen au premier abord, c'est une cour intérieure pavée de briques, par laquelle le jour entre directement. Quand il pleut, les eaux tombent également dans cette cour, mais des rigoles pratiquées les capturent pour les déverser au dehors. L'étranger

(44) PARAMANANDA MARIADASSOU, *Médecine traditionnelle de l'Inde*, p. 110.



- ① - Plan approximatif d'une maison moyennement aisée.
- ② - Aspect extérieur.
- ③ - Différents genres de cabanes des Pareyers et des Koravars.



ne se doute pas de l'utilité de cette cour « vassal ». En dehors des flots de lumière solaire qui pénètrent et garantissent ainsi l'hygiène de la maison, la famille hindoue en a besoin pour les occasions tristes ou heureuses. Le nombre d'invités ou d'amis qui viennent prendre part à la douleur ou au bonheur de la famille ne peut être contenu dans les appartements ; c'est dans le « vassal » que se dresse le « pandal », sorte de niche ornée de fleurs où siègent avec patience, de longues heures, les nouveaux mariés, en recevant tour à tour les souhaits et les bénédictions nuptiales. C'est également dans le « vassal » qu'accroupies, les femmes du village viennent pleurer le mort de la maison, avec des sanglots bruyants et des mélopées traditionnelles. Souvent, les jours ordinaires, la cour sert de terrain de jeu aux enfants en bas âge. C'est là également que le chien de la maison repose son échine au soleil. On voit donc à quel point une cour est indispensable à la vie intérieure de la famille.

De gros piliers en bois supportent le plafond et une galerie large de 3 à 4 mètres qui entoure la cour est meublée de chaises, de fauteuils et de sofa. C'est là (coudam) que l'hindou reçoit ses hôtes et amis ; c'est là qu'en somme se déroule la vie quotidienne des femmes en dehors des heures de leurs travaux culinaires. Un autel domestique, aussi bien chez les catholiques que chez les brahmaniques, se trouve pratiqué dans le mur sur une partie de la galerie.

On juge aisément de quelle vénération fait l'objet cet autel ; les parents catholiques tiennent à cœur d'exiger de leurs enfants que le soir, à l'Angelus, ils récitent leurs prières vespérales et rendent grâces à Dieu pour tous les bienfaits dont la famille a été comblée dans la journée. Des cierges ardents illuminent les statues des Saints que l'on invoque. Chaque famille a ses Saints préférés qu'elle honore

d'un culte particulier et auxquels elle a recours dans les heures difficiles de la vie. Un cierge allumé, brusquement éteint, ne fût-ce que par l'effet du vent, jetterait l'amertume dans l'âme des hindous et serait interprété comme le présage d'un malheur. L'âme hindoue, profondément religieuse côtoie ainsi parfois la zone dangereuse de la superstition aveugle.

Tout autour de la galerie, s'ouvrent des chambres. Dans l'une de ces pièces on entasse la quantité de riz indispensable à la nourriture de l'année. Une autre pièce est réservée pour les provisions et les épices. Un vestibule sépare ensuite la galerie de la cuisine. Souvent la salle à manger et la cuisine forment une seule pièce, vaste et grande. Seuls, Pondichéry et ses environs immédiats, étant servis par le courant électrique, les aldées et villages ignorent les appareils électriques et les âtres construits en briques en tiennent lieu. La cuisinière est également ignorée de notre territoire. On brûle du bois de filao, sorte de sapin régulièrement taillé et scié. Après la cuisine vient une cour pavée, vaste et grande où sont aménagés le puits, la salle de bain et la fosse d'aisances. Un petit jardin potager avec quelques bananiers, dont les racines s'abreuvent des eaux de la vaiselle, agrmente la vie de quelques poules et canards.

Le dispositif de l'appartement de l'étage est le même qu'au rez-de-chaussée, sauf que la pièce de la cuisine est remplacée par une plate-forme. En effet, il est impossible de voir dans les aldées et villages deux familles étrangères habiter sous un même toit. Les familles sont nombreuses ; parfois, deux ou trois frères mariés vivent au foyer paternel avec leurs femmes et enfants ; ils mangent à la même table et ne connaissent qu'un chef de famille, le *pater familias*, ou, à défaut, le frère aîné. Certes, de plus en plus, sous l'ef-

fet des phénomènes économiques et sociaux, et à mesure que les hindous prennent conscience de la liberté individuelle, cette cohésion, cette communauté de famille disparaît.

L'étage est couronné d'une terrasse, avec ou sans parapet, dont l'usage est double. En pleine saison de chaleur, les hindous y passent les premières heures de la soirée pour prendre le frais. C'est également là que, dans la journée, le riz de la récolte est étalé pour être séché au soleil.

Le plus souvent, un pandal est attaché à la façade des habitations, dont il est l'auvent. C'est une toiture inclinée à l'horizon, qui repose sur quelques piliers en bambou ou en fer et coiffée de feuilles de cocotier ingénieusement nattées. Les eaux de pluie tombent ainsi directement à la rue, et la façade de la maison est protégée contre l'humidité.

Le pandal protège encore et surtout des intempéries des saisons le poyal, ce banc en maçonnerie, situé à l'entrée de toutes maisons quelque peu aisées. Le poyal est, dans notre territoire, un parloir où les hommes se réunissent pour se raconter les événements du village. C'est aussi « l'emplacement réservé aux étrangers, qui doivent toujours être les premiers et les mieux servis. La croyance populaire a accredité bien des légendes, où les dieux eux-mêmes, pour éprouver la charité des humains, entraient souvent dans la peau d'un mendiant et venaient se coucher sur ce poyal, en attendant qu'on vînt, avant de se mettre à table, voir s'il n'y a personne d'assis sur le poyal et les inviter à partager leur repas. » (45).

La maison a, en général, ses murs badigeonnés à la chaux.

(45) PARAMANANDA MARIADASSOU, *Médecine traditionnelle de l'Inde*, p. 115.

Dans les campagnes, une maison aisée ne peut se passer d'un hangar, où ranger le bois, d'une étable, où abriter les bœufs et les vaches, d'un poulailler, où élever des poules et dindons. Aussi, la parcelle de terre sise en face de la maison fait-elle toujours partie du domaine du même propriétaire. Le maître de la maison prend soin d'y planter des grenadiers, des manguiers, des cocotiers et des goyaviers, arbres fruitiers, qui n'exigent pas beaucoup de soins. C'est là, encore, que sont aménagés des carrés de haricots, de courges, d'aubergines, etc. Cette petite ferme est parfois agrémentée de quelques plantes à fleurs, telles que le rosier, le jasmin, le chrysanthème ou les « crotten », ces plantes aux feuillages multiformes et multicolores, dont l'espèce la plus estimée porte d'ailleurs un nom très royal : « *Prince of Wales* » où *Cheveux d'ange*.

C'est une passion de tout hindou que de se construire une maison à étage, dès que, d'une façon ou de l'autre, sa tirelire s'enrichit de quelques milliers de roupies. Il n'osera placer cet argent ni dans l'industrie, ni dans la grande culture. Une maison à étage le console de toutes les fatigues de la vie. Ses enfants le béniront, après son décès, de leur avoir laissé un héritage dont le titre de propriété sera disputé entre eux avec acharnement.

Les maisons moyennement aisées. — Elles sont moins spacieuses, moins hautes que les maisons aisées. Elles sont couvertes de tuiles rouges indigènes, qui, par la pluie et la poussière, changent, dans quelques années, de couleur et deviennent sombres. La porte d'entrée de la maison, à laquelle tout hindou attache un grand prix, est toujours travaillée aussi artistiquement que dans les maisons aisées, bien qu'avec un peu moins d'opulence. La tête de Ganesh ou le Cœur de Jésus ne sont pas oubliés.

L'ameublement est moins riche. Au lieu de sofa, on y voit des chaises longues en bois de teck ; la statue de l'autel domestique est de faible dimension, mais le même souci religieux régit la vie de la famille. La cour intérieure joue néanmoins ici un rôle plus important que dans les maisons aisées. C'est ici que la famille prend le frais le soir, que le riz est séché au soleil. Dans les journées les plus chaudes de l'année, on arrose la cour de l'eau fraîche à l'heure crépusculaire et on s'y installe. La grand'mère cherche à satisfaire la curiosité de ses petits-fils, avides de contes de fées. Dans la cour extérieure, un puits, avec quelques bananiers et quelques goyaviers. Mais le sol est rarement pavé de briques, comme dans les maisons de la première catégorie.

Les maisons pauvres. — Sur quatre murs en briques, d'une hauteur de 2 mètres, repose une charpente en bambous, dont le faîte s'appuie sur des troncs de palmiers hauts de 5 à 6 mètres, qui servent à la fois de piliers et garantissent la solidité de la charpente. Le toit, à deux ou quatre pentes, est couvert de chaumes ou, plus souvent, de couches de feuilles de palmiers ou de feuilles de cocotiers nattées. Ces feuilles sont attachées à la toiture par des ficelles en fibres de palmiers. Certes, ce toit protège les habitants contre la pluie et le vent, mais combien peu il les garantit des pluies diluviennes. L'eau, qui suinte ainsi à travers l'habitation, est d'autant plus désagréable que son intérieur n'est pas pavé de briques, mais d'une espèce de mortier obtenu avec de la brique concassée et de la chaux.

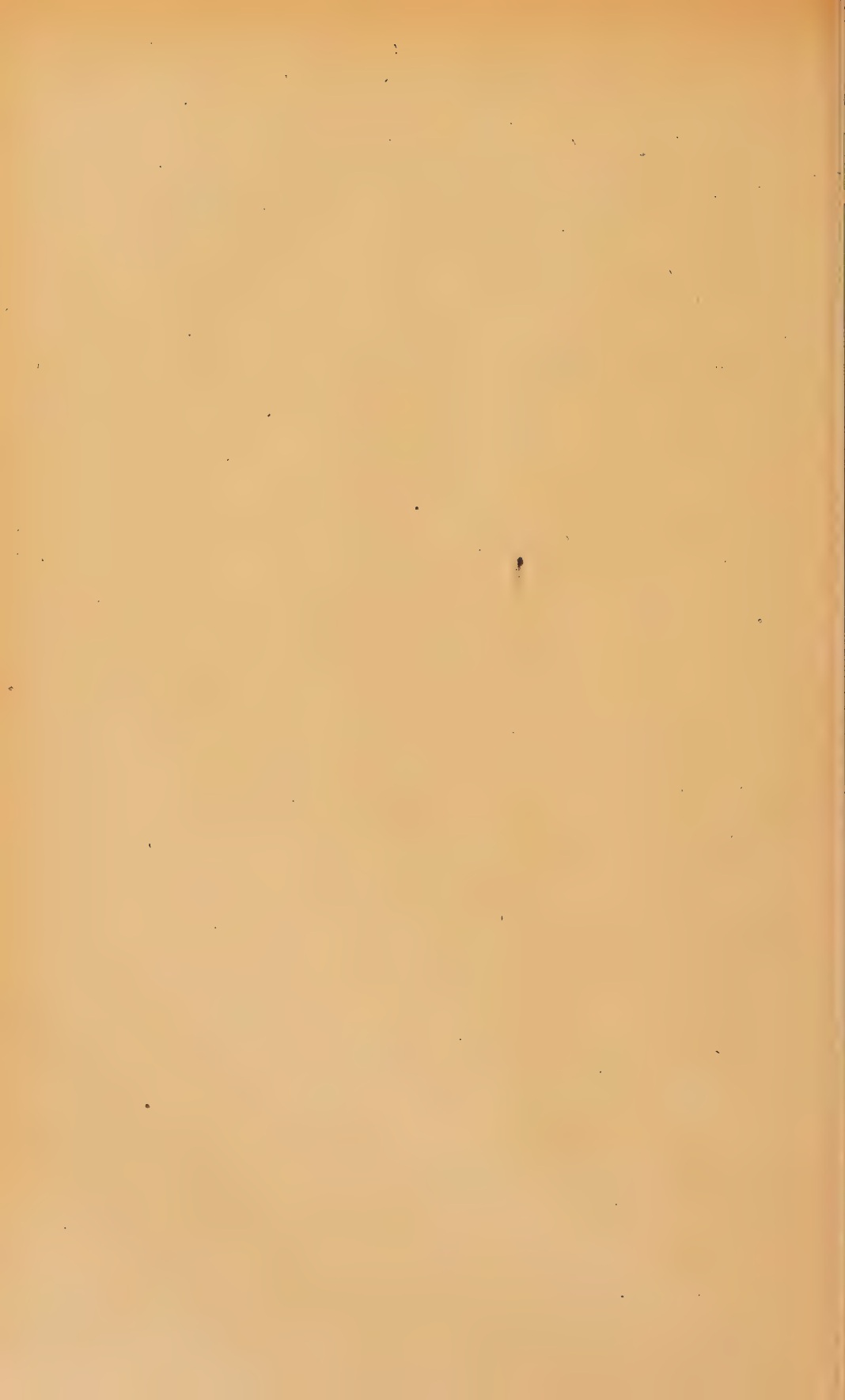
Une porte en bois ferme l'entrée. Des séparations en pisé ou en maçonnerie cloisonnent l'habitation. Des ouvertures sont pratiquées, en guise de fenêtre, contre les murs. L'électricité et le gaz faisant défaut, seules des lampes à

pétrole éclairent ces logis. La cuisine se fait avec du bois de filao, et il est facile de prévoir les dangers de l'incendie. Une porte donne dans une cour, où le paysan cultive son petit jardin potager et élève sa basse-cour. Un puits s'y trouve aménagé pour les besoins domestiques et les soins du corps. La maîtresse de la maison va chercher, dans des « pannelles », vases en argile cuite, l'eau potable à la fontaine publique où, souvent, en été, elle est obligée de « faire la queue », en attendant son tour. La fontaine publique est, d'ailleurs, le rendez-vous des ménagères qui s'y rencontrent à des heures fixes et qui y passent agréablement le temps à critiquer la vie privée des voisins. Nombreuses sont les maisons riches et aisées qui, dépourvues de toute installation d'eau potable, s'approvisionnent à la fontaine publique. Les femmes de ménage y viennent avec une « pannelle » en cuivre, bien astiquée.

Les habitations misérables. — Les huttes, de 25 à 30 m², aux murs en pisé de 1 m. à 1 m. 50 environ, avec une charpente légère en bambous, qui supporte un toit à deux pentes, garni de feuilles de palmiers ou de cocotiers, et dont le faite, appuyé sur des tronçons de palmiers, atteint à peine 4 mètres de hauteur, abritent les malheureux ouvriers ou les infortunés pareyers. Une porte en planche de bois ferme ces cabanes, où ne pénètre que rarement la lumière. La cuisine et la chambre à coucher forment une même pièce. En général, très populeuses, ces demeures grouillent de marmots déguenillés, sales et délaissés par le père et la mère qui vont gagner difficilement leur journée à la sueur de leur front, dans les travaux de rizières. Les parents et les enfants couchent ensemble, sur la même natte en osier, et l'on s'imagine facilement combien riche est le terrain d'expérimentation pour le freudisme. Se

levant au chant du coq et se couchant tôt, pour économiser le pétrole, cher à leur bourse, ces malheureux paysans vivent, plutôt qu'ils ne vivent, dans cette terre, qui passe à l'étranger pour un pays fabuleusement riche (46).

(46) DEMANGEON et WEILER, *les Maisons des hommes*, pp. 67 et 68.



CHAPITRE III

LA VIE RURALE

A) LES CADRES DE LA VIE RURALE. — PROPRIÉTÉ ET TENURE :

§ 1. LES ANCIENNES FORMES DE LA PROPRIÉTÉ

L'adamanam. — Avant notre prise de possession, le régime de la propriété s'approchait de celui de la féodalité en France. Comme le fait remarquer M. SORC, « Le Prince se réservait le domaine éminent de la terre, ne laissant aux cultivateurs que le domaine utile, c'est-à-dire le droit de jouir des fruits, à charge de payer une certaine redevance » ; on pouvait donc distinguer le domaine utile du domaine direct ou éminent.

Les domaines utiles portaient le nom d'*adamanam* et leurs détenteurs s'appelaient « *adamanaires* ». Certes, ces derniers n'avaient à rendre ni service militaire, ni service de justice ou aides, comme les vassaux de la féodalité à leurs suzerains, mais ils avaient à payer une redevance qui consistait en une rente annuelle. L'administration française, jusqu'en 1854, la percevait, non à titre d'impôt, mais à titre de redevance, impliquant un droit de suzeraineté. Par là même aucun « *adamanaire* » ne pouvait prescrire la pleine propriété du sol, quelque fût le nombre d'années qu'il occupât l'*adamanam*. Il n'était qu'un détenteur pré-

caire. Le décret du 16 janvier 1854 vint abolir définitivement le système de l'adamanam en déclarant propriétaires incommutables des terres qu'ils cultivaient, à quelque titre que ce fût, les détenteurs du sol qui acquitteraient l'impôt réglementaire. L'impôt remplaça la redevance annuelle ; les terres devinrent pleine propriété des adamanaires et, par suite, purent être aliénés à titre gratuit ou onéreux.

Régime des aldées de concession. — Une situation juridique régissait les aldées de Compacom, d'Ourouvarour, de Mouroungapacom, de Coudepacom et de Sedrapeth. La jouissance de (1) ces aldées a été cédée, en raison des services rendus ou moyennant des obligations déterminées, à certains concessionnaires qui avaient le droit de « distribuer aux cultivateurs de leur choix les terres comprises dans leur concession et de percevoir pour leur propre compte les redevances foncières qui, normalement, devaient aller au souverain ».

A l'encontre des détenteurs insolvables, ces concessionnaires pouvaient exercer le droit d'éviction, comme le domaine vis-à-vis des adamanaires insolvables. Les concessionnaires étaient des usufruitiers « *sui generis* », dont les actes de disposition n'avaient pu atteindre que le domaine utile du sol, la nue propriété appartenant toujours au Prince. Le décret du 16 janvier 1854, ayant apporté un changement total dans le régime de la propriété du sol, les détenteurs des parcelles de terre des aldées n'allaient-ils pas bénéficier de cette mesure ? Si les intérêts des cultivateurs étaient respectables, les concessionnaires défendaient âprement leurs prérogatives. Après diverses solutions proposées, la colonie crut devoir racheter les droits autrefois concédés.

(1) In *Recueil des délibérations du Conseil général*. 1913, p. 143, rapport de GNANOU DIAGOU.

Les Tarpadymanioms. — Les tarpadymanioms étaient des terrains dont la jouissance était concédée aux serviteurs des aldées, non rétribués par le gouvernement, pour leur tenir lieu de solde. Cette organisation remonte déjà à une époque lointaine, où, dans une aldée, un « grammam », les agents ou artisans, tels le greffier, le forgeron, le charpentier, étaient gratifiés de la jouissance de certaines parcelles de terre, pour les services qu'ils rendaient gratuitement à la collectivité. Bien entendu, les tarpadymanioms étaient inaliénables, puisque l'administration française s'était toujours réservé le droit de les affecter à d'autres serviteurs quand les titulaires venaient à mourir, quittaient l'aldée ou refusaient de la servir. Le décret de 1854 s'appliquait-il aux tarpadymanioms? A ne considérer que la lettre du texte, les mots « détenteurs du sol à quelque titre que ce fut » pouvaient paraître les viser comme les adamanaires et les détenteurs des parcelles de terre des aldées de concession. Il n'en fut rien. En effet, la différence était grande entre les bénéficiaires des tarpadymanioms et les adamanaires. Ceux-là n'avaient pas à payer une redevance annuelle, ceux-ci la payaient. Les premiers ne pouvaient aliéner ou hypothéquer leur concession, même le domaine utile, dont ils avaient la jouissance (ordonnance de 1828, art. 7). Les seconds pouvaient vendre ou hypothéquer leurs droits réels sur le domaine utile de la terre. D'autre part, le Domaine avait la faculté de désaffecter les tarpadymanioms en rétribuant d'une autre façon les serviteurs des aldées, ce qu'il fit maintes fois. Le décret de 1854 n'ayant pu s'appliquer à cette situation juridique, le régime des tarpadymanioms vécut plus longtemps. En 1909, l'attention des

(2) SANNER, *le Droit applicable aux Hindous*, I, II, pp. 10 à 19,

pouvoirs publics fut attirée sur l'inutilité actuelle des fonctions de serviteurs d'aldées. La délibération du Conseil général, soucieuse des cas de tarpadymanioms, dignes d'intérêt, « prévoit la faculté pour l'administration d'abandonner, moyennant paiement des vingt années d'impôts, la pleine propriété des terres aux détenteurs actuels qui rempliraient leurs fonctions depuis trois générations au moins. Et le Domaine vendit aux enchères publiques certains autres tarpadymanioms, et il reconnut également le bénéfice de prescription, par l'application de l'article 2239 C. civil, au profit d'acquéreurs munis d'un titre translatif de propriété remontant à trente ans. Malgré la prohibition, les serviteurs d'aldées ne manquaient pas, en effet, d'aliéner leurs tarpadymanioms.

Une situation juridique assez intéressante doit également être signalée. Les serviteurs d'aldées, établis à une date plus ou moins récente et s'acquittant régulièrement de leurs fonctions, ne pouvaient-ils pas invoquer l'application de l'article 580 C. civil et prétendre que leur contrat devait être assimilé à un usufruit constitué sans détermination de durée et ne prenait fin, par conséquent, qu'à leur décès? Le tribunal de Pondichéry, dans un cas d'espèce, a accepté cette prétention, par un jugement du 27 septembre 1912.

Les terres communales. — A côté de la propriété privée, il y a la terre communale. Autour ou dans les villages mêmes, s'étendent quelques terrains vagues, où ne se pratique nulle culture. Les animaux de pâtures y paissent une herbe peu tendre et brûlée par le soleil. Dans les terres communales poussent souvent des cocotiers ou manguiers, arbres fruitiers, dont l'apport n'est point négligeable dans l'année. Ces arbres sont affermés à quelques habitants du village, moyennant une redevance.

Les biens du culte. — En dehors de ces terres communales, il existe une partie des terres du village qui échappent aussi à la propriété privée ; ce sont les biens du culte, en général d'étendue plus vaste que les terres des propriétaires moyens. Tels les biens affectés au culte de Kali, de Siva, de Pouléar, d'Ainarapan. On appelle « devastanoms » les terrains concédés, sans redevance, par l'autorité souveraine aux pagodes. Cette appellation s'est étendue à certaines dotations immobilières, consenties par des particuliers en faveur des mêmes établissements du culte. Aussi, pouvons-nous distinguer les devastanoms du domaine et ceux d'origine privée. En fait, sur les premiers, les pagodes ou les églises n'ont que le droit de jouissance. Il s'agit, en effet, d'immeubles dont le domaine utile seul avait été affecté et qui ne peuvent être vendus, échangés ou hypothéqués, ou même donnés à long bail, qu'avec le consentement de l'administration. Le décret de 1854 ne les a pas soumis à l'impôt.

Aussi a-t-il été décidé à bon droit par le Conseil Général que ces terres feraient retour à la colonie quand leurs apports ne seraient plus affectés à l'entretien des établissements du culte. Quant aux devastanoms d'origine privée, ils proviennent des dons ou legs des riches particuliers qui, pour attirer sur eux la bienveillance des Dieux, n'hésitent pas à se dépouiller d'une partie de leurs biens ou leurs dons s'expliquent par un motif de vœu. La désaffectation de ces terres ne peut guère entraîner prise de possession par l'Administration à moins qu'ils ne deviennent biens vacants, sans maîtres, mais l'arrêté local du 27 avril 1911 précise que « les exemptions d'impôt, dont ces dotations ont jusqu'ici bénéficié, devront cesser si leurs revenus ne sont plus affectés au culte. »

§ 2 ETENDUE MOYENNE DES TERRES ET MODES DES TENURES

L'unité des rizières et des terres à menus grains est le *kany*. C'est la mesure communément employée dans notre territoire, alors qu'à Karikal, l'unité agraire est le *veli* qui mesure 2 ha 67 a 55 ca. Le *kany* par contre a une superficie de 53 a 51 ca et comprend cent coujis (3),

Quelques familles de notre région exceptionnellement aisées possèdent 2.000 à 3.000 *kanys*, telles la famille de Sinnaya Mudaliar dont la succession peut compter facilement 2.500 *kanys*. En dehors de ces cas particuliers, on peut appeler gros propriétaires ceux qui possèdent en moyenne 50 à 100 *kanys*. A ce titre les pagodes et les églises peuvent être facilement considérées comme de gros propriétaires. D'immenses étendues de terrains forment les biens du culte. Les propriétaires moyens possèdent en général 4 à 8 *kanys* de rizières tandis que les petits propriétaires, les plus nombreux d'ailleurs, doivent tirer leurs ressources de 1 à 3 *kanys*.

On comprend aisément que les terres de Sinnaya Mudaliar ne peuvent pas être d'un seul tenant. Elles sont d'autant plus dispersées que ces 2.500 *kanys* se trouvent être répartis entre plusieurs communes, en rizières et en terres à menus grains. La même observation s'impose aux propriétés de la deuxième catégorie. Telle ou telle autre pagode possèdent leurs terres éparpillées dans plusieurs aldées. Nombreuses par contre sont les propriétés moyennes de 4 à 5 *kanys* d'un seul tenant. Au-dessus de cette étendue, il est peu commun de voir des rizières d'un seul tenant.

(3) *Annuaire de l'Inde française*, 1937, p. 370,

« De toutes les régions de l'Inde, la Présidence de Madras est d'abord celle où le morcellement des terres est le plus grand. » (4).

Cultivateurs de père en fils, certains propriétaires exploitent directement leurs rizières. Quand nous parlons d'exploitation directe, nous voulons dire l'exploitation pour son propre compte. En effet, le propriétaire casté ne met pas la main à la pâte ; il se contente de surveiller et de diriger les équipes des ouvriers ; il se croirait déshonoré, s'il se livrait à un travail manuel. Seuls les quelques cultivateurs pareyers ou palliyars, propriétaires de petites parcelles de terre, on ne sait trop par quelle bonté du ciel, cultivent de leurs propres mains leurs rizières.

Même les plus petits propriétaires ont besoin d'avoir recours à la main-d'œuvre salariée, à l'époque des gros travaux notamment pour le repiquage et la moisson. Les us et coutumes interdisant aux femmes « castées » d'aller se livrer aux travaux agricoles, la main-d'œuvre est recrutée essentiellement parmi les hommes et les femmes « pareyers » ou « palliyars » et est payée souvent en nature, surtout à l'époque de la moisson. La journée est payée 3 francs ou 3/8 de roupie, c'est-à-dire un peu moins de 4 francs au taux de 10 francs la roupie (5).

Les petits propriétaires ne peuvent se contenter du produit de leurs terres, car nous nous trouvons dans une région où l'alimentation est essentiellement à base de riz et où une famille composée de quatre personnes consomme environ 2 kilos 5 de riz décortiqué par jour, en dehors des époques de fête où le cérémonial exige la distribution de riz aux

(4) DENNERY, op. cit., p. 341.

(5) Nous prendrons ce taux, puisque c'est celui moyennement en cours durant l'année 1937-38.

mendiants. Un hectare rapportant en moyenne 1.200 à 1.300 kilos de riz non décortiqué, une rizière d'un hectare est loin de suffire aux besoins de cette famille ; ainsi s'explique la nécessité de louer des terres et de les exploiter à titre de métayers ou de fermiers.

Le métayage est plus développé que le fermage en argent. Le taux, dans l'un et l'autre cas, varie selon la fertilité du sol et la proximité des canaux d'irrigation. Les conditions de fermage ou de métayage sont plus dures qu'en Europe, si l'on pense qu'à Pondichéry, le propriétaire fournit seulement la terre, tandis que toutes les dépenses de l'exploitation : semences, fumure, sont à la charge du métayer. Dans l'ensemble, le métayer donne à peu près 40 à 50 % du produit brut de la terre (30 kalams par kany à Villenour, 100 à 120 kalams par kany à Madouvou), [6].

En cas de mauvaise récolte, il arrive que le propriétaire veuille accepter une contribution moindre que celle prévue par le contrat, mais il n'est pas rare non plus d'assister à la rapacité du propriétaire qui, sous menace d'expulsion, se fait payer tout ce qui a été prévu par le contrat de bail. Les propriétaires « land lords » qui tiennent leurs terres de la succession de leurs ancêtres, jadis cultivateurs, ignorent le plus souvent la condition pénible du cultivateur et voient une part de mauvaise foi du fermier dans une récolte maigre. Installés princièrement dans la ville, ils se rappellent si peu la mémoire de leurs aïeux qu'à leurs yeux un fermier passe facilement pour un roturier du Moyen âge.

Les gros propriétaires ou les gros fermiers et même les moyens s'attachent à leur service un ou deux hommes de peine « pannéal », recrutés dans la caste des pareyers.

(6) 1 *kalam* vaut 12 marakas; 1 *maraka* mesure 4 litres; donc 48 litres font 1 *kalam*.

Fidèlement attachés à leurs maîtres qui ont presque le droit de vie et de mort sur eux, ceux-ci dirigent les travaux agricoles et prennent soin de la culture. C'est sur leur avis que le propriétaire entreprend les travaux de semence, de repiquage et de moisson. C'est presque un lien de vassalité qui lie ces pannéal à leurs patrons. Les ordres du maître ne souffrent point de répliques et sont scrupuleusement obéis. L'esprit de soumission chez ces serviteurs est tel que leurs enfants ne sont mariés qu'avec l'assentiment du maître. En effet, ce n'est point seulement le « payre » qui a voué son bras au service du maître et lui a juré fidélité, c'est toute sa famille avec sa femme et ses enfants. Le mari payre suit le propriétaire dans tous les travaux agricoles ; la femme apporte son concours aux travaux domestiques. C'est elle qui étuve et sèche le riz indispensable à la consommation du mois, avant de l'envoyer à la décortiquerie. C'est elle qui veille sur les enfants et joue, à leur égard, le rôle de nurse. Les gallinacés de la basse-cour reçoivent de ses mains leurs grains. C'est le fils du payre qui s'occupe des animaux de l'étable et les amène paître dans les prés. Il restera bouver jusqu'à l'âge où ses forces lui permettront d'aider utilement son père dans les durs travaux d'irrigation ou de labourage. C'est lui qui remplacera son père fatigué que guette la mort ou la vieillesse.

Ainsi donc une famille entière roturière reste attachée au service du propriétaire. Sans doute, se plaçant ainsi sous la protection d'un seigneur, elle souffre moins des cruautés de la faim ou de la misère. Mais il faut noter pourtant que ses services ne sont pas rémunérés à leur juste prix. L'alimentation que reçoivent le payre, sa femme et ses enfants, est loin d'être convenable. C'est le restant du riz de la veille, trempé dans l'eau fraîche, qui leur est distribué avec un

bulbe d'oignon. Les dimanches ou les jours de fête, la patronne fait bonne grâce en leur accordant quelques restes de ses plats. Aucune considération n'est attachée à la personne du pannéal qui, à l'instar des bêtes qu'il soigne, couche sur la paille. Ces patrons et ces propriétaires se doutent-ils seulement que leurs payres, bien qu'ils soient pareyers, ont une âme qui souffre et réclame une mesure d'humanité?

B) RIZ ET CULTURES SECONDAIRES

§ 1. INTENSITÉ DE L'AGRICULTURE, TECHNIQUE ET CALENDRIER AGRICOLE

L'intensité de l'agriculture se marque nettement par le fait que 90 % des rizières portent deux récoltes par an, si bien qu'il n'est pas un moment de l'année où le paysan ne se livre à quelques travaux agricoles. Il passe sa vie à labourer, fumer, semer, repiquer, irriguer, récolter. Seules, les conditions physiques le retiennent parfois au foyer. Même à l'époque des crues, au milieu des pluies torrentielles, il est là sur son champ, occupé à vider le trop-plein d'eau qui a couché le chaume des plants du riz. Certaines terres, telles les rizières de Madouvou, près de Cottacoupom, donnent trois récoltes. Se cultivent plusieurs espèces de riz, depuis le « Samba », destiné à l'alimentation ordinaire jusqu'au riz de « Poulavou », variété rarement cultivée, essentiellement recherchée pour les repas de noces, au goût particulièrement désiré des fins gourmets. En général, les deux espèces couramment cultivées dans notre territoire, sont le samba et le kahr, l'un, comme il a été dit plus haut, destiné à l'alimentation ordinaire, l'autre une fois décortiqué, au grain

d'une teinte rougeâtre et de saveur légèrement sucrée, sert à la préparation des friandises et des gâteaux.

L'année des paysans et des cultivateurs peut se diviser en deux saisons : la saison du Samba et la saison du Kahr. A la fin de la saison de chaleur, fin juin, les travaux de labourage commencent pour apprêter les rizières à recevoir les plants du riz. La charrue est primitive. L'araire est, en effet,



hé. — Agence générale des colonies emprunté à H. BOUCAU: *France et colonies françaises*.

Le labourage des rizières. A remarquer l'araire. Les cocotiers bordent les
ues des canaux d'irrigation.

composé d'une pièce de bois qu'on place par-dessus la tête des bœufs pour les atteler et d'une autre pièce de bois oblique partant du milieu de la première pour aboutir au sol et terminée par un soc recourbé, effilé et mince. On peut reprocher à cette charrue de ne pas ouvrir profonds et larges les sillons, comme en Europe, mais, sans doute, l'expérience a-t-elle montré qu'il n'y avait pas intérêt, dans l'Inde, à pratiquer des labours profonds. Tout au moins en est-il ainsi au Tonkin. (7). Les rizières qui ont été laissées en repos, après la récolte du Kahr, sont couvertes d'herbes et il restait encore une partie du chaume du riz. Le soc de l'araire les arrache et elles engraisseront la terre. Pour le moment, le paysan laissera aérer son sol.

Avec les premières pluies du mois de juillet apportées par la mousson du Sud-Ouest et après le 18 du mois ady (2 août) de l'année hindoue, le paysan pense aux semailles. Il avait mis de côté une partie de sa récolte et l'avait préparée à l'optimum de germination, après l'avoir exposée au soleil à plusieurs reprises. Le paysan hindou, comme le paysan tonkinois, ne sème pas directement le riz dans toutes ses rizières, pour des motifs divers et parce que le repiquage assure une économie de dépenses et de semences et donne un meilleur résultat et parce que tous les terrains ne sont pas prêts à recevoir les semences. Le paysan prépare de la façon la plus judicieuse une pépinière dans une partie de ses terres qu'il a eu soin de labourer et d'engraisser. Et, à l'instar de son frère tonkinois, l'agriculteur hindou ne confie pas non plus ses semences à cette pépinière. Il met en germination les grains de riz avant de les répandre. C'est là, certes, une mesure des plus utiles, comme le juge M. Gou-

(7) GOUROU : *Paysans du delta tonkinois*, p. 390.

ROU : « Elle diminue les déprédations des oiseaux et elle évite que les pluies n'entraînent les grains dans un coin de la pépinière. Il est certain qu'elle assure aux plants plus de robustesse et de précocité. »

La mise en germination se fait de la façon la plus judicieuse. Le riz est tassé dans un coin humide, et après l'avoir arrosé d'eau, le paysan le couvre de paille et de sacs au-dessus desquels il repose quelques pièces lourdes, pierres ou planches de bois. Cette disposition permet une température constante et chaude. Le troisième jour la germination du riz est nettement accusée. Avant de confier ses semences toutes prêtes au sein de la terre, la famille s'en réserve une petite partie pour la fabrication des Avoul dont les enfants sont friands. L'avoul est du riz germant grillé, pilé et décoré. C'est une tradition de ne pas confier les semences à la terre, sans que la famille ait sa part d'avoul. Serait-ce le souvenir d'une offrande antiquement religieuse ? Toujours est-il que de nos jours encore dans les fêtes ou cérémonies religieuses de l'Inde, l'avoul est une denrée obligatoirement prévue pour en relever le faste.

En attendant que les plants de riz poussent et atteignent une certaine hauteur, le paysan cherche à engraisser la terre déjà labourée et aérée. Il est parfaitement informé de l'utilité des engrais et s'efforce par tous les moyens d'en donner le plus possible à sa terre. Le fumier naturel est au premier plan et est fort recherché. Les paysans savent conserver précieusement la bouse des vaches et des bœufs. L'engrais humain n'est pas négligé. Le paysan engraisse exclusivement sa terre pour la culture du betel, cette espèce de poivrier grimpant dont les femmes hindoues font usage après les repas et même au cours de la journée. Les familles qui n'ont pas de terre vendent leur engrais à des paysans qui

viennent le chercher dans des chariots. En second lieu, Pondichéry n'ignore pas l'intérêt de l'engrais vert. Dans presque tous les villages, des feuillées sont organisées. La coupe de porchers, d'odiyam donne de grosses quantités de feuilles à enfouir dans la boue des rizières où elles subissent une fermentation lente.

Néanmoins, comme le dit avec beaucoup de raison, M. GOUROU : « Au point de vue de la fumure des terres, l'agriculture chinoise est supérieure à l'agriculture indienne qui perd, par scrupule religieux et par une utilisation défectueuse, les engrais organiques dont elle pourrait disposer. » (8).

En effet, le fumier des vaches et des bœufs est quelque peu gaspillé pour ne pas dire employé à d'autres usages banaux. Avec de la bouse de vache et de la paille, les paysans fabriquent du combustible pour entretenir le feu. (9). On en enduit le pavé et le parquet dans les maisons aisées, les murs et le parquet dans les maisons pauvres. Les mères de famille qui n'élèvent pas de vaches se font donner une certaine quantité de bouse par les voisins fermiers contre de l'eau de riz cuit (candjittani), dont on nourrit les animaux. Les ressources des paysans sont trop maigres pour pouvoir engraisser la terre d'engrais chimiques. Cependant il la nourrit, à force de pénibles efforts, de tourteaux d'arachide ou de noix de coco, et il en engraisse notamment la rizière à l'époque où les plants de riz repiqués approchent de la floraison.

Les pépinières sont, comme le note M. GOUROU, « de magnifiques tapis d'un vert soutenu et dense, qui l'emportent en velouté et en éclat sur les plus belles pelouses d'An-

(8) GOUROU : *La terre et l'homme en Extrême-Orient*.

(9) Sir MONIER MONIER-WILLIAMS, *Modern India*, p. 52.

gleterre. » Dans un mois après les semailles, les plants de la pépinière atteignent la croissance voulue et sont propres à être repiqués. C'est un dur labeur que le repiquage. Le plus souvent ce sont les femmes et les jeunes garçons qui se livrent à ce travail. De sept heures du matin à six heures du soir, l'échine courbée et allant à reculons, ils enfonce dans la boue de la rizière les plants que les hommes apportent de la pépinière en gros paquets et détaillent. Le repiquage prend fin dans deux ou trois jours, s'il s'agit d'un terrain de 3 à 4 hectares. Les paysans louent, à cet effet, les bras de trente à cinquante femmes. Le repiquage comporte de nombreux avantages, notamment une énorme économie de semence et il permet de donner aux plants de riz pendant la première partie de leur existence, une terre abondamment fumée. Il permet, en outre, « d'attendre, sans perdre de temps, que les rizières soient en condition hydraulique convenable pour recevoir les plants du riz ». C'est là un remarquable exemple de la perfection qu'a atteinte la technique agricole de l'Inde et de l'Extrême-Orient. M. GOUROU a comparé la pépinière à la plus belle pelouse d'Angleterre, mais à côté, combien terne est le vert des plants repiqués ! En effet, les jeunes chaumes deviennent presque jaunes et semblent fanés jusqu'à ce que les plants transplantés prennent racine. D'ailleurs, le tableau de M. GOUROU reprend son coloris dans dix à douze jours et le vert devient de plus en plus foncé.

Avec le repiquage qui a nécessité le concours d'une cinquantaine d'ouvriers et avec la fumure des rizières pour laquelle le cultivateur a loué autant de main-d'œuvre, les gros travaux sont finis ; il suffit maintenant au paysan de veiller constamment sur l'humidité du sol. L'eau est, en effet, une richesse des plus précieuses. Elle donne lieu à de

multiples conflits entre voisins. Le propriétaire d'une rizière basse peut l'irriguer à peu de frais par une brèche pratiquée dans la diguette qui entoure une rizière plus haute. De tels vols d'eau sont assez fréquents et leurs auteurs sont difficiles à découvrir. De tels incidents provoquent des disputes, d'interminables criailleries et des vengeances. (10). Les Tribunaux de Pondichéry connaissent de ces affaires de coups et blessures échangés par les paysans dans leur soif de vengeance ou leur colère.

Si l'eau est une source de conflits entre paysans par sa pénurie, elle ne leur est pas moins une source de soucis continus pendant les mois d'octobre, novembre et décembre. C'est l'époque de la mousson Nord-Est qui déverse sur la côte de Coromandel plus de 60 % du total annuel des précipitations. Les agriculteurs ont à craindre que les eaux de crues, de canaux et étangs n'envahissent leurs rizières et n'arrachent les plants de riz. Ils sont là sous la pluie et la bourrasque avec leurs bêches, prêts à intervenir pour combler les diguettes percées.

Quand, après floraison, le riz atteint l'état de maturité voulue à la mi-décembre, les agriculteurs prennent soin de mettre la rizière à sec ; les chaumes ploient sous le poids des épis, jaunes d'or, et se penchent vers le sol. Le moindre contact avec l'eau risque de provoquer la germination du grain ; c'est ce qui malheureusement arrive parfois quand le paysan retarde trop la moisson et qu'une pluie tardive trempe l'épi.

Les rizières, ces mers ondulantes de verdure dense, il y a quelques mois, ne sont plus, hélas ! à la fin de décembre, que d'immenses étendues de chaumes jaunâtres. Les passe-

(10) GOUROU : *La terre et l'homme en Extrême-Orient*.

reaux de tous genres, cailles et moineaux, y font leurs nids. Les serpents d'eau quittent le sol trop sec pour les étangs. Les paysans entreprennent la moisson, la deuxième quinzaine de janvier et la récolte est partout achevée avant la fin janvier. Des fêtes vont, en effet, retenir au foyer tous les membres de la famille pour goûter la joie du « pongal ». Ces fêtes sont d'autant plus heureusement vécues que le patron rapace, gratifie son payre et sa famille de quelque argent et d'une pièce, de tissu de coton. Ces jours-là, remerciant la Providence d'avoir institué le « pongal », les ouvriers et les pareyers oublient quelque peu leur sort misérable et trouvent leur joie dans le bonheur de leur patron.

Après la moisson qui se fait entièrement à la faucille, on procède au battage. Comme dans l'antique Egypte, les épis sont amoncelés en tas et ce sont les bœufs et les buffles qui les écrasent.

Après la récolte du Samba, les paysans pensent déjà à la culture du « Kahr » ou du « Sornaveri ». A peine les terres se reposent-elles quinze jours, que de nouveau le labour déchire leurs entrailles. On n'apporte pourtant point les mêmes soins au Kahr qu'au Samba ; le sol est moins généreusement fumé et, surtout, on ne cherche pas à l'engraisser d'engrais chimiques ou d'engrais verts. Quelques centaines de kilos de tourteaux d'arachide suffisent à faire venir le Kahr. Si le repiquage est universellement adopté et est de rigueur pour le Samba, rares sont les paysans qui se dépensent à établir une pépinière et à consentir aux frais des travaux de repiquage. En général, les cultivateurs peu aisés confient les semences à la terre directement et les semailles commencent à la première quinzaine du mois de février. La question de l'irrigation est plus épineuse pour la récolte du Kahr que pour celle du Samba. En effet, la saison d'été est

là qui avance à grands pas et l'eau devient de plus en plus rare dans les étangs et les rivières. Le temps d'utilisation des eaux du canal est fixé par les coutumes et le surveillant d'irrigation. Chaque paysan est autorisé à tenir ses vannes ouvertes pendant une durée plus ou moins longue selon la superficie de son terrain.

Le propriétaire d'une rizière basse cherche à l'irriguer par une brèche qu'il pratique dans la diguette qui entoure les terres voisines plus hautes. C'est l'époque où le paysan passe ses nuits à veiller sur ses diguettes. C'est aussi la saison où le cultivateur soucieux, jette vers le ciel ses regards interrogateurs qui implorent quelques gouttes de pluie. Le Kahr mûrissant dans trois mois, à partir du 15 avril, les travaux de moisson commencent.

Le cycle de l'année culturale s'achève par la récolte du Kahr dont le produit est vendu au marché par le paysan, une fois après que ce dernier ait livré, s'il est métayer, la quote-part de la récolte au bailleur du terrain.

§ 2 IMPORTANCE DU RIZ.

Le riz occupe dans la vie des hindous une place de premier plan. Les paysans, tout au moins dans le territoire de Pondichéry, n'ont recours aux succédanés du riz tels le Kambou, le Keverou, que fort rarement et dans les circonstances de pénurie exceptionnelles. En effet, le prolétariat comme la classe aisée consomme du riz tous les jours de l'année à tel point que, quand le glas funèbre annonce au village la mort d'une personne, l'hindou ne peut s'empêcher de s'exclamer : « Voilà quelqu'un qui a oublié pour jamais son riz. » En effet, dès l'âge le plus tendre, à sa première

année déjà, la mère habitue au régime du riz son enfant. Dans notre territoire, comme dans tout le Sud de l'Inde, la préparation du riz est uniformément la même, sauf dans de rares occasions de fête ou de mariage. Il est cuit à l'étouffée dans de l'eau préalablement portée à l'ébullition et décanté, il est mangé assaisonné de sauce au goût relevé par des épices et accompagné de plats de viande, de légumes ou de poisson. Le riz au Pilaff honore le festin du mariage ; le riz au lait et sucré préside aux fastes des cérémonies religieuses. Si le riz est cuit à l'eau, il est pourtant deux modes de technique culinaire pour la cuisson. Les uns et ceux-ci forment la grande majorité et, notamment, dans le milieu hindou-catholique, font cuire le riz à l'eau bouillante et déversent l'eau après cuisson. C'est cette eau appelée « candjittani » qui sert à nourrir le bétail. Certes, il y a là une grande déperdition des matières nutritives dont profitent les bêtes. Les autres, en général, les brahmanes dosent la quantité d'eau juste nécessaire à la cuisson de leur riz, pour qu'il n'y ait point de liquide à déverser après cuisson.

Certains font étuver leur riz avant qu'il soit décortiqué et ceux-ci forment la grande majorité de la population. D'autres consomment le riz sans l'avoir fait étuver. En tout cas le beriberi qui est, d'après M. SORRE, essentiellement sinon uniquement une maladie de mangeurs de riz (11) est très rare dans le Sud de l'Inde. Sa rareté est, sans nul doute, due comme dit le Docteur LABERNADIE, à ce que le riz est étuvé avant la décortication. « La vapeur d'eau peut détruire le germe, s'il en est un spécifique, plus sûrement elle favorise le passage de la vitamine B hydrosoluble de la cuticule dans la masse du grain. »

(11) Max SORRE, *les Fondements biologiques de la géographie humaine*, p. 283.

L'hindou se nourrit matin et soir de riz ; il ne s'en prive pour se mettre au régime du pain, que sur ordre du médecin, dans les accès de fièvre ou d'autres cas de maladie. Le prolétariat ignore le petit déjeuner au café. Il fait un repas du reste de riz de la veille, trempé dans l'eau fraîche connu dans la région sous le nom de « pajayasor ». Les classes aisées estiment volontiers le café au lait, accompagné de galettes fabriquées avec de la farine de riz, des œufs et du sucre. C'est l'appam, le Pouttou, le Tosé, etc., etc...

La riziculture est l'occupation essentielle des paysans de Pondichéry comme ceux de l'Extrême-Orient. Les rizières couvrent dans notre région 8.000 hectares (12) ; contrairement à l'estimation de M. GUY, Pondichéry vient, pour la riziculture, immédiatement après Karikal et produit presque 112.000 quintaux de riz. Les chiffres suivants mettent assez en évidence la place qu'occupe Pondichéry dans l'économie de la riziculture de l'Inde française :

1930-31, 19.000 ha..... 264.000 quintaux

1931-32, 19.000 ha..... 266.000 quintaux (13)

Le paysan donne au riz l'essentiel de ses préoccupations et les autres cultures n'occupent que les terres inaptes à la culture du riz. La riziculture acharnée et intensive ne parvient point cependant à suffire aux besoins de la population. Si le riz est l'aliment de base, la paille a une importance capitale dans l'économie paysanne. Elle sert à nourrir les bestiaux, elle leur sert de litière ; mélangée avec de la bouse de vache, elle sert de combustible ; elle couvre les pandals et les toitures des maisons pauvres. L'importance du riz est

(12) A. DE LA FAR, art. *L'Empire in France*, *Revue de l'Etat nouveau*, n° 16, déc. 1943.

(13) *Annuaire statistique de la S. D. N.*, 1931-32.

donc trop grande et on n'a jamais insisté assez sur son rôle primordial dans la vie paysanne.

§ 3. LES CULTURES SECONDAIRES.

Le paysan attache, nous venons de le voir, une importance capitale à la riziculture. D'autres cultures méritent bien la qualification de cultures secondaires, soit par l'importance médiocre des quantités produites, soit par l'intérêt que le paysan leur accorde. Pour lui, ce qui compte avant tout, c'est, en effet, le riz dont il se nourrit depuis sa tendre enfance jusqu'à sa mort.

Succédanés du riz. — Après le riz viennent le kambou (*Pennisetum typhoïdeum*), le Cholam (*Sorghum vulgare*), céréales assez répandues dans notre territoire dont les grains servent à l'alimentation des plus pauvres et des oiseaux de basse-cour. Cultivées dans les terrains secs, impropres à la culture du riz, elles bénéficient fort rarement du régime des eaux de rivières; le paysan irrigue ces terrains au moyen de picottes ou de puits artésiens.

Bien que sur les marchés de Pondichéry la pomme de terre ne soit pas rare, elle n'est presque pas cultivée dans notre région. Elle est un produit importé du territoire de l'Inde anglaise. D'ailleurs sa consommation est maigre. En dehors de certains préjugés qui l'accusent d'être à l'origine de l'hydropisie, la pomme de terre coûte un prix relativement cher.

Le manioc (*Manihot apii*), le *Vallikejangou* (*Batatas pentaphylla*) cultivés à Tengatittou et Ariancoupom ne rentrent pas dans l'alimentation. Cependant les gens misérables et les ouvriers qui n'ont pas un foyer parviennent

facilement à tromper leur faim avec un morceau de manioc cuit à l'eau. Les enfants des classes aisées le trouvent à leur goût entre les repas. La plus grande partie de la récolte est expédiée à destination de Penang et de Singapour.

Les légumes. — C'est bien le 18 ady (2 août) que les légumes indigènes sont semés, tels les haricots, la courge, la courgette, l'aubergine, le concombre serpent (*Cucumis flexuosus*), le *Giraumon* (*Cucurbita maxima*), le *Gombo* (*Hibiscus esculentus*), etc. Il est difficile, comme on le devine, de pouvoir dresser la liste des mille variétés de légumes indigènes. Il est excessivement rare qu'une famille de paysans n'ait pas son coin de haricots, de courges et de tomates. Dans les rues des Aldées et villages, devant chaque maison se voient des moranguiers, dont le fruit « *Morangakāi* » appelé *drum stick* en anglais et les feuilles sont d'un usage presque journalier dans l'alimentation indigène. Le Moranguier (*Moringa pterigosperna*) dont la culture est excessivement facile constitue la richesse de la cuisine hindoue, à tel point qu'un slogan n'hésite pas à dire qu'une femme hindoue peut facilement supporter le veuvage si elle a à sa disposition une vache laitière et un moranguier.

L'oignon, abondamment cultivé à Ariancoupom, est expédié à destination de Singapour et des Etats Malais fédérés.

Dans les halles de Pondichéry, provenant de Bangalore, d'Ootacamund et des monts Nilgheri, se vendent d'autre part des légumes européens. Ils sont certes plus chers que les légumes indigènes à cause des frais de transports.

Fruits. — Il est tout aussi difficile de pouvoir dresser

une liste complète des milliers de variétés de fruits du pays. Nous n'en signalerons que quelques-uns. Le cocotier donne généreusement ses fruits au paysan. Le jus de coco tendre est une boisson exquise fort recherchée en été et sa pulpe, substance molle, fondante et grasse, n'est pas moins appréciée. Le coco mûr donne sa noix dont le lait remplace facilement le lait de vache et est essentiellement utile à apprêter des aliments. Rares sont les maisons qui n'aient pas dans leur cour un ou deux cocotiers et qui n'en tirent une récolte satisfaisante tous les trimestres. La noix de coco, d'autre part, est un fruit propre à gagner la sympathie des dieux hindous dont les autels, à certains jours de la semaine, en sont comblés. A côté des cocotiers dispersés à l'intérieur du village, la grande culture est pratiquée dans certaines localités.

Avec ses espèces les plus variées, avec ses fruits aux formes et au goût les plus divers, le bananier (*Musa sapientum*) « *quo Sapientiores Indorum vivunt* » (Pline), vient après le cocotier faciliter l'alimentation des indigènes. De culture sans grande difficulté, recherchant l'humidité, il étale ses feuilles longues et larges dans les cours de presque toutes les maisons, aussi bien en ville que dans les campagnes. Les eaux grasses de la vaisselle le nourrissent et favorisent sa multiplication. Le bananier comble le paysan de ses fruits si riches en valeurs nutritives. Il donne son régime et meurt le dixième mois. D'autres plantes se développent à la racine de la plante mère et l'espèce se perpétue ainsi. La fleur est aussi recherchée dans la cuisine que la banane verte. Les brahmanes, par tradition, font un usage quotidien des feuilles de bananiers qui leur remplacent nos plats et assiettes. Les hôteliers, par esprit d'économie du travail,

servent le repas à leurs clients dans ces feuilles. Il est en effet assez commode de les jeter à la rue ou dans la fosse à fumier, après usage. A côté de ces bananiers à l'intérieur des maisons, de nombreuses localités pratiquent la grande culture. Il est utile de signaler en passant que cette culture est coûteuse car le bananier recherchant l'humidité, il nécessite des moyens d'irrigation onéreux.

Le manguiér (*Mangifera indica*) avec ses multiples variétés, est un arbre très commun dans la région. Les fruits verts servent à la fabrication de l'achar tandis que les fruits mûrs, à la chair succulente, agrémentent royalement le dessert.

Les ananas ne sont pas dans notre région une grande culture; ils poussent sur les mamelons de l'intérieur et parfois renforcent les haies des jardins. Le goyavier commun dans notre région donne un fruit très recherché pour la confiture. Signalons enfin le melon, le grenadier, le citronnier, l'oranger aux espèces si variées, le dattier, le papayer, etc.

La culture des fruits européens tels la pomme, la cerise, la poire, l'abricot, la pêche, fait totalement défaut à Pondichéry. Dans la ville anglaise voisine Madras, tous ces fruits, importés des régions tempérées de l'Inde (Ootacamund, Bangalore, Nilgheri hills), ou de l'Amérique, garnissent abondamment les rayons du marché fruitier. Pondichéry même importe quelques centaines de kilos de pommes et de poires. Et leur prix est cher par rapport au coût général de la vie. Il n'est pas en effet donné au paysan hindou de s'acheter des pommes à 8 francs le kilo, alors que son gain journalier dépasse rarement 5 francs.

La culture de la canne à sucre occupe quelques terres fertiles. Une partie des cannes produites est consommée

fraîche par les habitants. C'est une friandise que les hindous mâchent avec plaisir. La plus grande partie des cannes sert à fabriquer du sucre appelé « nallavellam » de couleur roussâtre, débité en pains de 2 ou 4 kilos dont le prix est peu élevé (3 à 4 francs le took). Il faut signaler également ici la fabrication d'une autre variété de sucre appelée « Panavellam » avec le jus de palme et débité en pain dont l'usage est exclusivement réservé à sucrer le café et dont le prix est plus bas que celui de nallavellam (3 francs le took) [14]. « Il serait même préférable au sucre brut tiré de la canne à sucre. Dans tous les cas, il donne un arôme particulier au café qu'on a fait bouillir avec. Dans les familles on n'est pas loin de croire que ce jagre est un antidote du café et que c'est grâce à lui que le café dont la consommation s'étend malheureusement de plus en plus dans nos régions ne présente aucun des caractères toxiques que provoque son abus. » (15).

Pondichéry reçoit en grande quantité, de Nellicoupom (à proximité de Cuddalore) et de Java, du sucre de canne raffiné et ignore presque le sucre de betterave.

Il y a encore une dizaine d'années, les enfants de notre territoire mangeaient des sucreries importées d'Angleterre ou de France et qui coûtaient un prix fort cher. Actuellement, à côté des dragées de Nellicoupom qui envahissent le marché de Pondichéry, notre colonie elle-même se livre à la fabrication de sucreries. Sans doute, elles sont d'un goût moins fin que les bonbons anglais, mais d'un prix dix fois moins cher; elles font le bonheur des enfants des classes pauvres.

(14) Le took vaut 3 3/4 livre.

(15) PARAMANANDA MARIADASSOU, op. cit., p. 191

Cultures des plantes oléagineuses. — La graisse de porc est totalement écartée de la cuisine, comme d'ailleurs la graisse de veau ou de bœuf. L'un est un animal trop vil, l'autre un animal sacré : différence essentielle entre la cuisine hindoue et la cuisine de l'Extrême-Orient où la graisse de porc fournit la majeure partie des matières grasses absorbées. Par contre, l'hindou aisé et notamment le brahmane consomme beaucoup de beurre sous forme de mantèque (beurre fondu). La graisse végétale dont l'usage est généralement répandu provient du sésame (*Sesamum indicum*), cultivé en parcelles très dispersées dans tout le territoire de Pondichéry. La production ne saurait suffire que très difficilement aux besoins de la population si on n'en importait de l'Inde anglaise une bonne partie et si certains ne faisaient usage de l'huile de coco ou d'arachide. Il est vrai que seuls les gens peu aisés ont recours à ces dernières huiles mais n'oublions pas que nous sommes dans l'Inde où la majorité groupe le prolétariat dont les conditions de la vie tranchent nettement avec celles de la minorité bourgeoise et capitaliste. Pour la population entière de l'Inde française que le recensement de 1930 a fixée à 270.000 habitants, la production totale du sésame a été de 3.000 quintaux. Les années 1932 et 1933, la production a été respectivement de 4.000 et 2.000 quintaux. Pour une population de 299.000 habitants en 1936, elle n'était plus que de 3.000 quintaux. La ration annuelle du sésame n'aurait été donc que de 1 kilo par tête, si on n'en avait importé quelques milliers de quintaux du territoire anglais. L'huile de sésame sert également aux soins corporels. Tout hindou moyen tient à prendre au moins une fois par semaine son bain à l'huile. Il s'oint le corps d'un huitième de litre d'huile environ avant de se baigner.

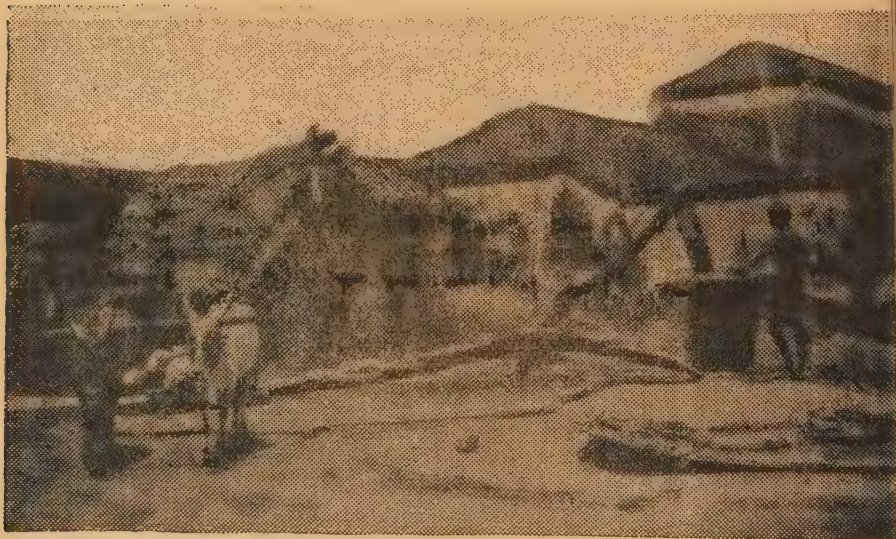
Nous avons vu qu'à défaut de l'huile de sésame, le prolétariat a recours à l'huile de coco pour ses besoins culinaires. La noix de coco parvenue à une maturité très poussée, séchée au soleil et pressée, donne une huile très légère mais peu appréciée de la classe aisée. L'arachide (*Arachis hypogæa*), dont la culture est plus généralisée à Pondichéry que celle du sésame, nécessite une terre sablonneuse. On peut distinguer dans notre région la récolte du mois de juillet et celle du mois de janvier (Adikotté et Taikotté). Si elle se cultive un peu partout, la grande culture est faite à Moutrapaléom et dans les terres rouges de Kattoumedou. Une grande partie de la production est consommée sous forme de graines vertes ou grillées. Chaque maison en conserve un stock pour la saison des pluies pendant laquelle, tout autour de la flambée, chacun grignote une poignée de grains grillés. Une petite partie est dirigée sur les huileries et son huile est utilisée surtout par les frituriers peu scrupuleux. Une troisième partie, la plus importante, est exploitée en Europe. Les statistiques des dernières années nous montrent que la production de l'arachide de l'Inde française a diminué dans une proportion sensible :

1923 : 139.000 quintaux	1932 : 44.000 quintaux
1924 : 127.000 —	1933 : 12.000 —
1925-28 : 126.000 —	1934 : 35.000 —
1929 : 125.000 —	1935 : 50.000 —
1930 : 17.000 —	1936 : 52.000 — (16)
1931 : 17.000 —	

Les huileries mécaniques sont rares, même à Pondichéry. Le sésame, la noix de coco et l'arachide sont pres-

(16) *Annales statistiques de la S. D. N.*

surés de nos jours encore dans des moulins à caractère archaïque. Les arachides sont mises dans une cuve et pressées grâce au pilon qui s'articule sur un tronc de tamarinier que font mouvoir les bœufs. D'où une grande perte d'huile. Le résidu des grains qui forment le tourteau est utilisé comme nourriture des bestiaux ou comme engrais. La technique moderne pourrait cependant apporter une aide utile aux paysans en mettant à leur disposition des procédés commodes pour tirer leur huile de leur sésame ou de leur arachide. S'il y a quelques petites décor-
tiquereries de riz, dans les villages, les huileries mécaniques n'ont presque pas vu jour encore.



Cliché. — Agence générale des colonies emprunté à H. BOUCAU : *France et colonies françai.*

Le presseur pour extraire de l'huile de sésame ou d'arachide.

Culture de plantes d'agrément, du bétel et d'agati. —

Certains villages se sont spécialisés dans la production des fleurs et la culture des pépinières pour plantes d'agrément. Moutalpeth s'est fait une spécialité de la culture de *mari-cojoundou* (17) et des rosiers dont les fleurs font la passion des jeunes hindoues avec les jasmins des villages environnants. Jasmins de l'Inde, ils n'embaument pas que la chevelure des femmes; ils enivrent l'autel des dieux de leur parfum suave.

Le bétel est une plante grimpante qui fait, à Orleampeth, Moutalpeth, Villenour, l'objet de la grande culture. Il se cultive dans un terrain abondamment fumé et largement arrosé, nécessitant une technique agricole particulière où excellent les Musulmans. Le bétel n'est pas une plante domestique à Pondichéry comme dans l'Extrême-Orient. Il tient, peut-on dire, une des premières places dans la vie hindoue. Rares sont ceux qui ne chiquent pas du bétel. Son usage est aussi répandu dans la haute société bourgeoise que dans les classes humbles des ouvriers et des pareyers. Aux invités de la maison, c'est le bétel qu'on offre en premier lieu; au mariage, c'est du bétel qu'on honore la visite des amis et connaissances. Au travail, c'est le bétel qui fait oublier la fatigue ou détourne l'esprit d'une trop grande application. Le bétel est enfin aux hindous ce qu'est le chewing-gum aux Américains. Le bétel, nous croyons pouvoir l'affirmer, facilite la digestion en tant que masticatoire, protège la denture contre la carie et possède la vertu érotique. La feuille du bétel mastiquée avec un morceau de la noix d'arech et un peu de chaux donne un mélange rouge vif qui remplace facilement le

(17) MARICOJOUNDOU est une herbe très odoriférante.

rouge aux lèvres des femmes européennes. Ce que dit si justement M. GOUROU à propos du paysan tonkinois peut s'appliquer sans difficulté au paysan hindou : « Le paysan y prend un grand plaisir et y trouve même une sorte d'ivresse. On voit de vieilles femmes édentées qui ne peuvent plus mâcher leur chique la pétrir dans un petit mortier de cuivre fixé à un cordon. » A Pondichéry, le paysan est plus difficile : il ajoute à sa chique un morceau de feuille de tabac préparé et les jeunes filles des familles n'oublient pas de parfumer leur bétel avec quelques grains de Cardamome (*Elettaria cardamum*).

Nous devons également signaler la culture en grand d'une légumineuse papillonacée qu'on appelle *Agati Grandiflora*. C'est un arbrisseau qui atteint 5 à 6 mètres de hauteur. Tuteur des lianes de bétel, il est cultivé avec le bétel dans le même terrain. Les feuilles d'Agati font la nourriture de luxe des vaches et bœufs. Antidote avéré de la nicotine, elles sont également comestibles.

C) LES ANIMAUX DE FERME

Le paysan de Pondichéry élève des volailles. Il n'est pas de maison pauvre ou aisée qui n'ait pas sa couvée de poussins. Ces volailles se nourrissent toutes seules en picorant quelques grains de riz perdus ou des vers de terre. Seules les maisons de brahmanes ou de végétariens en manquent. Les œufs, six caches ou 35 centimes environ pièce, ne sont pourtant guère à la portée de toutes les bourses. Il est des malheureux qui ont sans doute goûté un plat d'œufs à peine dix fois dans leur vie. Les paysans qui élèvent des poules s'interdisent totalement de consom-

mer les produits de la basse-cour et vendent les œufs comme les poulets aux plus riches afin d'en tirer quelque argent qui les aiderait à vaincre leur misère. Comme il y a plus d'offre que de demande, il se forme un marché des plus dérisoires où les bourgeois font une surenchère sur l'indigence des pauvres. Un poulet est facilement acheté 3 à 5 francs. Seulement cette facilité n'est pas donnée à tous les habitants.

Dans certaines localités, telles la région de Villenour, d'Orleampeth, de Nellitope, on peut voir les paysans élever avec un soin tout particulier des coqs de combat.

Il n'est pas rare de voir sur les nappes d'eau des villages des canetons prendre leurs ébats. Dans les régions des rizicultures s'observe l'élevage massif des canards, véritables troupeaux de 1500 à 2000 têtes, gardés par un homme et qui chaque nuit sont rangés dans de petits enclos provisoires. Les rizières, après la moisson et avant le repiquage du riz, sont leurs terrains de pâture. Ils se nourrissent de crapauds, de serpents d'eau ou de vermine de terre. Le canard coûte 6 à 7 francs et ce prix dépasse les moyens des ouvriers dont, comme nous le savons, le gain journalier ne s'élève guère à plus de 4 à 5 francs. Une fois de plus ce sont les classes aisées qui en profitent et fixent le prix. Depuis un certain temps, à Pondichéry et dans ses environs se vendent des canetons provenant de la couvée artificielle et dont le prix est relativement bas (5 francs la paire). L'Inde anglaise nous les expédie et notre prolétariat y trouve son bonheur.

A Moutalpeth, à Nellitope, à Oulgaret, à Villenour, quelques élevages d'oies et de dindons. Si la chair du dindon est très estimée et recherchée pour les fêtes de famille, l'oie en fait est très peu consommée. Signalons en

terminant les perdrix et les cailles qui abondent sur le marché à certains époques de l'année. Ces gallinacés pris au filet, vivants, enfermés dans de grandes cages en osier, sont vendus par les Koravars qui font métier d'oiseleurs et qui viennent de loin, les cages sur la tête. Les cailles sont vendues 0 fr. 30 à 0 fr. 50 pièce et la perdrix 2 francs. Les Koravars, tribu errante, ressemblant quelque peu aux gitanes de France, vivent de chasse et d'expédients. Ils se font forts notamment de prédire l'avenir et de lire les lignes de la main. Rarissimes sont ceux qui parmi eux possèdent la véritable chiromancie. Ils ont surtout la coutume originale de baptiser leurs enfants du nom des localités où les mères ont accouché, dans leurs pérégrinations perpétuelles. Avant d'aller livrer à la clientèle des halles de Pondichéry leurs perdrix et leurs cailles, ils en vendent déjà une bonne partie dans les aldées et villages de leur passage. Les gens aisés font provision de ces gallinacés, les mettent dans une volière et les consomment au fur et à mesure de leurs besoins. Des paysans et surtout des topas qui meurent d'oisiveté élèvent avec amour des perdreaux et des cailles de combat.

Presque toutes les maisons, à Pondichéry et dans les villages, possèdent un chien dont il est difficile de déterminer la race. De race indigène, vulgaire même, les chiens ne gardent pas moins sévèrement la maison et leur hostilité oblige quiconque y pénètre de prendre quelques précautions. Grande différence entre le Tonkin et l'Inde : les chiens deviennent très vieux et nul n'en mange la viande. Et, contrairement à l'Europe, nul n'élève le chien pour en devenir l'esclave ; le chien sert à garder la maison. Elevé sévèrement, attaché à un anneau, il reçoit son bol de soupe à des heures fixes et n'occupe guère la place de son maître

dans le sofa. L'ecchinococcose est ainsi évitée dans notre région. La chasse ouverte à Pondichéry toute l'année et qui occupe l'activité des paysans, notamment pendant la saison des pluies, ne nécessite point l'élevage des chiens de chasse, car on chasse des oiseaux migrateurs, tels les échassiers, et nul ne se soucie des lapins.

Chaque maison élève également un chat mais il est plus aisé de le découvrir sur les toits ou sur le faite des murs qu'à l'intérieur de la maison.

Nul paysan à Pondichéry ne tient dans sa ferme un porc. La viande de cochon est consommée seule par une catégorie d'habitants. A part les Musulmans qui en ont une horreur sacrée et les brahmanes qui fuient toute chair animale, et les brahmaniques et les hindous catholiques qui n'y daignent point jeter leur regard, seuls les Européens et les pareyers en consomment. Il faut mentionner toutefois que les hindous catholiques qui ont eu la bonne ou mauvaise fortune d'habiter quelques temps l'Indochine et de s'accoutumer à la viande de porc, continuent à en faire usage, de retour au pays. Les cochons élevés dans notre territoire sont petits de taille, 50 à 60 centimètres, à peau noire, au groin court, de fécondité très riche. Ils ne sont pas entourés des mêmes soins que leurs frères européens. Elevés par la caste des « Pannikoravars », ils errent dans les prés et les champs des villages, à la recherche de leur maigre pitance qu'ils trouvent dans les ordures, les feuilles mortes et l'engrais humain. « Ils sont noirs, efflanqués et l'on ne saurait les regarder qu'avec dégoût. Ils se nourrissent des excréments; leur chair en garde une odeur abominable. » (18).

(18) CELARIÉ : *Revue des Deux-Mondes*, 1937-4, pp. 831-832.

Par contre, en dehors des brahmanes et des végétariens, les Pondichériens mangent assez abondamment de la viande de mouton. Très appréciée, elle n'est pourtant guère à la portée de toutes les bourses. Aussi, les pareyers et les ouvriers n'en consomment-ils que dans de rares occasions, la livre coûtant à peu près le prix de la journée d'un ouvrier. En général, les Pondichériens même aisés n'en font pas usage tous les jours. La volaille, le poisson, les œufs remplacent facilement la viande. Dans les aldées et villages, l'abattage n'a lieu que trois jours par semaine, le mardi, jeudi et dimanche. La viande est débitée aux habitants sur un étal d'occasion sous un porcher ombrageant qui garantit le boucher et la clientèle du soleil. Certes, il n'est pas dans les villages un préposé de l'administration pour contrôler, comme à Pondichéry, la qualité de la viande mise en vente; mais des notables du village assistant toujours, bien que sans mandat, à l'abattage du mouton, suffisent à enlever au boucher toute velléité de commettre la moindre indécatesse.

Les bœufs et les buffles servent au charroi et aux travaux des champs et n'entrent qu'exceptionnellement dans l'alimentation. Est débitée, sur le marché, seule la viande des bœufs atteints de vieillesse ou d'infirmité. La clientèle assurée comprend les Européens et les pareyers. Les premiers continuent à s'en nourrir sans doute pour ne pas en perdre le goût; pour les seconds seule cette viande est en rapport avec leur bourse maigre (le kilo de viande coûtant environ 1 fr. 50).

Autrement les bœufs et les buffles, plus heureux que leurs frères de l'Europe, ont la bonne fortune de vivre de longues années et de mourir d'une mort naturelle. Les buffles servent notamment au labourage et plus rarement

au charroi. Les bœufs de taille diverse, sans toutefois atteindre celle des bœufs de l'Europe, traînent des charrettes à roues lourdes et sont attelés aux voitures légères. Il en est un genre de bœufs trotteurs atteignant 1 m. 10 à 1 m. 20 de haut qui, attelés aux tilburys, cabriolets légers (*reckla vandy*) l'emportent en rapidité sur les chevaux de course. Les bœufs sont nourris de paille, du son de riz et d'un peu d'eau de riz cuit.

Les bœufs et les vaches constituent une grande richesse entre les mains des paysans et ils en prennent grand soin. A cet effet, ils louent le service d'un jeune bouvier dont les fonctions consistent à mener les bêtes au pâturage et à les y laisser paître de longues heures sous sa garde. Les prix des bovins sont relativement bas. Un bœuf robuste coûte un prix moyen de 75 à 150 roupies (750 à 1.500 fr.) et une vache laitière est payée ordinairement 500 à 1.000 fr. Les paysans vont chercher leurs bêtes dans les foires de Maïlam (65 km. de Pondichéry) et de Tirouvannamalai. Rares sont les paysans qui ne possèdent pas dans leur étable une vache dont le lait nourrit toute la famille. Les vaches de robe rousse, peuvent difficilement être comparées avec leurs sœurs de l'Europe. De taille petite, elles fournissent rarement 4 litres de lait par jour. Il faut également déplorer la mort lente qui frappe souvent les veaux. Le paysan épuisant totalement le pis de la vache de son contenu, le veau n'y trouve guère sa ration quotidienne. Comme, d'autre part, les vaches ne se laissent point traire en l'absence de leurs veaux, il est d'usage de les abuser et de surprendre leur religion avec le veau empaillé. Comme le remarque Mlle LABERNADIE, « la vache se laisse traire bénévolement, tant elle est occupée à lécher avec un amour plus violent que perspicace un veau empaillé avec

lequel son maître l'abuse ». Le lait est un aliment rare et précieux à Pondichéry et est consommé aussi bien par les adultes que par les plus jeunes. Il paraîtrait barbare aux yeux d'un Pondichérien d'avaler une tasse de café sans y ajouter du lait à proportions égales. C'est avec le lait de vache qu'est fabriqué le « tahir », lait caillé, dont la saveur aigrette est si appréciée en été. Les brahmanes, végétariens, se nourrissent abondamment de laitage pour compenser la viande. Aussi le prix du lait est-il assez élevé : 2 francs le litre ; ce qui n'est pas pour faciliter la tâche des mères pauvres pour alimenter leurs nourrissons. Heureusement que ces mères humbles ne sont pas avares de leur sang et de leur santé !

Le cheval est uniquement un animal de luxe. De taille également plus petite et moins robuste que son frère de l'Europe, il sert à traîner les cabriolets et les voitures légères. Quelques rares paysans détiennent un cheval dans leur écurie. Impropre aux travaux de la riziculture et difficile à nourrir, il cède la place au bœuf. Dans la ville de Pondichéry, on peut cependant compter un effectif de cinq cent chevaux environ dont le plus grand nombre, attelé aux voitures, assure le trajet Pondichéry-Cuddalore, en concurrence avec les autobus. Très mal nourries et fort mal soignées, ces bêtes arrachent parfois la pitié des voyageurs.

D) LA PÊCHE ET SES PRODUITS

Il n'est guère de journées où les marchés ne soient pas couverts de poissons. Il n'est point non plus de familles, les brahmanes et les végétariens mis à part, qui n'aient pas du poisson pour le menu du soir. C'est dire combien

l'activité des « Macouvas », gens de mer, est grande à Pondichéry. Pêcheurs d'audace et de grand courage, ils ne craignent ni la tempête ni la profondeur des eaux. Formant une caste, ils habitent, à quelques mètres du rivage, des cabanes dont l'intérieur humble, encombré des engins de pêche, évoque le souvenir de ces pêcheurs de V. Hugo. C'est une population nettement spécialisée, et héréditairement pourvue de qualités marines. L'on sait combien la côte est dangereuse; néanmoins, avec des barques rudimentaires, ils affrontent matin et soir les vagues du large et vont bien loin chercher la cargaison de poissons. Des aldées et villages environnants, viennent à Pondichéry des marchandes détaillantes chercher leurs paniers de poissons pour satisfaire la clientèle campagnarde. Le prix du poisson n'excède pas sensiblement, sauf les jours de crise, les ressources des paysans et ouvriers. La pêche maritime apporte donc à l'alimentation de notre territoire une forte contribution; activité excessivement développée par les Macouvas, elle est d'ailleurs leur unique source de moyens de subsistance.

Comme l'équipement, la technique est pauvre. Montés sur des barques rudimentaires, les Macouvas pêchent au filet ou à l'épervier.

Les poissons de mer les plus recherchés sont la Pample blanche et la Pample noire (*Vavvamyne*), la Sole (*Naccoumyne*). Une sorte de thon de notre plage (*Kelhitroumyne*) est un poisson si gras qu'il est dédaigné des familles aisées. Les sardines (*Moudalkandai*) sont à la portée des bourses les plus pauvres.

Dans les embouchures des rivières sont pêchés notamment l'Alose (*Oullamyne*, le poisson Madame (*Sciana* — *Kijangamyne* en tamoul), le Madavémyne, etc.

Les langoustes et les crabes entrent dans la casserole des riches et des pauvres.

Si la pêche maritime est riche, la pêche en eau douce est assez réduite. Pondichéry recherche moins les poissons d'eau douce que les poissons de mer. Il n'en est point de même de la population habitant loin de la région côtière. Les habitants de Counichampeth, de Souttoukeny, de Madoucoré, de Careamboutour, de Bahour, etc., tirent leur pêche uniquement des cours d'eau. Si même, près de la zone littorale, la pêche en eau douce est pratiquée dans les rivières d'Ariancoupom, de Coudouvéar, de Ponnéar, l'activité de ces pêcheurs est bien moindre que celle des Macouvas.

Parmi les poissons d'eau douce de la région, on peut citer l'Opicéphale trié ou pointillé (*Varalemyne* ou *Couravaye en tamoul*), la Sphyrène baracude (*Valhemyne*), la Carpe (*Cyprinus carpis*), l'Ablette (*Kendamyne*), le Muge céphale (*Selkindey*), l'Anguille (*Velangoumyne*), etc.

Les crabes d'eau douce sont plus grands que les crabes de mer. La saison de chaleur tarit les étangs grands et petits. C'est à cette époque que la colonie vend en adjudication, aux enchères publiques la pêche des étangs. Celle de l'étang de Bahour ou d'Oussoudou est vendu 2.000 à 3.000 roupies (20.000 à 30.000 francs).

Des crabes de petites dimensions abondent dans les eaux fangeuses des rizières; négligés même des pareyers, ils servent de pâture aux chacals qui inspectent la nuit les diguettes.

Les coquillages abondants sont pourtant totalement négligés dans notre territoire. « Huitres, moules, palourdes et bigorneaux, quoique aliments riches en albuminoïdes, ne sont heureusement pas usités dans nos parages, car leur digestibilité est si faible qu'elle ne tarderait pas à

dégénérer en diarrhée cholériforme, toujours si grave dans les pays chauds (19).

On se livre à la pêche des coquillages pour en fabriquer de la chaux qui sert à blanchir les murs des maisons. A Marakanom, à Kalapeth et à Ouppalom, près d'Ariancoupom, ces coquillages sont calcinés dans des fours spéciaux.

Signalons en terminant que les poissons secs salés (*Karouvadou*) et les crevettes sèches se vendent tous les jours dans les halles et sont d'une consommation courante dans les maisons des pauvres et des pareyers.

Quoique incomplet et modeste, ce tableau de ressources alimentaires que nous venons de tracer montre combien notre territoire est favorisé par la nature. La viande, le poisson, la volaille, les légumes et les fruits couvrent le marché.

De prix excessivement modérés par rapport à la mercuriale de l'Europe, ils sont cependant assez élevés, pour les maigres salaires du prolétariat. Les classes aisées et les Européens, fonctionnaires, avec leurs indemnités pour la « cherté de la vie » peuvent par contre se permettre quotidiennement la bonne chère. Aussi les jugements, faux autant qu'injustes, énoncés par certains esprits sur notre région, déconcertent-ils les enfants du pays! Ces écrivains seraient-ils guidés par la velléité de jeter l'opprobre sur les pays d'outre-mer. Lhande se plaignait dans son ouvrage *L'Inde sacrée* qu'il n'y trouvait même pas du poulet coriace. N'essayait-il pas de dénigrer l'alimentation de notre pays dans des termes aussi injustes que blessants? « Il faut se contenter de plantes à la forme et au goût bizarres, d'her-

(19) PARAMANANDA MARIADASSOU, op. cit., p. 177.

bes, les unes parfaitement fades, les autres brûlantes et de certaines contrefaçons tout à fait drôles de nos lentilles ou de nos épinards... J'ai eu le plaisir de constater qu'aucun de nos missionnaires ne mange son riz par plaisir mais seulement par raison. Autant vaudrait, disaient-ils, ingurgiter du papier mâché. » Est-il seulement besoin de répondre à de pareilles insinuations calomnieuses?

E) L'INDUSTRIE

Pour suivre les étapes de l'évolution industrielle, nous pouvons placer au plus haut degré la fabrique qui enveloppe à Pondichéry essentiellement l'industrie textile. Elle a porté au maximum la puissance de production avec les gros capitaux, avec l'agglomération sur un même lieu de masses ouvrières et avec l'emploi des femmes et des enfants. Par contre, au plus bas degré, on trouve à Pondichéry un grand nombre d'artisans se livrant à des métiers divers et travaillant pour le compte de leurs clients. Le travailleur est autonome, il produit avec des matières premières et des outils qui lui appartiennent. Il ne travaille que sur commande ou il ne produit que pour le petit marché de son aldée ou village. Il a quelques apprentis et parfois est associé, pour un but d'aide, avec les ouvriers du même métier. Et il arrive souvent que l'artisan ne possède pas la matière première qu'il doit transformer, mais va de maison en maison pour exécuter certains travaux.

Entre ces deux formes extrêmes de l'industrie, nettement caractérisées, on peut distinguer à Pondichéry le cas de l'industrie des indiennes appelées couramment pagnes de Chandernagor. Les artisans travaillent chez eux avec

leurs outils, produisent pour le compte d'un gros marchand qui leur fournit la matière première. Il en est de même de l'orfèvrerie en grand. L'ouvrier n'a ni matière première, ni instruments. Il est devenu le salarié fabricant qui groupe les petits orfèvres dispersés et les fait travailler chez lui sous sa surveillance.

Il faut également signaler le cas de la confection des meubles ouvragés et de la scierie où l'entrepreneur groupe dans un local les ouvriers dispersés, leur fournit les troncs d'arbres à scier, mais ceux-ci travaillent avec leurs outils.

Plus intéressante est du point de vue géographique la classification des industries, d'après l'objet de leurs activités.

§ 1. — LES INDUSTRIES ALIMENTAIRES

Des industriels ont créé des décortiqueries dans les grands villages, où des environs les paysans amènent leur riz étuvé et prêt à être décortiqué. Sans être suffisamment nombreuses, ces industries donnent toute satisfaction. En effet, avant ces machines, chaque famille consacrait au décorticage plusieurs jours. Le riz était pilonné dans de grands mortiers en pierre et l'opération nécessitait une main-d'œuvre coûteuse. Le paysan a pu et su apprécier actuellement l'avantage de la machine. Mais aurait-il à souffrir du béribéri comme semble le craindre M. GOUROU qui ne souhaite pas que les « hang sao » cèdent la place à des rizeries mécaniques. « Le riz décortiqué à la main est un aliment beaucoup plus complet que le riz décortiqué à la machine et ne provoque pas le béribéri, grave maladie de carence fort répandue parmi les populations

qui ne consomment que du riz décortiqué avec des machines à grand rendement. » (20). En tout état de cause, il semble difficile que le paysan abandonne la machine et revienne à son ancien système. D'autre part, malgré les rizeries mécaniques, les cas de bérubéri sont fort rares à Pondichéry. Sans doute y a-t-il lieu de ne pas perdre de vue la thèse du docteur LABERNADIE.

La fabrication des pâtes alimentaires est inexistante dans notre région. La cuisine hindoue ne connaît guère les nouilles et les macaronis. Rares sont les maisons qui recherchent ces produits d'importation européenne. Mais Madras nous envoie néanmoins du vermicelle qui, cuit au lait et sucré, fait les délices des enfants de la ville. S'il n'est guère d'industrie de pâtes alimentaires à Pondichéry, il faut toutefois en rapprocher l'industrie de l'« appalam », galette légère, espèce de crêpe qui, frite à la poêle, est très appréciée de la ville comme de la campagne. Si dans les territoires voisins britanniques, l'appalam est débité dans les fabriques, ici il est fabriqué à domicile et la marchande ne produit qu'au petit marché du village ou va de maison en maison pour écouler sa marchandise. Les femmes musulmanes de Villenour en font un commerce assez régulier. Elles sont aidées dans leur travail par les membres de leurs familles. Pondichéry qui en fait une consommation presque journalière importe l'appalam des territoires voisins et notamment l'appalam de Mahé jouit d'une juste célébrité.

Notre étude d'industries alimentaires serait incomplète si nous ne signalions en ville comme dans les villages, des friteries et des fabriques de friandises. A l'orée de tout vil-

(20) M. GOUROU. *Les paysans du delta tonkinois*, p. 476,

lage, des marchandes de fritures tentent les passants avec leurs marchandises (friture de poissons, de crevettes, friture de bananes, d'aubergines, etc...). Parmi les friandises de luxe, il faut signaler les « pundi », « lattou », « sileppi ».

Distillation d'alcool et cabarets. — La colonie s'est réservé le monopole du droit de débiter les spiritueux tirés de la canne à sucre et du riz ainsi que l'arrack de Colombo. Elle met en adjudication, aux enchères publiques et par lots séparés, des licences pour la vente de l'eau-de-vie, du gin, du patté (21), et d'autres licences frappent l'exploitation du kallou. Il faut nous arrêter quelque peu sur cette boisson tirée du cocotier. Sa fabrication est certainement une technique des plus curieuses et originales de l'Inde. Les « shanars » de père en fils grimpeurs d'arbre, un anneau de corde reliant l'extrémité de leurs jambes, se hissent à bout de bras jusqu'à la cime des cocotiers et tranchent les fleurs à la naissance de leur tige pour adapter à la blessure un vase, une pannelle légère. Matin et soir, ils viennent recueillir le lait coulé goutte à goutte et laissent fermenter dans une cuve le produit ainsi récolté. De couleur blanchâtre, le kallou est livré à la consommation à un prix assez bas et les ouvriers s'en saoulent régulièrement. Il est débité dans des cabarets où les ouvriers se rencontrent le soir après le travail et il faut déplorer les abus auxquels ils se livrent parfois. Oubliant les soucis de famille, ils engloutissent dans le kallou tout leur gain.

A Pondichéry, des établissements de café, comme en Europe sont fort rares. On peut citer dans le quartier blanc les cafés exploités par MM. Clairon, Vigie, Bayoud et dans la ville indigène à proximité des halles « Grand Bazar »,

(21) Le *patté* est fabriqué avec les écorces de certains arbres et le suc du fruit du palmier ou jagre.

ceux tenus par MM. Appadouré Poullé et Sinnatamby Chetty. En dehors de ces quelques établissements, il n'est guère dans tout le territoire que des cabarets et des débits de potté qui attirent uniquement une clientèle ouvrière. Les bourgeois y vont furtivement consommer à la hâte une ou deux mesures d'alcool. Ce n'est point qu'ils soient ennemis de l'alcool, mais ils tiennent à sauvegarder leur réputation et à ne point se mêler avec le prolétariat. Ils ne manquent pas, si besoin est, d'en faire chercher la quantité désirée par leurs domestiques.

§ 2. — LES INDUSTRIES TEXTILES

Pondichéry lui-même n'a presque pas de coton. Il existe bien le kapokier dont les fruits donnent un duvet blanc et soyeux, analogue au coton, mais il sert à remplir les matelas, les coussins et les oreillers. Il remplace la laine, la bourre et le crin. Les filatures de Pondichéry sont donc alimentées par le coton des environs et par les toiles blanches qu'elles reçoivent de la Métropole et qu'elles transforment en guinées (cotonnades bleues) pour être vendues dans nos colonies du Sénégal, la Réunion et Madagascar. Les trois filatures qui fonctionnent sont les suivantes: le « *Savana Mills* », le « *Pondichery cotton Mills* » et l'« *Anglo french textile Co* ».

L'Etablissement Savana, au capital de 10.000.000 fr. (100 francs l'action), occupe 2.500 ouvriers. 800 ouvriers travaillent, en outre, au dehors de l'usine. Il comporte deux presses, 22.900 broches et 750 métiers à tisser.

La Société de filature *Anglo french textile* compte 3.500 ouvriers, 2 presses, 42.944 broches et 1.000 métiers à tisser.

La Société industrielle de Modéliarpeth *Pondichery Cotton Mills* emploie 800 ouvriers et comporte 1 presse, 18.900 broches et 210 métiers à tisser.

Ces établissements foulent et tissent mécaniquement les toiles de coton dites guinées, les coutils, les percales, etc. (22).

On ne saurait trop insister sur l'importance de l'industrie textile à Pondichéry. 6.000 à 7.000 familles gagnent leur vie dans ces filatures et tissages. Elles viennent des villages les plus éloignés ; nul moyen de locomotion n'est mis à leur disposition. Si l'utilité de ces établissements est indiscutable pour occuper une partie du prolétariat et absorber le chômage, il est non moins incontestable que le travail est payé d'un prix très bas. En fait, nulle protection légale ne couvre les ouvriers contre les abus du patron. Les moindres réclamations d'augmentation de salaire sont accueillies avec réticence et des coups de fusils arrêtent toute manifestation de grève. On ne peut que désapprouver les conséquences affreuses de la grève de 1936 qui a fait couler le sang de centaines d'ouvriers et a causé la mort de quelques-uns d'entre eux. Sur l'ordre du Gouverneur Solomiac, les Spahis ont dû tirer sur leurs propres frères, sœurs et pères. Soulignerait-on assez la barbarie de cette méthode qui consiste à tuer pour obtenir le silence des affamés ? Les Directeurs des filatures ne touchent pas moins de 20 à 40.000 francs par mois et les ouvriers sont payés de 20 à 60 francs par semaine. Si la vie est chère, ne l'est-elle pas et pour l'ouvrier et pour le directeur ?

Les hindous de Pondichéry se livrent également en famille à la fabrication de mouchoirs dits *burgos* de Madras,

(22) *Annuaire de l'Inde française*, 1937, p. 476.

de dentelles, de broderies. Moutalpeth, Orléampeth et les environs de Moutrapaleom tissent quelques pagnes, en soie et en coton, et notamment, un tissu appelé *kahili*. Le *kahili*, pièce de tissu de trois mètres de long sur 1 mètre 50 de large, en soie ou en coton, de couleur variée, habille les Musulmans de notre territoire. Nous pouvons évaluer à 400 environ les métiers de tisserands qui existent à Pondichéry et dans ses environs. Le producteur travaille souvent avec des matières premières et des outils qui lui appartiennent, ne produit que sur commande ou du moins ne travaille que pour le petit marché de la ville. Deux ou trois ouvriers avec quelques apprentis l'aident dans la production. La dentelle et la broderie sont confectionnées dans les couvents de Sœurs et, notamment à St-Joseph de Cluny où est organisé un atelier spécial. De production fort mince, ces dentelles et ces broderies sont expédiées à Saïgon et en France. Nous devons signaler la fabrication des indiennes et des pagnes dites de Chandernagor et de Yanaon, aujourd'hui produites à Pondichéry et Villenour mêmes. C'est le plus souvent une industrie à domicile où un entrepreneur, gros marchand, fournit aux artisans des balles de tissus de coton. Les ouvriers travaillent à imprimer les tissus chez eux et conservent la propriété de leurs outils. Enfin, nous ne devons pas oublier de mentionner la fabrication à Pondichéry des *Cornaddou Podavé*, pagnes en soie, brodés de fils d'or. Il y a une dizaine d'années, ces pagnes se tissaient uniquement à Madouré, à Mayavaram et à Koumbakonam. Aujourd'hui, des ouvriers spécialistes venus de ces territoires anglais se sont fixés dans notre ville et produisent des « *Cornaddou Podavé* ». Les matières premières sont d'importation étrangère, puisque si les fils d'or viennent de

Lyon, la soie nous est fournie par le Japon et les Etats Malais fédérés.

L'industrie cotonnière a créé et développé l'industrie de la teinturerie. Il y a seulement quelque vingt ans, la culture de l'indigotier tenait une place importante dans les terres de Pondichéry. Les toiles blanches regues des environs et même de la Métropole étaient teintes et expédiées vers le Sénégal et la côte occidentale d'Afrique. De gros pains de bleu d'indigo concentré servaient à la teinture. Industrie à domicile, elle a été étouffée par la découverte d'aniline et quelques paysans de Pondichéry ne cultivent plus que rarement l'indigotier.

Nous étudierons avec l'industrie textile les tailleurs qui sont fort nombreux à Pondichéry même, mais sont rares et dispersés dans les villages. Néanmoins, soulignons qu'il n'est pas un seul magasin de confection dans notre territoire. Le tailleur ne produit que sur commande et sur mesure. Il a affaire avec le client et ignore tout entrepreneur ; il a à son aide un ou deux ouvriers et quelques apprentis, qui un jour, après le temps de maîtrise, deviendront eux-mêmes maîtres-tailleurs. Il en est parmi eux quelques-uns qui se sont spécialisés dans la confection de vêtements européens.

§ 3. — LES ARTISANS MÉTALLURGISTES

Si, en général, toutes les batteries de cuisine sont en vaisselle de terre, il n'est pas moins vrai que les maisons moyennement aisées, comme les maisons aisées, possèdent des marmites, des pannelles, des gobelets, des casseroles, des plateaux de cuivre. Et divers ustensiles de cuisine d'alumi-

nium font l'orgueil des mères de famille. Signalons aussi que dans les restaurants et les hôtels hindous, la batterie de cuisine est entièrement composée d'ustensiles de cuivre soigneusement étamés. Trichinopoly, Tanjore, Madras nous vendent une grande quantité de ces articles, mais à Pondichéry même, dans la rue des Tisserands, des *Kannars* se livrent à leur fabrication, avec les matières premières importées de l'Inde anglaise. (23).

A côté de la forge de Lafon, située à proximité de la ville blanche, il faut signaler la quantité considérable de petits ateliers de serrurier, de forgeron, de maréchal-ferrant, de charron, établis tant à Pondichéry même qu'à l'orée de tous les grands villages. Les charrons « *Karumars* » fabriquent des voitures, des pousse-pousse, ajustent le soc des charrues, fixent le bandage des roues de charrettes et de voitures. La fabrication de sceaux, de bèches, de barres de fenêtres, de grilles de jardin n'est pas négligeable, bien que Pondichéry reçoive une grande quantité de ces articles de l'Inde anglaise.

L'importance et la qualité de l'orfèvrerie méritent ici une large place. Nellitope est un des centres les plus réputés pour l'industrie des métaux précieux. Des territoires anglais avoisinants, même de Cuddalore, viennent des commandes. L'or et l'argent employés dans cette industrie sont généralement de provenance anglaise. Très habiles, les orfèvres imitent tout modèle désiré par la clientèle et leur main-d'œuvre n'est pas très élevée. A Nellitope, ils réclament une roupie pour la confection d'un ouvrage en argent d'un poids égal à la pièce d'une roupie (24). Le client paie donc la

(23) Les *Kannars* sont ceux qui travaillent le cuivre.

(24) 11 gr. 66.

façon des bijoux au poids. Fort appréciés ces bijoux trouveraient en France un écoulement facile s'ils y étaient connus et s'ils n'étaient pas frappés, à leur entrée, de droits élevés. L'orfèvrerie est une industrie des plus actives dans ce pays où les hommes ont l'habitude de parer de bijoux leurs femmes de pied en cap et où l'usage est de convertir la fortune en bijoux. Si des colliers de perles et de pièces d'or (Casoumallé), des rivières de diamants encombrant le col d'une femme riche, des anneaux de chevilles et de coudes, des pendants d'oreilles fatiguent le corps de toute femme hindoue. Les orfèvres produisent sur commandes, connaissent leurs clients et travaillent à leur domicile. Avec un petit four, deux ou trois creusets et des outils très simples, ils fondent les pièces d'or et d'argent fournies par le client et confectionnent les bijoux à la grande satisfaction de la clientèle.

§ 4. — INDUSTRIES DIVERSES

Les industries du bois.

Les familles les plus cossues de notre territoire ne peuvent pas ne pas se réclamer des ancêtres menuisiers ou maçons. C'est dire combien, avant la culture des lettres et des sciences, celle des arts était développée à Pondichéry.

Techniques sans doute dues à l'empirisme le plus absolu mais transmises de père en fils et perfectionnées par de longs siècles d'expérience, elles font encore l'orgueil de l'Inde. Nul n'a jamais enseigné à ces ouvriers que le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés, mais nul maçon dans la pratique ne s'écarte

du principe. L'industrie du bois a atteint une perfection technique des plus rares. Les environs de Pondichéry voient un grand nombre de leurs fils se livrer à la menuiserie et à la charpenterie. D'un art extrêmement original et riche, si les meubles qu'ils confectionnent étaient connus en Europe, ils y seraient fort appréciés. Tout le mobilier de la maison hindoue (armoires, chaises, fauteuils, sofas, tables) se trouve être confectionné sur commande par les ouvriers du pays. Petite industrie s'élevant rarement à l'étape de la manufacture, la menuiserie pourvoit facilement aux besoins locaux. Oulgaret et Nellitope ont acquis la spécialité des travaux de menuiserie. Nombre de leurs enfants sont recherchés pour leur habileté par le territoire anglais. Si leur condition est quelque peu supérieure à celle des ouvriers des filatures ou des champs, elle n'est pourtant point très prospère. Le maître-menuisier gagne 10 francs par jour et ses ouvriers 7 francs environ. Eux non plus, ils n'ont jamais senti encore la nécessité de constituer un syndicat corporatif pour assurer la défense de leurs intérêts.

Pondichéry ignore ou ne connaît que très peu la scie mécanique. En tout cas, les aldées et villages ont recours aux scieurs de long qui travaillent partout où est besoin. Comme au Tonkin, à Pondichéry, quand on veut construire une maison, on n'achète pas des planches et des chevrons, mais des troncs d'arbres que l'on débite sur l'emplacement de la future maison.

Les maçons.

Les mêmes observations s'appliquent aux maçons qu'aux menuisiers. Ce sont les maçons campagnards, excellents ouvriers possédant à merveille la routine de leur métier, qui élèvent des édifices compliqués, sans établir sur le

papier le moindre plan. Rettarpaleom, Mouttrapalcom, Saleterouvon, Nellitope fournissent un nombre élevé de ces ouvriers dont certains tirent à juste titre orgueil d'avoir construit les édifices les plus compliqués de la ville de Pondichéry.

Comme nos menuisiers, nos maçons sont également fort recherchés dans les territoires anglais pour la construction des églises et des bâtiments publics. Leur gain journalier ne s'élève guère à un taux supérieur à celui du menuisier.

L'industrie du cuir :

L'industrie du cuir s'est développée depuis quelques années. Les peaux de chèvres, de moutons, de vaches, tannées dans la colonie, vont au marché de l'Inde Anglaise et de l'Angleterre. Souliers ou bottes sont très rarement portés par les indigènes. Quelques rares succursales de BATA n'attirent que la clientèle européenne. Par contre, les sandales sont fort recherchées. Et Madras en comble le marché de Pondichéry. Néanmoins, on préfère avoir recours aux cordonniers de la région qui produisent sur mesure et sur commande. Les sakiliars (cordonniers) forment une caste distincte, transmettent à leur fils leur art, vivent très misérablement dans de petites maisons pauvres en pisé, couvertes de feuilles de cocotier ou de palmier. Le sakilipaleom, village proche de Nellitope, est entièrement habité par les cordonniers qui ne vivent que du produit de leur travail. Ouvriers habiles, ils font ce que leur clientèle exige, imitent facilement les modèles demandés. Ils pratiquent à domicile leur industrie ; la matière première et les outils leur appartiennent et ils n'ont affaire qu'avec leurs clients qui exploitent leur travail de la manière la plus scandaleuse en payant une paire de souliers 20 à 25 francs.

Jamais l'idée de se grouper en un syndicat corporatif pour la défense de leurs intérêts n'a encore effleuré leur esprit. Presque tous illettrés, les sakiliars vivent dans l'ignorance. Et n'est-il pas dans l'intérêt des bourgeois qu'ils ignorent tout pour jamais jusqu'aux moyens de défense?

La poterie.

L'industrie de la poterie est également très active dans notre région, notamment à Cossapaleom, à Nellitope et à Ariancoupom.

La poterie est même exportée en grande quantité à Colombo, à Singapour, à Penang par de petits voiliers. Cette activité s'explique par suite de l'utilité des articles de poterie dans les maisons hindoues. Presque toute la vaisselle de la cuisine est en terre cuite. Le riz quotidien est cuit dans une pannelle de terre ; les plats de viande, de poisson ou de légumes se préparent également dans de la vaisselle de terre. Ces articles moulés par des mains habiles sont, une fois cuits au four, livrés à la vente dans les foires et les marchés. Toute occasion de fête religieuse ou civile amène le potier avec ses marchandises sur les places publiques. Il est, en effet, d'usage commun que les mères de famille s'en approvisionnent largement lors des fêtes, à titre de souvenirs.

Le potier moule de la vaisselle de terre de toute forme et de toute grandeur depuis le « gouja » carafe jusqu'à ces vases immenses de 1 m. 50 de diamètre où les paysans conservent leurs provisions de riz. On voit donc combien peu négligeable est l'industrie de la poterie dans notre région où font totalement défaut les mines de métaux et où les batteries de cuisine sont en vaisselle de terre.

La briqueterie.

La fabrication de briques et de tuiles est active. Toutes les maisons sont construites avec des briques pleines et partout où l'extraction de l'argile est possible, s'installe une briqueterie. La commune d'Oulgaret a de nombreux fours et pourvoit à la clientèle de Pondichéry et des environs immédiats. A côté des tuiles indigènes, il est importé du territoire anglais une très petite quantité de tuiles dites tuiles de Mangalore, dont l'aspect et la forme rappellent celles de l'Europe.

Industrie de la vannerie.

Une étude détaillée de la maison ferait apparaître bien des articles de vannerie. Les nattes, les stores, les parapluies, les vans, les paniers de toute taille, de tressage plus ou moins serré, servant à la cuisine, au transport des récoltes et à leur conservation, à l'irrigation et au séchage du riz, etc. Les nattes faites de brins de jones entrelacés, plus ou moins artistiquement travaillés, font l'orgueil et le nécessaire de toutes les maisons pauvres ou aisées. On couvre le parquet d'une belle natte pour recevoir les hôtes; c'est sur la natte que s'assoient les femmes; c'est également sur elle qu'on repose le corps fatigué. La ville de Pondichéry et ses environs immédiats connaissent bien le lit au matelas bourré de kapok mais les paysans et les ouvriers ignorent ce bien-être.

Les vans et les paniers indispensables à la vie domestique sont généralement faits de fibres de branches de palmiers, de rotin ou de bambou. La fabrication est assurée par une caste de « Koravars » qui produisent pour le

marché du village avec leurs matières premières et leurs outils.

Nous avons déjà mentionné avec quel art les feuilles de cocotier sont tressées pour couvrir les toitures et les pandals. A Pondichéry, dans le parc d'odiansalé, des entrepreneurs ont réuni des groupes de salariés qui produisent des Kittou avec les branches de cocotiers. Ces mêmes patrons détiennent le monopole du commerce des bambous.

Enfin signalons la fabrication des dhonys, petits voiliers et celle des fameuses chelingues de Pondichéry, barcasses de bois cousu qu'on ne trouve nulle part ailleurs. « L'industrie des indigènes qui les construisent répond aux dangers de cette côte. A plusieurs reprises on a tenté de les remplacer par des chaloupes à vapeur. Au premier coup de vent, celles-ci se sont retournées avec leurs passagers et l'équipage. Faites de pièces de bois réunies par des fibres de coco et calfatées de paille, ces chelingues au contraire affrontent la mer tempétueuse et franchissent la barre qui vers la rive pousse ses rouleaux. » (25). Guidées par de très habiles payageurs appartenant exclusivement à la caste des Macouvas, elles assurent les opérations de déchargement des marchandises et le service d'embarquement.

Signalons également la fabrication des filets de pêche, des ficelles et des cordes. Les cordes sont généralement en fibres de coco dont on ne peut qu'apprécier la solidité résistante. La corde est destinée à Pondichéry à des usages extrêmement divers. Le paysan s'en sert pour attacher le bétail, pour puiser de l'eau, pour atteler ses buffles à la charrue, ses bœufs à la voiture, etc.

(25) *Revue des Deux Mondes*, 1937-4, p. 817,

Les coiffeurs et les blanchisseurs.

Les coiffeurs et les barbiers forment une caste séparée, attachés à la communauté du village. Ils vont de maison en maison, deux ou trois fois dans la semaine, accomplir leurs offices. Ils louent leurs services par mois et leurs mensualités varient avec le nombre d'hommes qui composent la famille. Leur gain est misérable puisqu'un père de famille s'attache à son service un coiffeur pour 5 francs par mois. Si le coiffeur ne laisse pas mourir de faim sa famille, c'est que la plupart du temps il cultive à la fois la musique et loue son service pour les fêtes.

Par contre la ville de Pondichéry a ses salons de coiffure fréquentés tant par les citadins que par quelques enfants des villages qui aspirent à une coiffure élégante.

Les blanchisseurs (*vanuars*) forment également une caste séparée. Attachés comme les coiffeurs à la communauté du village, ils ne vivent que de leurs maigres ressources et sont aidés dans leur travail pénible par de petits ânes dociles, mal nourris qui, pour subsister, mangent jusqu'à de vieux papiers. Des villages éloignés de Mouttrapaléom, de Rettarpaléom, viennent des blanchisseurs chercher du linge à Pondichéry. Leur travail est également très mal rémunéré puisque c'est par mois et à forfait qu'ils sont payés. L'importance du prix forfaitaire est en rapport avec le nombre de personnes qui composent la famille. Dans les villages, une famille de quatre personnes paie à son blanchisseur 10 francs et à Pondichéry la même famille paie 20 ou 25 francs. Si les revenus mensuels des coiffeurs et blanchisseurs sont maigres par rapport à leur travail, leur condition est néanmoins plus fortunée que celle des ouvriers des champs ou des filatures.

De plus, le coiffeur et le blanchisseur, en tant que serveurs de la communauté du village, bénéficient de quelques avantages en nature, toutes les fois que dans leur localité a lieu un mariage ou toute autre cérémonie familiale. Quelques mesures de riz ou quelques mètres de tissus récompensent toujours leurs services à l'occasion de ces événements.

Ces coiffeurs et ces blanchisseurs sont nés, dirait-on, pour servir les maîtres castés. Les parayers ont leurs coiffeurs ou très démocratiquement ils se rasent mutuellement la barbe; ils lavent leur linge eux-mêmes. Il est très rare qu'ils aient recours aux blanchisseurs. Ces derniers sont parmi les plus vils puisque, comme l'explique Mlle CELARIE, ils lavent le linge des « souillés ».

Les musiciens

Pondichéry et ses communes ont leurs musiciens qui jouent des instruments de musique indigène. Leur fonction essentielle est de louer leurs services pour les fêtes de famille et les fêtes religieuses. Un mariage hindou ne peut se passer de la musique. La fête de Saint-Joseph ou de Krishna perdrait son faste si elle n'était pas honorée d'un groupe de musiciens. Aussi chaque commune, chaque aldée, a-t-elle son groupe de musiciens. Les hindous aisés poussés par l'esprit d'ostentation n'hésitent pas à faire venir de Tanjore le groupe philharmonique de cette ville pour relever le faste d'une fête ou d'une cérémonie familiale. La virtuosité de ces musiciens n'a d'égale que leur modestie et ils égalent facilement par leur talent leurs confrères européens. Il est à Pondichéry deux ou trois groupes de musiciens qui tirent des sons plus ou moins harmonieux de quelques instruments de musique euro-

péens. Ils essaient de jouer la marche funèbre de Chopin sans jamais réussir trop. Les aldées et villages ont recours d'ordinaire à leur talent pour accompagner le cortège funèbre.

Il est enfin une troisième catégorie de musique dénommée « Paramolam » où le cor et le tambour l'emportent sur les autres instruments. Son siège central est à Sakilipaléom, à proximité de Nellitope. En général, on recherche cette musique dans les plus grandes fêtes religieuses pour en relever le faste. Elle tient en effet en alerte tout le village par son boucan.

De même, quelques groupes de lutteurs participent aux mêmes fêtes et se livrent à des matches de lutte.

F) LA VIE SOCIALE DU PAYSAN

§ 1. LE PAYSAN ET SON STATUT JURIDIQUE

Les hindous natifs de Pondichéry sont loin d'être tous considérés comme citoyens français. La majorité de ces enfants d'outre-Mer est formée par les sujets tandis que les renonçants forment la petite minorité. Il faut tout d'abord écarter entièrement les brahmanes de ce dernier groupe; attachés au droit hindou et à leurs rites religieux, ils entendent garder jalousement leur statut personnel et ne revendiquent nullement le bénéfice d'être régis par les lois civiles et politiques françaises. Les Musulmans, à part quelques rares exceptions, tiennent de même à leur droit et à leurs prescriptions religieuses.

Le mouvement qui s'est produit dans la population en faveur des idées françaises vient notamment des vellajars,

des rettiars et des naikers, et surtout des pareyers. Les pareyers, ces enfants de l'injustice sociale, ont cherché dans la renonciation à leur statut personnel une amélioration à leur condition, un équilibre social et moral que leur refusaient les institutions indigènes. Ce fut plutôt le désir d'assimilation qui poussait les vellajars et autres à opter pour la loi française. Ce mouvement a été singulièrement facilité par l'adoption de la religion catholique et l'extension de la culture française. Ces renonçants ont payé longuement leur tribut à la France en 1914-1918 et nombre d'entre eux ont eu la bonne fortune de mesurer et d'apprécier les bienfaits du régime des institutions égalitaires.

En souvenir sans doute de CHIRKAM Loudy, la France a accordé aux natifs de Pondichéry la plus grande facilité pour acquérir le bénéfice des droits civils et politiques français. La renonciation au statut personnel pouvait s'induire à défaut de déclaration expresse de la passation dans la forme française d'un acte prescrit par les us et coutumes de l'Inde.

Les formes de la renonciation expresse sont des plus simples, et consistent, après le décret de 1881, en une déclaration faite par devant l'officier de l'Etat-civil du domicile des déclarants et consignée sur un registre spécial établi à cet effet dans toutes les communes. La renonciation peut encore valablement se faire devant le juge de paix assisté de son greffier et de deux témoins ou devant un notaire. « Par le fait de cette renonciation qui sera définitive et irrévocable ils seront régis ainsi que leurs femmes et leurs enfants mineurs par les lois civiles et politiques applicables aux Français dans la colonie. »

Malgré cette extraordinaire facilité, on peut sans exagération dire que la catégorie des renonçants est formée

uniquement de pareyers, avides de la justice sociale, et de quelques membres d'autres castes qui ont appris à aimer la France par les livres d'histoire. Seule la caste des brahmanes et les Musulmans restent indifférents au mouvement, les uns trop fiers de leurs préjugés surannés, les autres trop jaloux des restes de la civilisation islamique.

Néanmoins, si d'un côté la France a entendu respecter les us et coutumes, de l'autre, certaines castes ou classes persistent à ne pas renoncer à leur statut personnel ; il est non moins évident qu'au fur et à mesure que la culture française pénètre nos sujets, nombreux sont ceux qui optent pour le code civil. Entre les Européens et les natifs du pays, se placent donc ainsi les renonçants qui, peut-être, un jour absorberont les hindous, restés fidèles à leurs traditions. Il suffirait, semble-t-il, pour hâter ce mouvement, que la Métropole délèguât à Pondichéry non ces agents totalement indifférents du sort des indigènes et qui cherchent l'aventure dans les acrobaties politiques, mais quelques vraies figures françaises avec l'esprit d'humanisme et d'équité, avec le sens du bien et du beau, avec le rêve de la solidarité et de l'amour fraternel.

La caste d'un hindou se reconnaît à la désinence de son nom ; un suffixe s'ajoute aux noms individuels : Pillai pour les vellajars ; Reddy, Naiken, pour les autres castes respectives : tels Andonissamy Pillai, Andonissamy Naïken, etc. Un renonçant emprunte presque toujours un nom français ou donne une inflexion française à son nom tamoul. Ce nom d'emprunt devient le nom patronymique tel Simonel, Delaffon, Lourdes, etc. Les sujets non renonçants n'ont guère de véritables noms patronymiques. Ils font accompagner leur prénom du prénom de leur père, T. Andonissamy Pillai, T. représentant le prénom du père.

La renonciation au statut personnel emporte donc entre autres effets l'attribution d'un nom patronymique et la substitution des dispositions de la loi française au statut primitif.

§ 2. LE PAYSAN. SON SENTIMENT RELIGIEUX ET SA VIE SUPERSTITIEUSE

De tout temps, l'Inde est couverte de sanctuaires plus ou moins petits. Sur le bord de la route, une petite niche abrite la statue de Mariatta, vêtue de jaune; au carrefour du village, à l'ombre des tamariniers, s'élève la statue de Ganesh ou Poulléar, dieu à tête d'éléphant. Aux croisées des chemins ou dans les bois touffus, les dieux de proportions gigantesques « Aïnarapan » et diversement colorés montent la garde. Ici les paysans portent tous les vendredis des œufs et du lait aux serpents Naja; là les vaches font l'objet d'une vénération toute particulière. Les brahmanes arrêtent leurs pas pour saluer le milan (monture de Vichnou) qui plane; si les hindous catholiques méprisent les grimaces des singes, leurs concitoyens brahmaniques voient dans les singes les fidèles messagers et auxiliaires de Rama. Les plantes ont pris une grande place dans la vénération des fidèles, telles le jambousier et le tulasi. Les vichnouistes ne manquent pas d'arroser le pot de tulasi et de prendre grand soin de cette plante, dont l'arôme est si recherché par le Dieu Vichnou. Le paon ne quitte jamais la déesse Saraswathi. C'est le serpent ananta qui abrite Vichnou, à l'ombre de ses sept têtes. Krishna, le patron des bergers, de quelle vénération n'est-il pas entouré dans notre région? Une pierre, une brique ornée d'une guirlande de jasmins

rappellent que les Dieux sont partout invisibles et présents et la pierre, en apparence la plus insignifiante, peut être possédée de leur esprit. L'air, l'eau, les bois sont hantés et infestés de génies, les uns bienveillants, les autres mal-faisants. S'il est dans les campagnes des cas de crises hémoptysiques, les paysans les attribuent facilement à une vengeance de rackchasa ou de démons; le moindre incident de la vie est aperçu sous l'angle religieux et est attribué aux puissances surnaturelles. C'est au courroux de Kali qu'est dû le choléra qui sévit. C'est à la colère de Mariatta qu'est attribuée la variole.

Nous pouvons donc dire, avec METIN, qu'on pourrait appliquer aux hindous le jugement d'Herodote sur les anciens Egyptiens et dire qu'ils sont les plus religieux de tous les hommes. On pourrait les comparer aux Grecs ou aux Romains qui attribuaient les moindres incidents à l'action des puissances surnaturelles « car l'Inde vit encore dans le temps où le Ciel sur la Terre marchait et respirait dans un peuple de dieux ». Nous n'avons pas l'ambition de retracer ici toute la mythologie ou la théogonie hindoue. Nous ne parlerons même point de la métempsychose, théorie commune au bouddhisme et au brahmanisme. Cette étude dépasserait de beaucoup le cadre de ces pages. Nous avons le plus grand respect de la liberté de confession et loin de nous la moindre velléité de critiquer les personnages du panthéon brahmanique. Notre but unique est ici de rechercher d'une façon approximative dans quelles proportions les diverses religions se partagent le territoire de Pondichéry et comment souvent, faute de culture et d'esprit critique, la religion mal comprise accule les paysans à la bigoterie et à une vie farcie de superstitions.

Le centre de la mythologie hindoue est la trinité

Brahma, Vichnou, Siva. Brahma ne connaît guère qu'un temple dans l'Inde entière et n'est qu'une abstraction théologique qui a cessé d'exister pour les fidèles. Néanmoins, dans les sanctuaires consacrés aux autres dieux, on le trouve souvent peint ou sculpté sous la forme d'un Dieu à quatre faces. L'on entend même souvent proférer le nom de Brahma. Siva et Vichnou se partagent en grande partie les masses du peuple et on est sivaïste ou vichnouïste. Siva, dieu destructeur et reproducteur, et les divinités de sa famille, notamment son épouse Kali la Noire, exigent souvent des épreuves cruelles et des sacrifices sanglants. Encore de nos jours, les sivaïstes de Pondichéry immolent à leurs dieux des bœufs; à Virampatnam, non loin d'Ariancou-pom, on sacrifie tous les ans des millions de coqs. Vichnou, Dieu conservateur, passa par de nombreux avatars, notamment il fut le héros Rama et le berger Krishna, joueur de flûte. Les divinités de sa famille comme Vichnou lui-même ont un culte plus aimable, mais exigent de leurs fidèles plus de respect et plus de formalités. Siva et Vichnou se partagent les hindous brahmaniques de Pondichéry et le nombre de Sivaïstes est quelque peu supérieur à celui des vichnouïstes.

Maintes pagodes couvrent notre territoire et les brahmanes à qui appartiennent exclusivement le sacerdoce ne forment pas un clergé. Ils n'ont ni pape ni évêque et ni aucune hiérarchie régulière, partant aucun moyen d'exercer une action concertée et commune. Si aucune cérémonie religieuse ne peut être accomplie sans l'intermédiaire des brahmanes, c'est que, le culte exigeant des formules rituelles, seuls ces derniers sont censés les connaître. Un dicton populaire dit en effet: « Les Dieux sont nos maîtres, les mantras sont maîtres des Dieux, les brahmanes sont les

maîtres des mantras, donc les brahmanes sont les maîtres du monde ». (1). Et pourtant, combien d'entre eux ne se contentent-ils pas aujourd'hui d'accomplir les gestes rituels et de prononcer les paroles sacrées sans en comprendre le vrai sens!

Dans la ville de Pondichéry même, la religion qui vient au second rang est le christianisme où le protestantisme ne compte qu'un très petit nombre de prosélytes. Le temple protestant de la ville sis à proximité du collège colonial est sous l'égide du consul britannique. Le catholicisme a de nombreuses églises placées sous l'autorité de l'archevêque Mgr COLAS, haut prélat européen. Fidèle à l'idéal catholique, il essaie de son mieux de prendre la défense des pareyers. Le grand séminaire de Pondichéry groupe une centaine d'élèves indigènes et chaque année six à dix d'entre eux reçoivent la prêtrise. Dans quelques années, les autels pourront se passer de ministres du culte européens. Pondichéry a l'honneur d'être la métropole de la province ecclésiastique comprenant les diocèses de Pondichéry, de Mysore, de Coimbatore, de Malacca, de Kumbakonam et de Selam.

On ne peut accorder le même rang à la religion chrétienne dans les aldées et villages. En effet, si Rettiarpaléom n'abrite que des âmes catholiques, le village de Salaterouvou ne groupe que des familles exclusivement sivaïstes. Le catholicisme et l'hindouisme se partagent les âmes de Nellitope; mais à proximité, Orleampeth s'honore d'une mosquée et les musulmans n'admettent, au sein de leur village, aucun habitant de confession étrangère. Moutrapaléom cultive exclusivement le sivaïsme. Villenour a ses

(1) METIN, *l'Inde d'aujourd'hui*, p. 52,

quartiers d'hindouistes, de musulmans et de catholiques, ces derniers d'ailleurs en infime minorité, bien que ce village soit un principal lieu de pèlerinage, connu des environs pour ses miracles. On voit donc que l'habitat est spécialisé et divisé en villages ou quartiers séparés suivant les castes et les religions.

Le catholicisme fait de larges progrès et les missionnaires s'adressent pour la plupart aux pauvres délaissés et aux pareyers; leurs efforts sont couronnés de succès. Toutefois, il est triste de souligner que l'hindou ne renonce même pas aux privilèges de sa caste, quand il pratique le christianisme et les missionnaires sont souvent obligés d'accomplir leur devoir de chrétien, vis-à-vis des pareyers, avec tous les ménagements possibles pour les hautes castes. Un prêtre blesserait sérieusement l'amour-propre des vellajars et des rettyars s'il commençait à distribuer l'hostie sainte aux pareyers avant d'avoir achevé le tour des fidèles castés. Les castés ne tolèrent point que les pareyers assistent aux offices de la nef centrale : autant d'exigences qui vont certainement contre l'esprit de la religion du Christ. Contre ces préjugés, le sacerdoce lutte vaillamment avec Mgr COLAS.

Il faut enfin signaler à Pondichéry, pour être complet, une école de théosophie, un « Asram » qui a pris ces derniers temps un développement extraordinaire. Elle groupe quelques centaines de disciples venus des régions lointaines de l'Inde, du Bengale, de l'Europe et des deux Amériques. Shri AUROBINDO GHOSH en est le fondateur et directeur. AUROBINDO à sa septième année commença ses études en Angleterre, y vécut jusqu'à ses 20 ans sans contact aucun avec la culture hindoue. Il lit Dante et Goethe dans le texte original, possède admirablement le

français et manie l'anglais avec autant de pureté et de précision que tout auteur contemporain. Secrétaire particulier du Maharadja de Baroda, pendant douze ans, vicerecteur de l'Université, il étudia la culture et la philosophie hindoue de 1893 à 1906, se lança dans l'arène politique et créa le mouvement nationaliste au Bengale. Plusieurs fois arrêté et poursuivi pour activité politique, il bénéficia toujours d'une décision d'acquittement. La justice fut avec lui ! Depuis 1909, se retirant de l'activité politique, il se réfugia à Pondichéry et y fonda son asram. D'année en année, le nombre des adeptes de sa théosophie augmente et son asram peut s'honorer de grouper dans l'enceinte de ses murs les plus hautes personnalités de l'Europe et des Amériques. Savants, techniciens, philosophes, milliardaires, ils sont venus de loin en quête de la sagesse. Une grande partie de la ville blanche abrite aujourd'hui les disciples d'Aurobindo (2).

Superstition. — Il n'est pas exagéré de dire que les hindous ne peuvent se délivrer de leur obsession mystique. Et cette obsession va jusqu'à présenter à leurs yeux les phénomènes les plus ordinaires, les moindres incidents de leur vie, comme une manifestation de la présence ou de la colère divine. La peste qui sévit ou le choléra qui décime les habitants de tout un village sont dus à la colère divine. Pour ne pas accroître la fureur de Kali, il est interdit de confier le malade aux soins de la médecine européenne. S'il ne pleut guère depuis un certain temps et que la sécheresse tarisse les eaux du puits, c'est Siva qui veut par cette épreuve amener ses adeptes à la raison et à la sagesse. La

(2) Jean HERBERT, *Quelques grands penseurs de l'Inde Moderne*, pp. 31 à 35.

grêle d'ailleurs fort rare dans notre région est attribuée à la colère divine. Nul ne s'élève contre ces raisonnements et nulle propagande pour vulgariser les notions scientifiques. Comme, pourtant, le paysan a besoin d'être soulagé de son obsession ! Quand il aura appris que la peste est manifestement due au coccobacille de Yersin ou que l'hémoptysie accompagne souvent la tuberculose pulmonaire, le paysan catholique ou hindouiste craindra moins la main de Rakchasa ou des démons.

Pondichéry a conservé la croyance au mauvais œil. Un enfant tombe malade pour avoir été vu par la voisine, mégère insupportable. Si la vache ne donne plus la quantité de lait habituelle, c'est qu'un regard cupide ou jaloux a tari le pis. On fait des cérémonies spéciales pour détourner l'effet du mauvais œil. On va ramasser trois poignées de terre à la croisée des chemins et on la jette au feu avec du sel et du piment. Ces préjugés ne hantent pas que l'esprit des brahmaniques ; les catholiques se livrent également à ces opérations magiques pour détourner le mauvais œil.

L'hindou observe comme les Romains, les heures fastes et néfastes. Il cesse d'entreprendre toute action pendant ces heures défavorables. Il avance ou retarde son voyage et quand un examen est fixé pendant ces heures, les collégiens ne subissent pas leurs épreuves sans un certain serrement de cœur. Ces heures fastes et néfastes sont invariables et sont indiquées dans les calendriers :

Heures néfastes

Heures fastes

Dimanche	de 16 h. 30 à 18 h.	15 h. à 16 h. 30
Lundi	de 7 h. 30 à 9 h.	13 h. 30 à 15 h.
Mardi	de 15 h. à 16 h. 30	12 h. à 13 h. 30

Heures néfastes *Heures fastes*

Mercredi	 de 12 h. à 1 h. 30	10 h. 30 à 12 h.
Jendredi	 de 13 h. 30 à 15 h.	9 h. à 10 h. 30
Vendredi	 de 10 h. 30 à 12 h.	7 h. 30 à 9 h.
Samedi	 de 9 h. à 10 h. 30	6 h. à 7 h. 30

Les brahmanes sont versés dans l'astrologie et beaucoup s'occupent à publier des calendriers. C'est d'après ces calendriers que catholiques et brahmaniques choisissent le jour favorable pour marier leurs enfants. Le bonheur conjugal dépend de l'étoile qui préside à leurs noces. Ces calendriers, avec force détails, indiquent les jours de la semaine où il est opportun de prendre son bain à l'huile, les mois et les jours où le port d'un vêtement neuf « contribue au bonheur, à la santé physique et à la longévité ». [3]. Ces mêmes astrologues fixent les jours et les heures propices à se faire coiffer.

Ainsi donc les hindous farcis de ces instructions et formules vivent une vie perpétuellement obsédée par la crainte de l'avenir. Ces prédictions ne réussissent pas toujours, mais la foi n'est pas plus ébranlée; aveugle, elle persévère toujours.

§ 3. LE PAYSAN ET LA VIE CULTURELLE

L'enseignement primaire élémentaire est donné dans les écoles publiques qui préparent les garçons et les filles au certificat d'études primaires françaises et au certificat de

(3) In calendrier 1939 : PALKURIGUI-KUMARAYER. Il est interdit pendant les heures fastes d'enterrer les morts,

langue indigène. A vrai dire, malgré les efforts louables des instituteurs, le taux des candidats qui passent avec succès ces examens est bien minime. Pour avoir suivi de près les candidats et avoir médité sur la difficulté de sujets des épreuves, nous pouvons sans crainte d'être contredit dire qu'en fait les examinateurs sont beaucoup trop exigeants. Nous avons eu également en France la bonne fortune d'évaluer la capacité des candidats aux mêmes examens. Et nous pouvons dire que nombre de nos jeunes compatriotes qui subissent l'échec à Pondichéry ont toutes chances de réussir à ces examens en France. A cause de la sévérité excessive des examinateurs, nombreux sont les élèves qui abandonnent leurs livres et cahiers et plus nombreux sont les parents qui détournent leurs enfants du chemin de l'école. Il est triste de noter surtout qu'il n'est nullement tenu compte des circonstances atténuantes dont largement doivent bénéficier ces enfants d'outre-Mer. La langue française est une langue étrangère qu'ils apprennent au même titre que les enfants de l'Europe apprennent la langue latine. En outre, depuis les classes enfantines jusqu'au certificat d'études primaires, le programme français est doublé d'un programme de langue indigène, autant de matières dont on fatigue le cerveau de ces jeunes élèves. A côté de la grammaire française, il y a la grammaire tamoule; à côté de l'histoire française est enseignée l'histoire de l'Inde française. Et surtout il ne faut pas oublier que les enfants de Pondichéry sont loin d'être aidés, dans leur travail scolaire, par les parents qui eux-mêmes, pour la plupart, ont besoin d'aller se mettre sur les bancs de l'école. Et on oublie surtout que ces candidats sont pour la plupart des enfants qui sont élevés dans un milieu totalement étranger à la connaissance de la langue française.

Nous regrettons amèrement d'être dans l'impossibilité d'accompagner ces quelques réflexions d'une statistique de résultats; les chiffres auraient amplement illustré nos doléances.

L'instruction primaire supérieure est donnée par le collège Calvé qui prépare ses élèves à l'examen du brevet élémentaire. Les candidats libres, s'il en est quelques-uns, ont une chance bien mince d'être reçus. Le corps des examinateurs admet difficilement qu'un candidat puisse se préparer à un examen de par son travail propre. Du petit séminaire dirigé par l'autorité ecclésiastique se présentent quelques candidats au brevet. Ici également, il nous est pénible de devoir constater que le nombre de candidats reçus est bien minime. Signalons que le collège Calvé comporte une section anglaise préparant aux examens de « matriculation ».

Nous arrivons enfin à l'enseignement secondaire donné par le collège colonial et par le petit séminaire. Cette dernière institution ne prépare toutefois ses élèves que jusqu'à la première partie du baccalauréat. Nous ne manquerons pas de souligner que les candidats libres, d'ailleurs fort peu nombreux, n'ont aucune chance sérieuse de s'attendre au succès. Le collège de Pondichéry, fondé en 1826 pour les Européens et les Créoles et où les natifs ne sont admis que depuis 1879, a eu d'excellents professeurs; à côté, il en a connu de bien médiocres. Les premiers égalaient largement leurs collègues de la Métropole, en cherchant à faire comprendre, à expliquer, à aider dans leur travail leurs élèves. Hélas, ceux-là étaient rares! D'autres se contentaient de procéder pendant toute une heure à l'interrogation et terminaient vaillamment leurs cours en indiquant aux élèves le nombre de pages qu'ils avaient à

avaler dans leurs manuels pour la prochaine audience. Certains autres prenaient plaisir à infliger aux élèves des devoirs dont ils ne donnaient jamais le compte rendu. Aussi serait-il injuste de ne pas reconnaître la bonne volonté et le travail personnel qu'a à fournir effectivement un candidat au baccalauréat. Si les sujets des épreuves écrites viennent de la Métropole, la correction est faite par un jury ou peu habile à cette tâche, ou beaucoup trop exigeant. En effet, à part deux ou trois membres du corps enseignant, les autres membres du jury sont recrutés dans la magistrature ou le service de santé. Les juges du tribunal où les conseillers à la cour corrigent les sujets de littérature ou de philosophie, interrogent en histoire et géographie. Le chef de service de l'hôpital colonial entend exiger des candidats des connaissances anatomiques ou physiologiques qui dépassent largement le niveau du baccalauréat. Nous avons assez dit sur la composition du jury pour prévoir les conséquences déplorables du système sur le résultat. Sauf les années 1931, 1932, 1933, le nombre de candidats admis par session était de 1 ou 2 sur une quarantaine, qui tentent, comme le disait un des professeurs, ce passage des Thermopyles. Nous avons connu des collégiens qui ont eu la persévérance assez longue pour tenter cet examen 7 ou 8 fois et qui ont dû finalement abandonner l'objet de leur rêve.

Si, en fait, seules les familles aisées peuvent donner une instruction secondaire à leurs enfants, il est non moins vrai que seule la moyenne bourgeoisie cherche à pousser ses enfants vers les études. METIN (4) n'avait pas tort de dire que « l'instruction est considérée en Orient comme un

(4) *L'Inde d'aujourd'hui*, p. 219.

gagne-pain dont le riche n'a pas besoin. » En général, les fils de familles riches reculent devant l'effort et ne cherchent nullement à se fatiguer les méninges dans des recherches ou considérations théoriques. Que leur importe, en effet, que la prise de la Bastille marque une étape importante dans l'évolution historique des sociétés ou que le monde tourne autour du soleil? Seuls, les problèmes d'intérêt immédiat et personnel les touchent. Il leur suffit de lire et écrire la langue tamoule. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les établissements d'enseignement soient suivis plus assidument par les enfants peu aisés que par les fils de familles riches. L'orgueil et le vœu des aîdées et villages est de donner une culture française à leurs fils. Le Collège colonial et le Collège Calvé sont fréquentés par les enfants de Villenour, d'Oulgaret, de Nellitope, d'Ariancoupom et de Moutalpeth qui, tous les matins, le sac au dos, franchissent parfois à pied 10 kilomètres de distance pour venir puiser la science à Pondichéry. Ce sont, en général, des fils de familles peu aisées. Poussés par l'espoir de pouvoir sortir de leur situation modique, ils ne se rebutent jamais malgré toutes les difficultés et continuent à préparer leurs examens, même après plusieurs échecs successifs. Et cependant ils n'atteignent toujours pas leur but!

A côté de ces écoles et Collège d'Etat et de ce petit Séminaire, il faut signaler tant à Pondichéry que dans les communes environnantes les écoles privées, tenues par quelques maîtres qui n'ont pu arriver à compléter leurs études d'instruction primaire supérieure et à acquérir leur diplôme du brevet élémentaire. Il faut, dans cet ordre d'écoles, ne pas passer sous silence, les « Tinna Pallikoudam » dirigés par quelques brahmanes et brahmaniques versés dans le calcul et la langue tamoule. Ce sont des classes enfan-

tines où les maîtres, pour des honoraires des plus modiques, apprennent aux bambins de 7 à 8 ans à compter, à lire et à écrire le tamoul. Si ces cours n'admettent pas dans leur sein les enfants pareyers, il est stupéfiant d'y constater que les garçons, à peine âgés de 10 ans, manient la table d'arithmétique et le calcul des fractions avec une facilité extraordinaire. Mais hélas ! on peut reprocher quelque peu à ces maîtres leur esprit fantaisiste.

Signalons, enfin, l'école des Arts et Métiers, à Pondichéry, placée sous le contrôle du chef de service des Travaux Publics. Elle forme des mécaniciens et des dessinateurs.

§ 4. LE PAYSAN ET LA VIE POLITIQUE

Le cadre de ces pages ne nous permet point de développer comme il convient les droits politiques des paysans de Pondichéry. Nous nous contenterons de signaler qu'en fait les masses populaires n'attachent guère une grande importance au droit de vote. Et, c'est en général, avec une certaine apathie, qu'elles accueillent les périodes électorales. Cette attitude s'explique par plusieurs raisons dont notamment la misère, l'ignorance et la peur. Le paysan, de par sa misère même et par son ignorance, se sent exclu de tout rôle politique et est amené à penser qu'il est né uniquement pour servir les maîtres ou gratter la terre de ses ongles. Il a, d'autre part, peur d'aller jeter son bulletin de vote dans l'urne. Des désordres et violences graves se commettent, en effet, régulièrement dans les locaux du scrutin, aussi bien dans les quartiers de la ville que dans les communes. Pour éviter les effets d'une bagarre souvent accom-

pagnée de coups de couteaux, de couperets et de « parangou », les honnêtes gens hésitent le jour de l'élection à quitter leurs maisons. Quelques groupes d'individus de mœurs crapuleuses et peu avouables, à la solde des groupes politiques, corrompus par l'argent, assurent la garde du local du scrutin. Que de victimes ne sont-elles pas transportées à l'hôpital pour recevoir, le jour de l'élection, les premiers ou les derniers soins ! D'ailleurs, en quoi l'absence du vote des honnêtes gens peut-elle préjudicier au résultat du scrutin, puisque l'urne, le soir de la journée, se remplit quand même de bulletins de vote par les soins des comparses ? La campagne électorale se prépare par des distributions d'argent et de boissons. Voilà donc brièvement, la manière dont se manifeste à Pondichéry la volonté du peuple !

CHAPITRE IV

CONCLUSION

L'avenir du territoire de Pondichéry et les réformes

Le territoire de Pondichéry, compris tout entier dans la Présidence de Madras, a longtemps fait, par sa situation géographique, l'envie des Hollandais et des Anglais. Si nous avons dû, à plusieurs reprises, et déjouer leurs ruses et vaincre leurs armes, le maître de Goudelour, Chirkam Loudy, a su cependant, dès 1670, apprécier la France à sa juste valeur et la distinguer de la Hollande ou de l'Angleterre (1).

Les mémoires de François MARTIN certifient l'existence à Pondichéry d'un comptoir établi par les Danois au début du XIII^e siècle. On ne sait pas au juste les raisons qui les avaient forcés à s'en retirer. Leur départ avait périclité le commerce des toiles qu'ils y avaient développé d'ailleurs amplement.

Les princes indigènes, pour entretenir le commerce avec l'Occident, cherchaient à attirer un agent européen.

Les Français, cantonnés à Surate sur la côte occidentale, vinrent s'établir à Mazulipatam, au-dessous de Yanaon, en 1670. Ce fut alors que Chirkam Loudy, le maître de Goudelour, demanda à François MARTIN de venir s'établir dans

(1) MM. MARTINEAU, JOUVEAU-DUBREUIL, Mlle LABERNADIE, ont exposé d'une façon magistrale l'histoire de cette ville coloniale.

son territoire. Ce dernier, après avoir fait explorer la région par un Arménien, employé de la loge française, qui la trouva avantageuse pour la France, accepta en théorie les offres de Loudy et une correspondance très abondante s'en suivit. L'offre, bien que bénévolement faite, tardait à être acceptée par les Français, puisque François Martin attendait toujours l'agrément de son chef Caron, à Surate, notre chef-lieu commercial.

Chirkam Loudy, entre-temps, renouvela sa proposition à M. de la Haye qui venait de remporter une victoire sur les Maures à San Thomé. Celui-ci envoyait Bellanger de l'Espinaï, son garde personnel, en ambassade auprès du maître de Goudelour qui, après une somptueuse réception, réaffirma sa volonté de nous offrir Pondichéry où, pour l'instant, les Français puiseront les vivres nécessaires aux forces cantonnées à San Thomé. Notre présence à Pondichéry ne resta pas sans susciter l'envie des Hollandais qui, non seulement aidèrent les Maures à investir San Thomé occupé par de la Haye, mais également à tourner contre nous les Anglais de Madras.

Depuis, la Hollande d'abord, l'Angleterre ensuite, tant par leurs intrigues que par la force de leurs armes, n'ont jamais abandonné l'idée de débarrasser la côte de Coromandel de notre présence.

Le traité de Ryswick (1677) exécuté seulement en 1699 à Pondichéry, marque la fin de l'épisode de notre lutte avec les Hollandais. En vertu du traité de Vienne de 1815, les Anglais nous ont rendu définitivement Pondichéry le 4 décembre 1816.

Ce territoire obéit à la climatologie générale de l'Inde ; deux vents contraires, la mousson Sud-Ouest et la mousson Nord-Est se partagent l'année. Si la mousson pluvieuse favo-

rise Mahé, chez nous, ce sont, à cette époque, les vents de terre secs, chauds et violents avec quelques courtes averses. Par contre, la mousson Nord-Est apporte à Pondichéry les 2/3 de ses pluies. La végétation donc, sans être aussi luxuriante que celle de Mahé, est assez riche. Des bananeraies, des bosquets de palmiers et de cocotiers, des tamariniers, des porchers, des multipliants, des jungles couvertes d'arbres épineux et de lianes, recouvrent tout l'espace qui n'est pas occupé par les routes, les étangs, les rizières et les habitations. Les villages et les aldées sont à demi perdus dans la verdure.

La population de Pondichéry, essentiellement dravidiennne, suit le mouvement d'accroissement de l'Inde entière. Nous avons vu qu'en dehors des causes générales communes à tous les pays la population augmentait à Pondichéry sous l'influence de certains facteurs propres au pays : le mariage précoce, la polygamie, les traditions religieuses, l'ignorance et la pauvreté. Pour enrayer en grande partie cet accroissement inquiétant de la population, il suffirait, semble-t-il, de répandre le bien-être, d'améliorer la condition de nos ouvriers et paysans, de leur apprendre les besoins intellectuels qui leur font tant défaut et de les intéresser aux problèmes sociaux dont ils ne soupçonnent même point l'existence. Une foule d'autres besoins se créera chez eux et ils parviendront d'eux-mêmes alors à ne point confondre l'instinct sexuel avec la procréation.

Dans le même ordre d'idées, pour la même cause, nous devons réclamer que le mouvement « féminisme » soit créé et prenne une large expansion à Pondichéry. Le féminisme qui n'est qu'un des aspects du mouvement démocratique tendrait à restreindre pour les femmes les fonctions naturelles d'épouse et de mère dans la mesure où il leur

ouvrirait les fonctions sociales. Pour qu'un pareil mouvement se manifeste, il faut, bien entendu, que la femme soit considérée l'égale de l'homme et non comme une simple machine à satisfaire le sexe fort. Une fois de plus, seuls l'instruction et le progrès social peuvent contribuer à effacer cette iniquité sociale. Certes, dans l'Inde anglaise, il est des femmes qui ont l'honneur d'être classées au nombre des pandits, d'occuper des chaires de professeurs, de faire partie des ministères. Elles ont la gloire de se rappeler que dans l'Inde, la science, la « connaissance » est présidée par la Déesse Saraswathi, mais combien peu nombreuses sont-elles dans une nation de plus de 352.000.000 d'âmes. Quant à Pondichéry, il est profondément regrettable de devoir constater que, malgré la pénétration de la civilisation européenne, malgré le régime démocratique qui est censé régler le pays, malgré qu'on ait renoncé au statut personnel pour embrasser la citoyenneté française, les familles hindoues, sauf de très rares exceptions, ne daignent guère pousser leurs filles vers les études, une fois qu'elles ont atteint l'âge de la nubilité. L'amour des études est étouffé par cette évolution purement physiologique. Or, comme cet état de maturité est assez précoce dans les pays chauds, elles sont excessivement rares les jeunes filles qui continuent leurs études après 12 ou 13 ans, d'où leur formation culturelle médiocre sinon nulle. Le moindre aspect des problèmes sociaux leur est inconnu ; elles savent pratiquer leur religion d'une façon très pieuse, assurer les fonctions du ménage avec dévouement, dorloter leurs jeunes frères et sœurs, mais ignorent tout du monde extérieur, de la vie sociale. Elles ne s'inquiètent guère de l'étiquette traditionnelle qui les condamne à une véritable réclusion ; elles ont été des jeunes filles élevées dans la crainte des

Dieux et des parents ; elles seront des épouses, esclaves de leurs maris. Jamais l'idée n'a effleuré leur esprit qu'elles pourraient revendiquer quelques droits sur l'homme, assurer des fonctions sociales autant que lui, être utiles à la société. La vie, pour elles, a pour fin unique la procréation.

Notre territoire, contrairement à l'affirmation de M. Camille GUY, est une région essentiellement agricole. Sans doute il vient après l'Etablissement de Karikal pour l'importance de la culture du riz, mais le riz occupe 8.000 hectares de terre sur une superficie de 29.145 hectares. Néanmoins, comme nous avons vu plus haut, les récoltes de l'année ne suffisent point aux besoins de la population. Fort heureusement, Pondichéry reçoit du riz de la Birmanie et de l'Indochine. De qualité certes inférieure à celle du riz indigène, le riz de la Birmanie trouve ses acheteurs dans les classes ouvrières. La colonie pourrait, dans une grande mesure, remédier à cette situation par le développement des moyens d'irrigation et surtout par l'élargissement du grand étang d'Oussoudou. Les réclamations des paysans sont, hélas ! toujours restées vaines.

La pêche est loin d'être négligeable sur notre côte ; les macouvas, hardis pêcheurs, matin et soir affrontent avec courage les péripéties de la mer. La consommation du poisson frais est importante sur le littoral. On peut regretter que la colonie n'ait pas encore envisagé l'exploitation rationnelle de la richesse des eaux marines qui pourrait être assurée par l'industrie des conserves. Seule, une très petite industrie des conserves, exploitée par Godart, est à signaler à Pondichéry. La colonie a, dans ce domaine, un rôle important à jouer.

La colonie aurait gagné à construire des ouvrages de protection et à améliorer la sécurité du port. En effet, les

navires et cargos n'accostent point aux quais; les opérations du déchargement et d'embarquement sont assurées par un service de batelage, au moyen des chelingues. Un wharf métallique, entrepris en 1865, prolongé en 1881-82 et en 1909, mesure actuellement 340 mètres de longueur. Une grue électrique, de la puissance de 5 tonnes, manutentionne les marchandises. L'outillage n'est donc que médiocre. Les appontements et les magasins ne répondent pas aux besoins du commerce. « Il résulte de cet état de choses, comme le disait si justement M. SARRAUT, que les bateaux qui fréquentent Pondichéry se font de plus en plus rares et que les arachides récoltées dans l'arrière-pays, en territoire français ou anglais (South arcot) qui constituent la majeure partie des exportations de la colonie, prennent de plus en plus le chemin des ports anglais de Madras et de Cuddalore, et depuis 1902, celui de Porto Novo et de Negapatom où elles trouvent un outillage perfectionné et un frêt plus abondant. » (2).

Il est maintenant trop tard : l'autorité anglaise a pris les devants et Madras offre des jetées admirables et un outillage moderne et le commerce ne peut qu'y prospérer.

Parmi les industries de notre territoire, l'industrie textile occupe le premier rang. Les cotonnades bleues sont exportées au Sénégal, à la Réunion et à Madagascar. Les filatures de *Savana*, de *Pondichéry cotton Mills* et d'*Anglo french textile* resorbaient le chômage et occupaient environ 8.000 ouvriers. La guerre a porté un coup mortel à cette industrie et des milliers d'ouvriers ont dû être congédiés. Nous osons espérer que la fin des hostilités redonnera à ces filatures leur ancienne activité.

(2) SARRAUT, *Mise en valeur des colonies françaises*, p. 539.

Quant à la condition de l'ouvrier, elle est si peu garantie que le patron peut toujours brusquement et abusivement rompre le contrat de travail. Bref, le sort de l'ouvrier et de sa famille est toujours à la merci de l'employeur. Quoi de plus facile, en effet, que d'exploiter l'ignorance et la misère du prolétariat ? La grève est réprimée par la fusillade et toute revendication emporte le congédiement immédiat. Il serait pour le moins équitable que les autorités coloniales veillent sur le sort de l'ouvrier, d'autant que ce dernier ignore ses moyens de défense.

Nous avons vu qu'à Pondichéry, tout particulièrement, la culture française avec ses idées égalitaires sabote l'institution des castes. Si encore un mariage entre deux jeunes gens de castes différentes est mal considéré ou soulève la désapprobation du village, les autres caractères du régime des castes disparaissent de plus en plus. Un pareyer n'est plus le déchet de la société. Non seulement il réalise la cruauté de l'injustice sociale qu'il a endurée à travers les siècles, mais il revendique l'égalité civile. La ruine totale du régime des castes n'est pas lointaine, mais la colonie pourrait hâter sa disparition en développant l'instruction et le progrès social.

L'instruction, clef de voûte de l'évolution des peuples, n'est, hélas ! que fort peu développée à Pondichéry. Les autorités coloniales se sont toujours désintéressées de cette question dont l'importance est néanmoins capitale pour libérer les masses du joug servile et millénaire des préjugés et superstitions.

Nous ne pouvons que déplorer l'ignorance profonde dans laquelle est entretenue une très grande partie de la population, notamment la classe prolétarienne. Il n'est pas exagéré de dire que, dans les aldées et villages, presque

90 % des habitants ne savent ni lire ni écrire le français, qu'à peine 25 % de la population campagnarde possède la littérature tamoule. Beaucoup d'ouvriers et de pareyers ne savent guère signer leur nom. Il est encore, certes, en France, des paysans qui ne savent ni lire ni écrire. Mais, malgré ce dénûment intellectuel, ils ne peuvent être comparés à leurs confrères de Pondichéry. Ceux-là, mêmes profanes, manifestent leur admiration à la science et à ses progrès, croient dans la vertu curative et préventive de la médecine ; ceux-ci ne doutent même point de l'objet de la science, n'osent guère confier leurs malades aux soins de la médecine, pour ne pas subir le courroux de leurs Dieux vengeurs. Des préjugés surannés tiennent le prolétaire esclave du « fas » et de la superstition et compriment en lui tout effort de l'esprit objectif.

La radio apporte une contribution large à l'éducation des peuples. Hélas, à Pondichéry comme dans d'autres pays d'outre-Mer, le poste de T. S. F. étant encore à l'époque de balbutiement, seules quelques très rares personnes ont le privilège de capter les ondes sonores. Même les familles les plus fortunées l'ignorent. Et cependant, n'y aurait-il pas grand intérêt de doter Pondichéry d'un poste émetteur ? Ne pourrait-on demander aux Conseils Municipaux d'installer dans leurs communes un appareil récepteur ? Les édiles ne feraient-ils pas mieux d'envisager la culture de leurs masses que de chercher à les amuser par des fêtes ou des jeux coûteux, tels la fête du 14 Juillet qui entraîne à Pondichéry des dépenses de plusieurs centaines de milliers de francs, vainement gaspillés en un jour. On amuse le peuple sans lui avoir seulement jamais enseigné la signification de la journée du 14 Juillet, au point que cette fête passe, à Pondichéry, pour être celle du roi de France. Le roi vit dans l'esprit de ces enfants d'outre-Mer !

La vie culturelle des masses souffre d'autant plus que la liberté de presse n'est qu'un vain mot dans cette colonie qui s'était librement donnée à la France. Les articles tamouls sont censurés, même en temps de paix. En fait, aucun journal critique n'a droit de cité dans notre territoire et tout journal de provenance de l'Inde anglaise, pour peu qu'il comporte un article désobligeant vis-à-vis des autorités coloniales, subit la confiscation immédiate. Il n'est pas permis de souligner l'arbitraire des pouvoirs, et à plus forte raison, les masses populaires doivent l'ignorer. Qu'il est doux d'entretenir dans l'ignorance un peuple ignare ! Et pourtant n'est-il pas du droit le plus sacré du citoyen que de dénoncer toute irrégularité ou toute injustice qui se commet au sein des autorités ? Pourquoi comprime-t-on les voix qui s'élèvent et réclament justice ? N'est-ce pas au fond pour mieux tromper la religion de la Métropole ? Nous entendons bien qu'on prohibe tout article contraire aux bonnes mœurs et à la sécurité publique en temps de guerre, mais que ne laisse-t-on au peuple la liberté de mettre au jour ses idées et ses opinions ? Les autorités n'ont guère de raison de s'alarmer de la liberté de la presse puisque les tribunaux répressifs sanctionnent les crimes et les délits de presse. A cet égard, il faut, en toute bonne foi et en toute équité signaler, que dans le territoire anglais voisin la presse est plus libre.

Si les autorités coloniales se soucient fort peu de la culture des masses, elles n'encouragent guère plus le développement de l'instruction. Nous avons vu, en effet, plus haut, quelles mesures arbitraires frappent nos candidats aux divers examens.

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre quels sacrifices lourds coûte un enfant à ses parents, pour peu

que ces derniers cherchent à lui donner une situation honorable dans les Etablissements français de l'Inde. Depuis l'institution du baccalauréat à Pondichéry, ce territoire compte à peine une centaine de fils bacheliers.

Devant la carence du résultat, il est permis de nous demander si tout se passe normalement à Pondichéry et s'il n'y aurait pas grand intérêt de chercher une autre solution pour la délivrance du baccalauréat. La Métropole ne délègue-t-elle pas, tous les ans, plusieurs corps de professeurs avec charge d'aller examiner dans certains pays d'outre-Mer les candidats aux divers examens. Pondichéry ne pourrait-elle bénéficier de cette mesure? Ou l'on pourrait si facilement envoyer les copies des épreuves écrites à la Métropole pour les faire corriger par un Jury à ce désigné! Quant à nous, nous nous refusons à croire que nos compatriotes, malgré leur travail acharné, n'aient pas une préparation suffisante pour passer le baccalauréat. Les vicissitudes de notre enseignement et le défaut de compréhension de la part de l'Autorité coloniale emportent, d'ailleurs, des effets alarmants. Elles poussent les sujets français à quitter le sol français. Nombre de familles de Pondichéry et de ses environs, Nellitope, Rettiarpaléom, Villenour, Ariancoupom poussent leurs enfants vers les études anglaises. Les écoles et collèges de Cuddalore, Trichinopoly et Madras prodiguent avec soin une culture anglaise aux enfants des Etablissements français. Une fois leurs études achevées, ceux-ci se créent une situation et une famille dans l'Inde anglaise.

Et, après le baccalauréat, si difficilement conquis, combien de jeunes gens ne se laissent-ils pas aller au découragement et à l'abandon moral. Ils voudraient venir en France faire des études universitaires, acquérir des connaissances,

emporter à leur pays le fruit de la science. Mais leur condition modeste les détourne de leurs aspirations et de leurs ambitions. Que ne leur vient-elle en aide la Colonie par une subvention ou par un prêt d'honneur?

A côté de l'instruction, la Colonie devrait également envisager un programme de justice sociale. Certes, à Pondichéry, il en est qui sont immensément riches, mais n'oublions pas qu'à côté il en est qui sont indescriptiblement misérables. Si les riches passent leur temps à calculer leurs revenus annuels, les pauvres comptent les jours pour voir leurs enfants grandir, afin qu'ils puissent subvenir, par leur travail, aux besoins de la lourde famille. Les parents n'ont pas la joie de la vie, les enfants l'ignoreront toujours.

La mendicité est un plaie de l'Inde. Du matin au soir, les femmes et les enfants, les vieillards et les infirmes défilent devant la porte des maisons, une assiette à la main et le ventre creux. Certes, au centre de Pondichéry même existent quelques institutions dues à l'initiative privée, telles le *Soudoucadou Souprayapoullé chattiram* où quelques centaines de mendiants font tous les jours la queue pour recevoir un plat de riz. Mais non seulement ces institutions ne peuvent pas nourrir tous les mendiants de la ville et surtout ces malheureux grouillent dans les aldées et villages. Les autorités coloniales ont le devoir de chercher une solution à ce problème par la création des centres d'accueil, des institutions de bienfaisance, des maisons de repos, etc.

Si des incurables et des vieillards se traînent dans les rues en quémandant la pitié des gens, la question des familles nombreuses ne doit pas moins retenir l'attention des autorités. Nous savons combien nombreuses sont à Pondichéry, comme dans l'Inde, les familles de 8 ou 10

enfants. Nous savons aussi que c'est dans le prolétariat que se trouvent les familles les plus prolifiques. En effet il est d'observation courante que « la fécondité baisse dans de très grandes proportions avec la vie urbaine, la culture et l'aisance ». (3). L'ouvrier gagne fort peu et ses enfants meurent de faim. Peut-être ainsi sont-ils préservés d'un long avenir de misères ! C'est encore la misère qui empêche les malheureux parents d'envoyer à l'école leurs enfants. La nécessité oblige que ceux-ci apprennent un métier et subviennent aux charges lourdes de leurs familles. Aucune aide en effet n'est servie aux familles nombreuses par le Gouvernement. Il serait de stricte justice sociale que la colonie, à l'instar de la Métropole, pense à elles et leur serve des allocations familiales.

Dans les villages surtout, les pareyers, les sakiliars, les koravers vivent terrés dans des cabanons misérables à la manière des bêtes. L'impur et fétide souffle de ces taudis est si empoisonné et infectieux que la fièvre y sévit à l'état endémique. Des milliers d'enfants sont tués par les défec-tuosités de l'habitat. Qui ne sait en effet que les taudis sans air et lumière sont les pourvoyeurs des hôpitaux. La colonie a dans ce domaine un grand rôle à jouer. Elle pourrait envisager la construction des habitations à bon marché en faveur de ces malheureux.

Il est triste enfin de devoir signaler le cas du pousse-pousse, voiture traînée ou poussée par un coureur. L'homme se ravale au niveau des bêtes pour gagner sa vie. Le patron par contre est tout fier et satisfait de se laisser traîner par son semblable. Il n'est pas que les indigènes qui empruntent ce moyen de transport ; les Européens

(3) LESTER et MILLOT, *Les races humaines*, p. 163.

les imitent et les suivent. Scène d'autant plus attristante que l'Européen qui connaît l'égalité civile considère lui aussi le coureur indigène comme une bête de trait. Les autorités ne manqueraient pas de décréter la suppression de ce moyen de transport, si elles se rappelaient le principe de l'égalité civile fondée dans la nuit du 4 août 1789. Le pousse-pousse fait la honte du genre humain.

Une hygiène sociale mieux adaptée enrayerait la virulence des maladies endémiques et protégerait les paysans contre les effets meurtriers des épidémies. Des cours d'enseignement populaire sur l'hygiène libéreraient les masses de leurs craintes superstitieuses.

Nous savons que les œufs d'ascarides polluent l'eau des robinets. Il est du devoir des autorités de la contrôler, de la surveiller et de la filtrer. Dans le territoire anglais, gros sable de rivière et brindilles de charbon de bois amoncellés dans un château d'eau constituent de ces filtres bon marché que l'eau potable de la ville est obligée de traverser. Que ne suivrait-on au moins chez nous cette méthode simple? Les mouches, d'autre part, se chargent de nous servir les œufs d'ascarides à table. En effet, leurs pattes, ailes ou pièces buccales, forment un réceptacle d'œufs d'ascarides qu'elles ramassent dans les ordures. Pondichéry, hélas, connaît rarement les lieux d'aisances. Quand ils y existent, ils sont à ciel ouvert et par là même un foyer d'infection. Pas un *buen retiro*, pas un urinoir sur les voies publiques. On choisit les abords d'un arbre, les rues peu fréquentées. Dans les campagnes, un terrain vague aux abords d'un étang ou d'une flaque d'eau, voilà les latrines. Et les mouches s'y donnant rendez-vous, on se doute des maux qu'elles propagent. Mais dans ce pays pense-t-on seulement accuser les mouches d'être à l'origine de tant d'affections?

Au centre de la ville même, existent, avons-nous vu, des fossés et égoûts à ciel ouvert, aux miasmes pestilentiels. Les autorités n'ont pas jugé encore opportun de les fermer. Que de maux cependant ne seront-ils pas évités par une canalisation souterraine?

Nous avons vu que la bouse de vache est largement employée pour le nettoyage des maisons. Elle est admise jusque sur les autels des Dieux. Sans doute, selon les Védas, elle doit être considérée comme une chose sacrée, puisqu'elle fait partie du Pandjakoméame (lait, tayer, beurre, urine et excrément de la vache). Sans doute, c'est un désinfectant riche en sel de potasse et d'ammoniaque. Mais combien, par contre, elle est riche en parasites. Nous savons qu'il est difficile de supprimer d'un jour à l'autre un usage millénaire, mais l'hygiène ne peut pas ne pas le condamner. Des cours d'enseignement populaire pourraient à cet effet utilement éclairer la religion des masses. Celles-ci, récalcitrantes peut-être les premières années, puisque aveugles, rendraient grâces peu après à l'hygiéniste.

L'irrégularité des récoltes par l'incertitude des saisons est d'autre part le grand mal du pays. Nous avons vu que souvent le propriétaire donne congé à son fermier, si ce dernier ne lui verse pas après chaque récolte la quantité de riz prévue par le contrat. Peu lui importe que la récolte ait été bonne ou mauvaise! Les petits propriétaires, de leur côté, après une mauvaise récolte, n'ont guère les ressources voulues pour apprêter leurs terrains aux semailles prochaines.

Et tamen primum vivere! L'hindou, malgré cette situation, n'abandonne pas les terres louées pour chercher un autre métier. Il persévère et tente la nature. Qu'il y ait

une mauvaise récolte, les bijoux de sa femme vont au mont de piété, et le plus souvent, n'en sortent qu'après quelques années de stage. Et souvent l'emprunt est fait auprès des prêteurs sur nantissement des mêmes bijoux, sans contrat écrit, sans témoins. Faut-il signaler les cas d'abus de confiance qui se commettent par des prêteurs peu honnêtes. Une pierre précieuse naturelle est si facile à remplacer par une pierre artificielle ! Ou si le coffret de sa femme est vide, il est fait appel à la bienveillance d'un prêteur qui ne manque pas d'exiger un intérêt usurier. Si ailleurs, l'usure est née de la mauvaise foi du débiteur contre laquelle le prêteur cherche à se couvrir en exigeant des intérêts élevés, ici, elle est née de la misère du paysan pour qui l'emprunt devient à certaines époques une nécessité.

Et que n'envisage-t-on un crédit agricole qui pourrait mettre à la portée des paysans un crédit à taux raisonnable et par là même aider le paysan à sortir de sa misère ? « Le paysan, comme dit METIN, est trop ignorant pour se faire une idée des remèdes que les Pouvoirs publics pourraient apporter à sa misère. Il souffre mais ne se révolte pas. » Et les Pouvoirs publics désirent-ils autre chose ?

Toutes ces réformes les plus essentielles et les plus primordiales peuvent d'autant plus facilement être réalisées que le budget de la colonie est solide. Seule, à notre sens, la bonne volonté fait défaut.

En effet, s'il faut croire M. JOUVEAU-DUBREUIL, ce savant professeur aimé de tous les intellectuels de la colonie, « Pondichéry est un des rares points du globe qui ignore la crise ; pas un centime de dettes. Toujours elle a vécu en proportionnant ses dépenses à ses recettes. Son budget

général est d'environ 3 millions de roupies. En 1935, il s'est soldé avec un excédent de 400.000 roupies. Encore, cette année-là, des dépenses exceptionnelles avaient-elles eu lieu. 800.000 roupies de travaux de bâtiments et de routes asphaltées qui ont remplacé les mauvais chemins. Nous avons de l'argent dans nos coffres, de l'argent de réserve. Le règlement exige une provision de 200.000 roupies; aujourd'hui elle atteint 600.000 roupies et cependant les difficultés des temps sont grandes. » (4). Ainsi que l'on s'en aperçoit facilement, notre colonie vit de ses propres deniers et ne doit rien matériellement à la Métropole. Ou plutôt c'était celle-ci qui avait frustré Pondichéry d'une partie de ses recettes jusqu'en 1931. Par une convention conclue le 7 mars 1935 avec le gouvernement anglais, ce dernier obtint le droit exclusif d'acheter à un prix déterminé le sel fabriqué dans nos Etablissements et excédant les besoins de leur consommation et en compensation s'engagea à verser une rente annuelle de 400.000 roupies. Trois ans après, le 13 mai 1818, le gouvernement anglais nous dépouilla totalement du droit de fabriquer du sel moyennant une indemnité de 34.580 francs-or. Et depuis, nous achetons du sel aux Anglais, qui sans doute nous revient au prix de fabrication, mais dont la revente par le gouvernement français aux consommateurs amène un bénéfice au Trésor. Nous n'hésiterons pas à dire que c'est aux dépens des pauvres paysans et ouvriers. La rente annuelle du sel ainsi ramenée à 34.580 francs-or tombait dans le Trésor de la Métropole. Les ministres des finances, au nom du principe de l'unité budgétaire, se sont toujours refusés à distraire la rente de l'Inde pour la restituer au

(4) *Revue des Deux Mondes*, 1937-4, p. 823.

budget de l'Inde. Depuis 1931 elle est versée directement à la colonie.

Sans doute faut-il rendre hommage, comme le fait M. DUBREUIL, à la sagesse avec laquelle notre colonie a été administrée pour faire ressortir, l'année 1935, un excédent de l'actif (400.000 roupies) sur le passif! Sans doute faut-il féliciter nos édiles d'avoir mis de côté dans la caisse de réserve 600.000 roupies. Mais, combien plus, il appartient aux autorités d'essuyer les larmes et d'enrayer la misère des masses? Combien plus souhaitons-nous que le génie parcimonieux et prévoyant fasse place au génie tutélaire de la cité. Combien d'œuvres de bienfaisance, combien de centres sanitaires ne s'avèrent-ils pas indispensables à la santé morale et physique de ces masses infortunées? Et dire qu'avec tout cet excédent budgétaire et cette caisse de réserve, la colonie n'a pas seulement résolu la question d'éclairage! Seuls les faubourgs immédiats de Pondichéry sont alimentés par le courant électrique. A Orléampeth, déjà, à 2 kilomètres de la ville, l'éclairage se fait au pétrole; les maisons les moins fortunées s'éclairent avec des lampions, godets de terre ou de fer-blanc, garnis de l'huile de coco où trempe une mèche.

Ainsi, ce ne sont point donc les difficultés budgétaires qui peuvent expliquer la situation sociale pitoyable de notre Pondichéry. Si les masses sont misérables, nul ne s'est encore intéressé à leur sort; si des maladies épidémiques ou endémiques les ravagent, nul ne s'est soucié de leur apprendre à observer l'hygiène. La bonne volonté et la sincérité seules ont fait défaut chez les politiciens qui ont tenu entre leurs mains le sort de notre Etablissement. Peut-être aussi que Pondichéry doit s'en prendre à elle-même de cet état de choses. L'Afrique noire avait son

représentant noir au Parlement pour discuter ses intérêts. Pondichéry n'a jamais encore eu cette bonne fortune. Espérons qu'à l'avenir elle saura se faire représenter par ses fils!

BIBLIOGRAPHIE

Annales de Géographie, 1937.

Annuaire de l'Inde Française, 1937.

Annuaire statistique de la S. D. N. 1931-32, 1939-40, 1941-42.

Asie Française, 1930, 34, 35.

BOUGLÉ. — *Remarques sur le régime des castes*, 1900.

Bulletin d'agriculture générale coloniale (juin-juillet) 1925.

CALDWELL. — *Dravidian Languages*.

CELARIÉ. — *Les Indes Françaises* (*Revue des Deux Mondes*, 1937-4).

CUSHING. — *The East coast of India* (*Bull. Amer. Geog. Soc.*, XLV, 1913).

DE LA FAR. — *Port de Karikal in La France*, *Revue de l'Etat nouveau*, décembre 1943.

DEMANGEON et WEILER. — *Les maisons des hommes* (*De la hutte au gratte-ciel*), 1937.

DENNERY. — *L'émigration hindoue* (*Annales de Géogr.* 1928).

DIAGOU GNANOU. — *Principes du Droit hindou*; 1-1929 et 2-1932. *Recueil des Délibérations du Conseil général*, 1913.

ELIOT (J.). — *Climatological Atlas of India*, 1906.

GOUROU. — *Les paysans du Delta Tonkinois*, 1936. *La terre et l'homme en Extrême-Orient*, 1940.

GROUSSET (René). — *Histoire de l'Asie*, tome II, 1922. *Les civilisations de l'Orient*, tome II, 1930.

- GUY (Camille). — *Les Colonies françaises (Les Indes françaises)*, 1900.
- HERBERT (Jean). — *Quelques grands penseurs de l'Inde moderne*, 1937.
- HUNTER (W.). — *Imperial Gazeeter of India* (Madras), tomes I et II, 1908.
- JOUEAU-DUBREUIL. — *L'Archéologie du Sud de l'Inde*, tome II, Iconographie 1914.
- LABERNADIE (V. Marguerite). — *Le vieux Pondichéry*, 1936.
- LASSEN. — *Alter Thumskunde*.
- LEBON (Gustave). — *Les Civilisations de l'Inde*, 1887.
- LESTER et MILLOT. — *Les Races humaines*, 1936.
- LHANDE (Pierre). — *L'Inde sacrée*, 1934.
- MARIADASSOU PARAMANANDA. — *La Médecine traditionnelle de l'Inde*, 1934.
- MARTONNE (E. de). — *Géographie physique*, tome I, 1929.
- METIN. — *L'Inde d'aujourd'hui*, 1918.
- MEUNIER (André). — *Sur le développement des côtes maritimes françaises (La Géographie, 1936-1)*.
- MONIER (Williams). — *Modern India*, 1891.
- MUKERJI (N. G.). — *Handbook of Indian Agriculture*, 1901.
- MUKERJEE (Radh). — *The rural economy of India*, Londres, 1926.
- OZOUF. — *Lectures géographiques*, t. II, 1 et 2, 1938.
- PALKURIGUI KUMARAYER. — *Calendrier* 1939.
- PIERY. — *Climatologie biologique et médicale*, tome III, 1934.
- POWEL (J. W.). — *Sociology or the science of Institutions*.
- RECLUS. — *Géographie universelle*, t. VIII.
- RISLEY. — *Tribes and castes of Bengal*, tome I.

- ROERICH (Nicolas de). — *Lettre de Pondichéry in Asie Française*, 1934.
- ROUCH (J.). — *Atmosphère et prévision du temps*, 1940.
- SANNER. — *Droit civil applicable aux hindous*, I et II, 1916.
- SARRAULT (Albert). — *Mise en valeur des colonies françaises*, 1923. *Grandeur et Servitude coloniales*, 1931.
- SENART. — *Les castes dans l'Inde* (Les faits et le système), 1896.
- SIMPSON (G. C.). — *The south West Monsoon* (*Quarterly Journal, Royal Meteorological Society*, XLVII, 1921, pp. 151-172.).
- SION. — *L'Asie des Moussons. Géogr. Universelle*, t. IX, partie 2, 1929.
- SMITH (R.). — *The religion of the Semites*.
- SORRE (Max). — *Fondements biologiques de la géographie humaine*, 1943.
- Statistique générale de la France*, 1938, 1941.
- THURSTON (Edgar). — (*Provincial geog. of India*). *The Madras Presidency*, 1913.

Vu et approuvé :

Montpellier, le 31 mai 1945.

Le Président de la Thèse,

P. MARRES.

Vu et approuvé :

Montpellier, le 2 juin 1945.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres,
Membre de l'Institut,*

A. FLICHE.

Vu et permis d'imprimer :

Montpellier, le 4 juin 1945.

Le Recteur,

P. MATHIAS.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — LE MILIEU NATUREL

	Pages
(A) Le climat	12
(B) Les sols	24
(C) La végétation	26
(D) Les eaux	30
(E) La climatologie biologique	34

CHAPITRE II. — LE CAPITAL HUMAIN

(A) Histoire du peuplement	43
(B) Différents facteurs de l'accroissement de la population	48
(C) La mortalité	55
(D) Divers éléments de la population	56
I. — Les blancs	56
Les Eurasiens	58
Les Musulmans	60
II. — Régime des castes	61
a) Origines des castes	62
b) Explication de l'éclosion des castes	64
c) Régime des castes et ses caractères	70
d) Etat actuel du régime des castes et oubli progressif des prohibitions	72
(E) Migrations de la population	83
(F) L'habitat	87
I. — Divers types sociaux des maisons	90

CHAPITRE III. — LA VIE RURALE

	Pages
(A) Les cadres de la vie rurale. Propriété et tenures	99
1) Anciennes formes de la propriété	99
2) Etendue moyenne des terres et modes des tenures	104
(B) Cultures : le riz et les cultures secondaires	108
1) Intensité de l'agriculture. Technique et calendrier agricole	108
2) Importance du riz	116
3) Les cultures secondaires	119
(C) Les animaux de ferme	128
(D) La pêche et ses produits	134
(E) L'industrie	138
1) Les industries alimentaires	139
2) Les industries textiles	142
3) Les artisans métallurgistes	145
4) Les industries diverses	147
(F) La vie sociale du paysan	155
1) Le paysan et son statut juridique	155
2) Le paysan, son sentiment religieux et sa vie superstitieuse	158
3) Le paysan et la vie culturelle	165
4) Le paysan et la vie politique	170

CHAPITRE IV. — CONCLUSIONS

L'avenir du territoire de Pondichéry : les réformes	173
---	-----

TABLE DES FIGURES

Carte.....entre	30-31
Habitat.....entre	90-91
Labourage des rizières.....	109
Pressoir.....	126

